Vie au Grand Air

20me ANNÉE
NUMÉRO 838
SEPTEMBRE 1918
LE NUMERO
TRIMESTRIEL
1 FRANC 25

VOIR DANS CE N°
ESSAI SUR LE SAUT
PAR GEO ANDRÉ
L'ATHLÈTE COMPLET
DESSINS DE L'ARTISTE
AMÉRICAIN CASEY

Editions Pierre Lafitte.
90 Avenue des Champs-Elysees. 90
Paris.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Médication Alcaline Pratique

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de *Sels Vichy-État*

2 ou 3 dans un verre d'eau potable donnent instantanément une

EAU ALCALINE GAZEUSE

LE FLACON *très digestive* de 100 — Toutes Pharmacies.

AUX MARINS

7-9, Avenue de la Grande-Armée
PARIS

Spécialité de vêtements et livrées pour l'automobile, imperméables, caoutchouc et parapluies du chauffeur. Manteaux et fourrures en :: :: tous genres :: ::

Equipements complets, leggings, gants, lunettes, etc., etc.

ASTHME
REMÈDE EFFICACE
CIGARETTES OU POUDRE
ESPIC
Tes Phies - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

Laxatif - Dépuratif

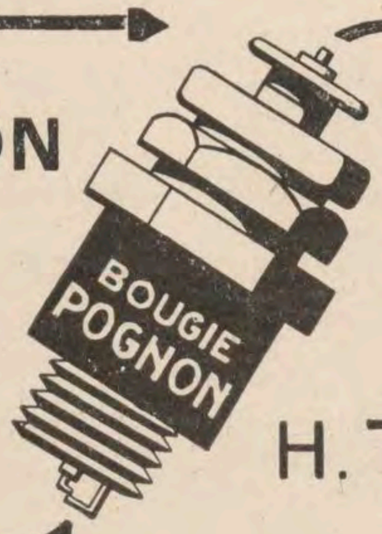
GRAINS DE VALS

un seul grain
au repas du soir
donne un résultat le lendemain matin
Chasse la bile et Purifie le sang

64, Boul[e] Port-Royal, PARIS et toutes Phies.

PRODUCTION
UN MILLION
DE
BOUGIES
PAR
AN

USINES A
ESSONNES
(SEINE-ET-OISE



POGNON
LA BOUGIE IDEALE
H. TRENTELIVRES ET Cie
FABRICANTS
35 RUE BRUNEL - PARIS

Que vous soyez
CHASSEUR,
SOLDAT,
CYCLISTE,
TOURISTE,
SPORTMAN,
en un mot

vous achetez de l'endurance

en acquérant les

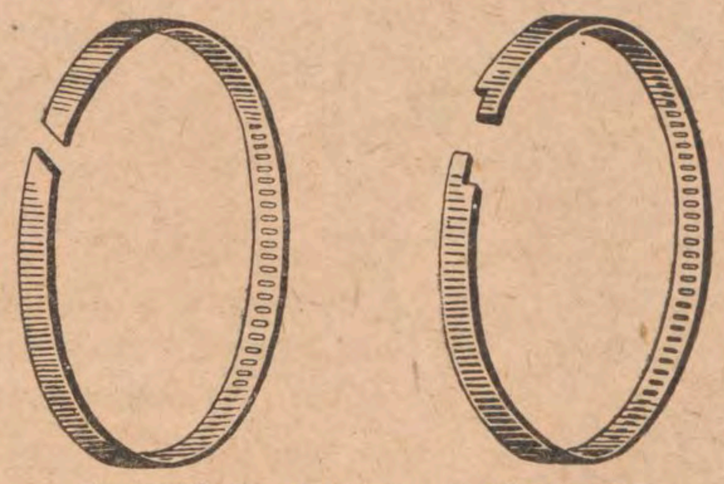
BANDES MOLLETIÈRES "TouSports"

Fruit de l'expérience de quatre années de guerre, légères, solides, extensibles, élégantes, car elles prennent d'elles-mêmes la courbe de chaque mollet ; munies d'un système d'attache instantané et réglable, elles

soutiennent le jarret sans glisser ni comprimer

Vous les trouverez dans tous les magasins bien assortis, en toutes nuances et tailles courantes, à partir de **9 fr. 90**. A défaut, indiquez sur mandat-carte, adressé au fabricant, **L. V. CHOMIER, Saint-Etienne** (Loire), la teinte désirée et vous recevrez par retour franco la paire commandée.

SUPÉRIEUR à TOUS
LE SEGMENT
MONOPOLE



BREVETÉ EN FRANCE & A L'ÉTRANGER

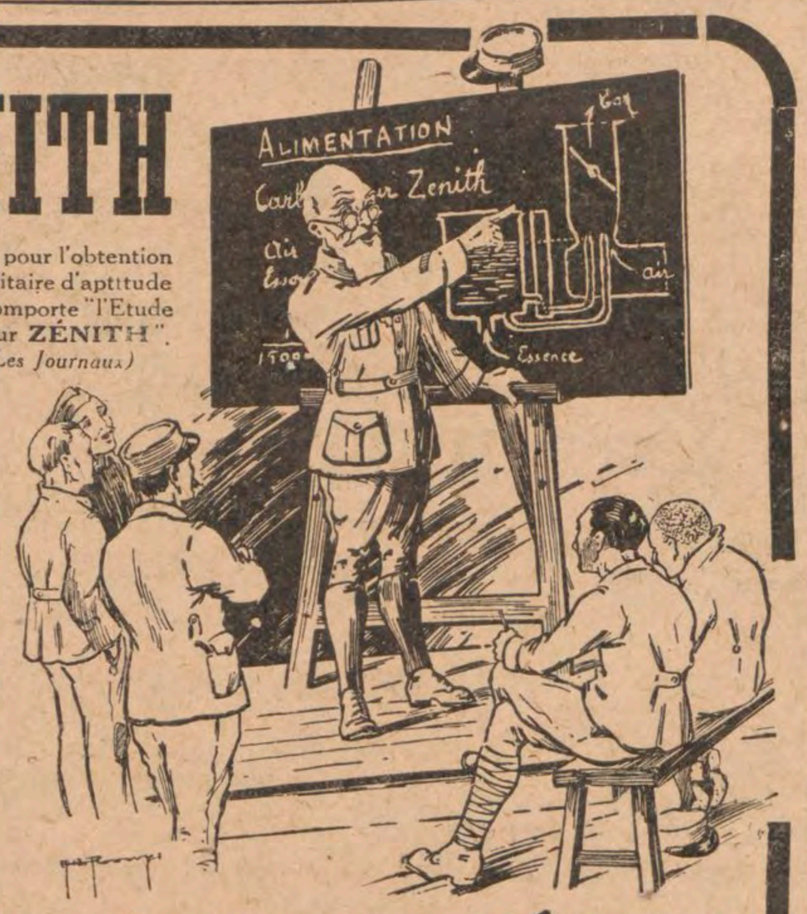
Fournisseur des Armées Alliées

o o o

26, rue du Pont, 26
NEUILLY-SUR-SEINE
Téléphone : 10-61

ZÉNITH

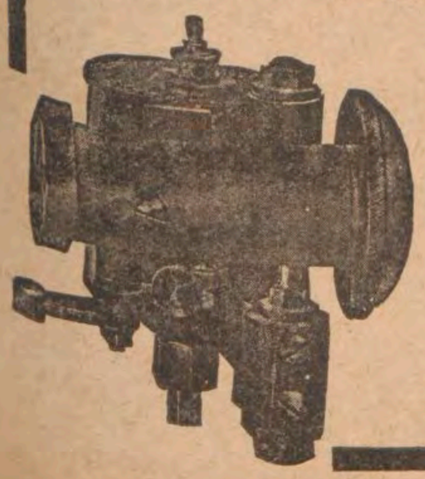
Le programme pour l'obtention du brevet militaire d'aptitude automobile comporte "l'Etude du carburateur **ZÉNITH**".
(Les Journaux)



ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

Société du Carburateur ZÉNITH

Siège social et Usines



51, Chemin Feuillat, LYON
MAISON A PARIS
15, Rue du Débarcadère

Usines et Succursales
LYON, PARIS, LONDRES, MILAN, TURIN, DÉTROIT, NEW-YORK

Le Siège social, à Lyon, répond par courrier à toute demande de renseignemnts d'ordre technique ou commercial.

Ceinture Anatomique pour Hommes
du Dr NAMY

Élastique, Élégante
AMAIGRISSANTE

Légère, indéformable, agréable à porter. Sans pattes, sans boucles, sans bordure rigide, évite tous les inconvénients des modeles ordinaires.

Recommandée à tous les messieurs qui commencent à "prendre du ventre", ainsi qu'aux officiers, aviateurs, sportsmen, automobilistes, cavaliers, etc. Soutient les reins et les organes abdominaux, combat l'embonpoint, et procure bien-être, sécurité des efforts, sveltesse de la taille.

En tissu ajouré fil noir ou écru, gommes tressées et azurées. Haut. devant : 18, 20 ou 22 cm. **35 fr.**

En tissu de soie ajouré : gris, ciel, mauve ou noir... ... ... **49 fr.**

Expédition franco France et Étranger, pour les commandes accompagnées de leur valeur en mandat-poste ou en chèque sur Paris. Indiquer simplement la circonférence du corps prise au milieu de l'abdomen et la hauteur devant désirée.

Notice adressée gratuitement sur demande.

Bande-Molletière du Dr NAMY

Entièrement tissée d'une seule pièce en *tricot renforcé*. Fermeture à courroie forte et boucle. Se moule sur la jambe et la soutient *sans la comprimer*. Régularise la circulation du sang, évite les engourdissements, les crampes, la fatigue, consécutifs au défaut de circulation causé par la constriction excessive des bandes-molletières en drap. ***Une seule qualité.*** **15 fr.**

Nuances : marine, horizon, kaki, gris, noir. *La paire* ... ...

Adresser les commandes GROS et DÉTAIL à MM. BOS & PUEL

Fabricants brevetés

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS (à l'angle de la rue Lafayette)

Sur les tacots vous ne trouverez pas

SKF

qui se trouve sur toutes les bonnes voitures

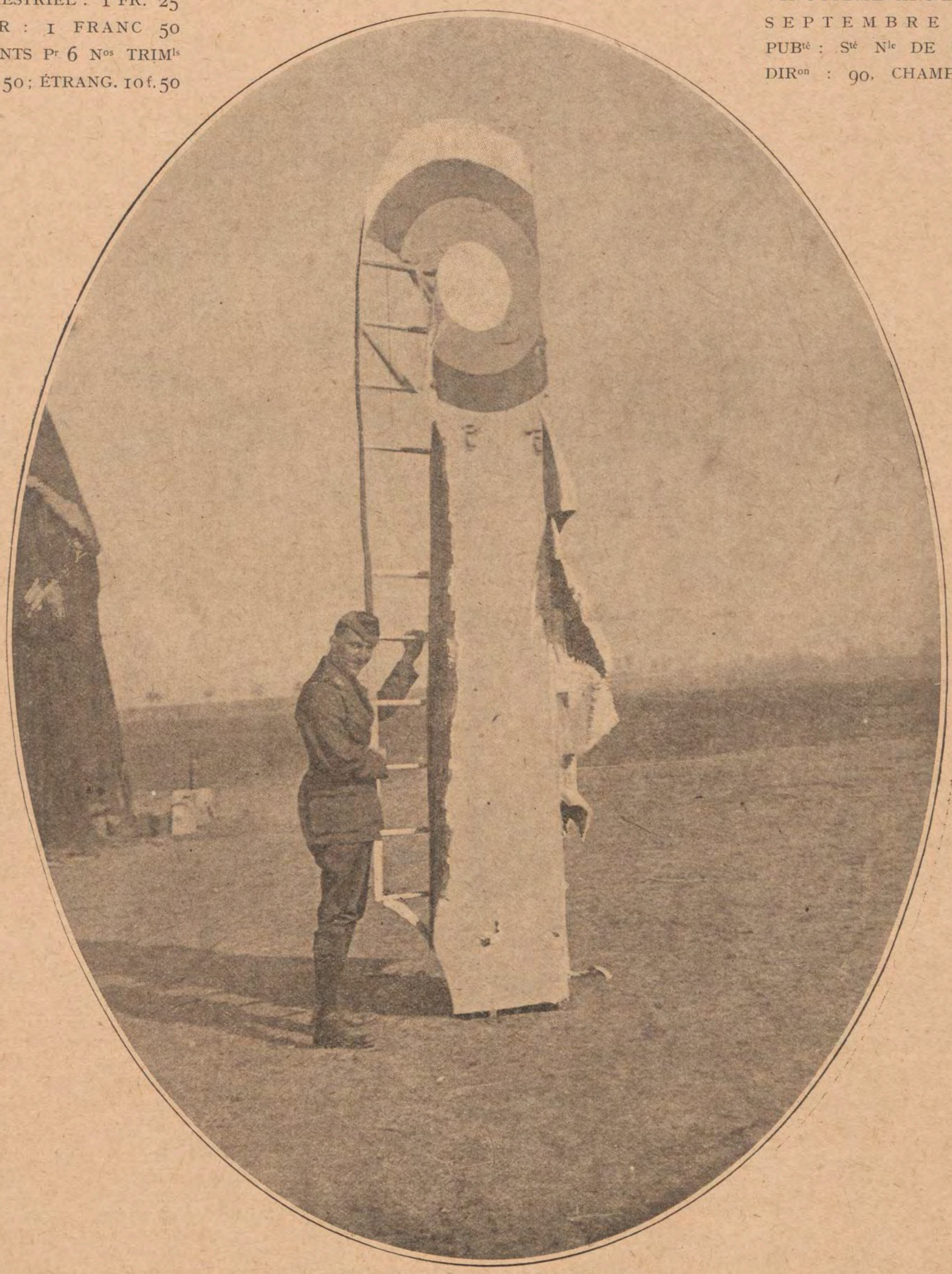
SOCIÉTÉ DES ROULEMENTS A BILLES S. K. F. -- BOIS-COLOMBES -- SEINE

Vie au Grand Air

DIRECTEUR : PIERRE LAFITTE

CE N° TRIMESTRIEL : 1 FR. 25
ÉTRANGER : 1 FRANC 50
ABONNEMENTS Pr 6 Nos TRIMls
FRANCE, 7f.50 ; ÉTRANG. 10f.50

VINGTIÈME ANNÉE N° 838
SEPTEMBRE 1918
PUBté : Sté Nle DE PUBLICITÉ
DIRon : 90, CHAMPS-ÉLYSÉES



DE L'AUTOMOBILE A L'AVION

TEL BOILLOT, LE GRAND CHAMPION AUTOMOBILISTE AMÉRICAIN RICKENBACKER EST DEVENU UN AS DE L'AVIATION. IL A ABATTU CINQ AVIONS ENNEMIS. NOTRE PHOTOGRAPHIE PROUVE QU'IL N'A PAS ÉTÉ EXEMPT DE « COUPS DURS ».

RÉCITS DE BOCHES

Par Jacques MORTANE

LES DEUX RÉCITS QUE NOUS PUBLIONS SONT DUS A DES AVIATEURS ALLEMANDS. — DANS L'UN, L'AUTEUR DONNE DES RENSEIGNEMENTS SUR UNE MISSION SPÉCIALE ACCOMPLIE EN RUSSIE ; DANS L'AUTRE, UN BOMBARDIER NARRE L'UN DES ASSASSINATS AÉRIENS DE LONDRES.

C'EST en étudiant les récits que donne la presse ennemie qu'on peut arriver à se faire une idée — plus ou moins exacte, car il faut tenir compte de l'exagération — du travail effectué par les aviateurs adverses. A la suite de la publication de souvenirs de Richthofen, que nous avons faite dans notre dernier numéro, nous avons reçu de nombreuses lettres de nos lecteurs nous engageant à persévérer dans cette voie. Nous espérons faire œuvre utile en donnant de nouvelles aventures aériennes. Le public s'y intéressera, sans doute, les pilotes en tireront des conséquences précieuses et le Boche paraîtra plus odieux.

UNE MISSION SPÉCIALE EN RUSSIE

Il fut pendant longtemps interdit de faire allusion à ce qu'on appelle la mission spéciale. Et pourtant, quoi de plus intéressant, quoi de plus audacieux que ce travail où s'illustra le populaire Jules Védrines, où se révéla le glorieux Georges Guynemer. L'ennemi n'hésita pas à pratiquer également ce genre de vol où l'équipage s'en va se poser en territoire adverse, y opère selon les indications reçues et revient à son aérodrome.

Le 3 octobre 1916, une entreprise de ce genre était tentée par deux Allemands et le communiqué Wolff en rendait compte en ces termes :

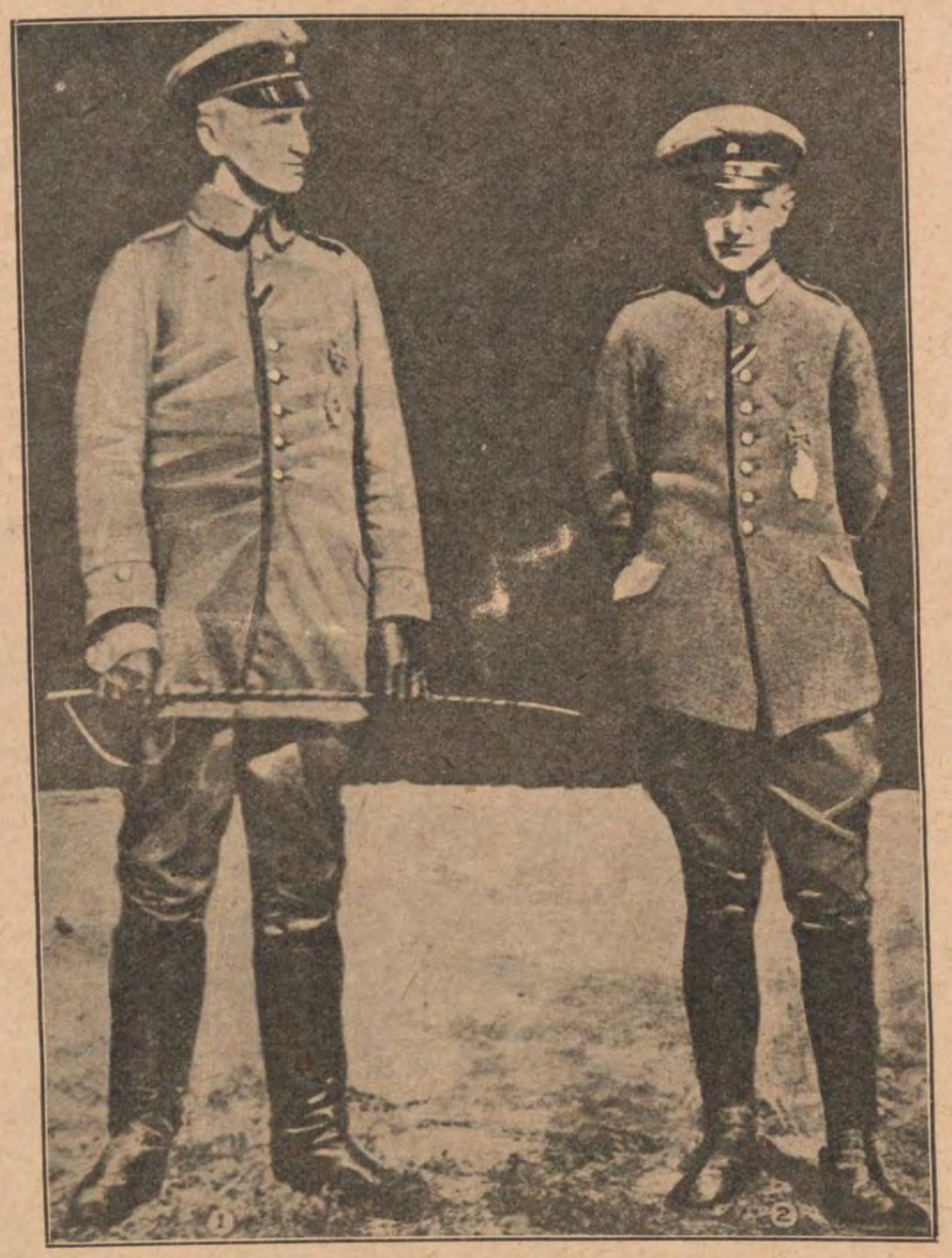
Le lieutenant von Cossel, laissé à terre par le vice-sergent-major Windisch au sud-ouest de Rovno et remonté dans son avion au bout de 24 heures, a fait sauter sur plusieurs points la ligne de chemin de fer Rovno-Brody.

Voici le récit publié par le National Zeitung *du 12 octobre 1916 :*

« Le soleil était déjà à son déclin. L'immense forêt silencieuse, encore tout humide de la pluie incessante de plusieurs semaines, dressait vers le ciel les cîmes de ses arbres, dorées par les rayons enfin victorieux de l'astre du jour. Un nuage de vapeur commençait à envahir le vaste fond de la plaine légèrement ondulée. Partout un silence complet, pas un être vivant aussi loin que la vue s'étende.

Dans les airs, un avion poursuit majestueusement son chemin. Il se dirige vers la forêt qu'une double voie ferrée traverse dans la direction de l'Est et où règne une fiévreuse activité.

La machine décrit de vastes courbes, descend, remonte, pour descendre et remonter encore. Elle exécute ces mouvements bien loin en arrière du front ennemi, là où il n'y a plus que des colonnes, chargées du ravitaillement, qui se frayent péniblement leur chemin à travers le sol défoncé de la route, dans la vallée profondément encaissée du fleuve. Par un vol plané, le pilote se rapproche de plus en plus de la terre, rase le sommet des arbres de la forêt dont les feuilles déjà jaunies frissonnent sous le souffle tiède du vent d'automne. Avec mille précautions, la machine vient atterrir sur une lande contiguë à la forêt. Un long sillon dans la mousse qui couvre le sol en cet endroit indique le point exact d'atterrissage où une légère vapeur s'élève de terre.



LE HÉROS D'UNE MISSION SPÉCIALE

La mission spéciale accomplie en Russie, dont nous publions le récit dans cet article, a été accomplie par le premier lieutenant von Cossel (1) et le vize-feldwebel Windisch (2), tué depuis comme as avec 22 victoires.

Des deux aviateurs occupant l'appareil, l'un descend, emportant un sac de touriste pesant, échange encore quelques mots avec son compagnon, puis, après avoir indiqué à plusieurs reprises, d'un geste, la direction du Sud, se dirige en toute hâte vers la lisière de la forêt. Avec le coup d'œil du chasseur, l'homme ainsi débarqué sonde les abords et disparaît dans l'épaisseur du taillis. Le moteur ronfle de nouveau.

L'avion repart, s'élève en accélérant sa course dans la direction du Nord-Ouest et ne tarde pas à se perdre au milieu du ciel empourpré par les feux du soleil couchant.

Pendant ce temps, l'autre se glisse avec l'habile prudence du chat sauvage à travers le fourré où se jouent les dernières lueurs du jour. Sa silhouette élancée se faufile lentement, avec précaution, jusqu'à une clairière de la forêt sur le fond de laquelle un objet aux contours bien tranchés, mais encore peu distincts, se détache sur l'obscurité environnante. Là, entre des fougères fanées, un blockhaus, tout près du point que le hardi aviateur a choisi sur la carte pour l'exécution de son plan. Aussi se replonge-t-il bien vite dans les sombres profondeurs de la forêt.

Que faire à présent ? Chaque pas nouveau peut être pour lui le signal de sa perte. Il se couche dans l'herbe et réfléchit. Renoncera-t-il à son entreprise ? Jamais ! Le vin est tiré, il faut le boire. Justement là, la voie ferrée forme une courbe : impossible de trouver meilleure place. D'ailleurs c'est pour la surveiller que le blockhaus a été établi.

Pendant ce temps, la nuit est venue. L'ennemi médite sûrement quelque chose : de longs trains se dirigent à toute vapeur vers l'Ouest. Toutes les lumières camouflées dans les wagons, ils se suivent à courte distance, chargés de troupes et de matériel de guerre. L'aviateur compte les battements de son cœur, une sorte de fièvre s'empare de lui, les heures s'écoulent et déjà les étoiles scintillent au firmament.

Le silencieux observateur se lève, il en a vu assez. Sa résolution est prise. A quelques centaines de pas du blockhaus, il traverse la voie ferrée avec des zig-zags de serpent et atteint, sans avoir été découvert, la lisière opposée de la forêt. Deux fois il fait halte. Des pas de chevaux, puis la marche précipitée de plusieurs hommes se font entendre. Les branches craquent sous les lourdes bottes. Puis tout rentre dans le silence.

L'aviateur se glisse en rampant jusqu'à environ 500 mètres de là. Il a découvert une place excellente pour la rupture qu'il projette. A cet endroit, la forêt et la voie du chemin de fer se touchent presque. Un sentier de trappeur le conduira à travers le taillis pour lui faire atteindre la place. Rapidement le lourd sac de touriste est

UN COMBAT AÉRIEN

Document allemand représentant un combat à travers les nuées. L'avion ennemi pique pour éviter la rencontre, et se hâte d'aller se cacher dans un nuage hospitalier, tandis que le chasseur français se prépare à foncer pour ne pas lâcher sa proie.

débarrassé de son contenu : de la dynamite et une mèche !

Mais comment procéder aux préparatifs de l'explosion ! La difficulté est énorme. Les trains roulent sans interruption et s'arrêtent souvent pendant un quart d'heure à quelque cent mètres plus loin vers l'Ouest, probablement à une station. On aperçoit des signaux de lumière, puis les réflecteurs fonctionnent également. Malgré tous ces obstacles, le travail est enfin achevé.

Justement un train chargé d'automobiles vient de s'arrêter. C'est celui-là qui sera sacrifié ! L'aviateur rentre dans la forêt en longeant le sentier tracé sous bois et gagne une petite clairière où une élévation permet de bien embrasser du regard la voie ferrée. Le croissant de la lune, entouré d'un léger nuage de vapeur, éclaire de ses feux argentés les cîmes des arbres autour du tertre. Leurs rayons percent à travers comme le souffle affaibli d'une respiration oppressée.

Vers l'Ouest, un nuage monte lentement devant les yeux de l'aviateur que dévore l'anxiété. Un frisson parcourt tout son être. Finalement, un choc se fait entendre... le train s'ébranle lentement, les roues se mettent en mouvement et tournent de plus en plus vite... le train arrive maintenant au point fatal... une détonation terrible ébranle l'air, une fumée s'élève en flocons épais, des morceaux de fer, des traverses, des roues et des débris de wagons volent tout à l'entour en sifflant.

CAPITAINE HANS HESSE

Le capitaine Hans Hesse a effectué le long voyage aérien de Berlin à Mossoul, sur le Tigre, en dix jours, moyennant 34 heures de vol.

La rupture a réussi. Pendant un moment, l'aviateur peut encore observer la dévastation produite, mais bientôt des signaux retentissent, des cris s'élèvent, la forêt s'anime. En toute hâte, il s'éloigne de celle-ci. Déjà les premières lueurs du crépuscule apparaissent. L'aviateur, dans sa course folle, traverse un village où personne ne songe à lui barrer le chemin. Mais il ne retrouve plus la place convenue avec le pilote pour son embarquement.

Un vent piquant siffle, les flots d'une pluie glaciale cinglent les joues brûlantes du fugitif. Le brouillard étend ses voiles, des rafales violentes s'élèvent par instants. Le sauveur pourra-t-il arriver ? Entreprendre un vol par un temps pareil semble absolument impossible.

Pourtant, l'aviateur ne perd pas l'espoir, car les furieuses bouffées deviennent plus irrégulières, mollissent, puis la pluie cesse. Il fait halte dans un champ de chaume pour souffler un peu, puis, par un moyen très simple que nous ne trahirons pas, il attire l'attention sur le point où il se trouve, afin d'être reconnu par son compagnon, si celui-ci doit venir.

Des heures passent.

Enfin le temps s'éclaircit, le soleil perce les nuages. Soudain le crépitement d'un

LIEUTENANT ERNST UDET
L'un des as favoris de l'agence Wolff : 52 victoires.

CAPITAINE BERTHOLD
Vétéran de la chasse. Vainqueur, paraît-il, de 44 avions !

LIEUTENANT LÖWENHARDT
Tué alors qu'il était devenu as des as : 53 victoires.

moteur se fait entendre au loin. C'est le sauveur ! L'avion décrit des cercles de plus en plus étroits, le pilote a remarqué l'endroit indiqué. Quelques minutes encore et il atterrit. Le hardi explorateur monte et quelques heures plus tard, dans nos lignes, il faisait son rapport sur le succès de son attaque et sur tout ce qu'il avait pu observer.

Ce rapport fut immédiatement transmis par le téléphone sur tout le front et, le même soir, tard, la nouvelle suivante arrivait ;

« L'attaque des masses ennemies sur Z... a été victorieusement repoussée. »

UN BOMBARDEMENT DE LONDRES PAR AVIONS

Nous donnerons maintenant le récit d'un bombardement de Londres par avions dû à l'un des passagers qui prirent part à l'expédition. L'article parut dans le Berliner Lokal Anzeiger *en juin 1917. Il faisait allusion au raid du 14 juin.*

Voici comment l'agence Wolff donnait le compte rendu :

Le 13 juin, à 1 heure après-midi (heure allemande), la forteresse de Londres a été attaquée, par temps clair, par une escadrille composée de grands avions allemands sous la direction personnelle du chef de l'escadrille, capitaine Brandenburg.

L'attaque était dirigée contre les docks, les chantiers et les voies ferrées du centre de la ville, ainsi que contre les magasins et les entrepôts de l'Etat qui s'étendent sur les deux rives de la Tamise.

De nombreux incendies ont éclaté et les réserves amoncelées leur donnèrent une proie facile. L'escadrille survola ses objectifs pendant plus d'un quart d'heure. Malgré les mesures de défense anglaise, tous nos appareils sont rentrés indemnes à leur base.

Un appareil ennemi a été abattu au-dessus de la Tamise au cours d'un combat aérien et a piqué du nez en flammes.

Le communiqué anglais déclarait que le bombardement avait été effectué par 15 avions. A 11 heures du matin, ils arrivaient sur Londres et attaquaient les quartiers de l'Ouest. On apprenait par la suite qu'il y avait eu 157 morts et 132 blessés, Les victimes se répartissaient ainsi :

	Tués	Blessés
Hommes . . .	91	222
Femmes . . .	24	110
Enfants . . .	42	100
	157	432

Laissons parler maintenant l'un des assassins :

« Il est 8 heures du soir. Nous sommes réunis, les officiers de l'escadrille et nous suivons attentivement les mesures qui sont prises sur un ballon pilote rouge qui vient d'être lâché.

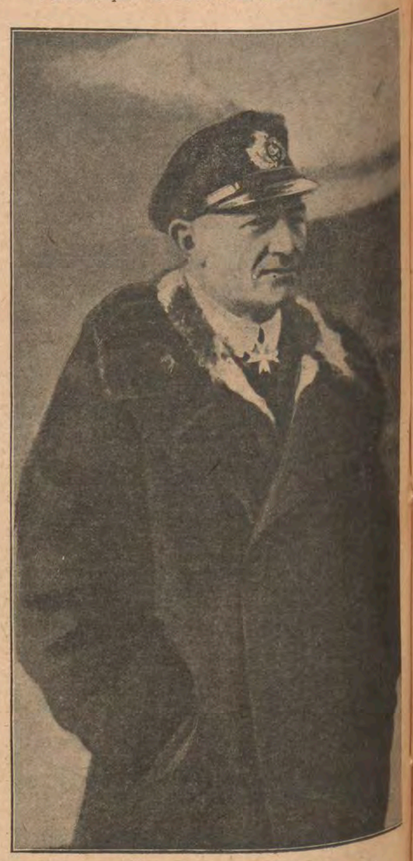
« Eh bien, Herr Professor, combien y a-t-il ? » La réponse est favorable : un peu de brume, vent léger.

Parfait, cela ne peut aller mieux.

« Alors, bonne nuit, enfants, on verra demain ! »

Le matin, 9 heures, les avions sont rangés sur le champ d'aviation, prêts à partir. Les

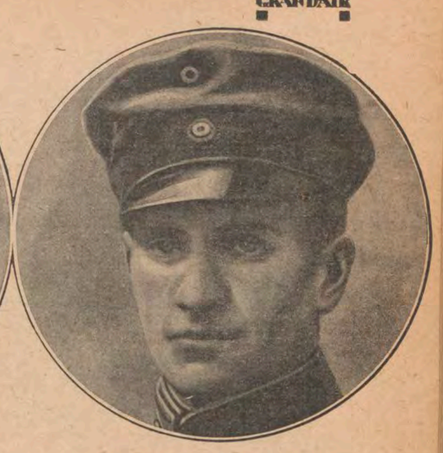
LIEUTENANT KROLL
L'un des plus récents as de l'aviation ennemie : 33 victoires. Ils vont vite, il faut rejoindre Fonck.



LE PREMIER LIEUTENANT CHRISTIANSEN
Le premier lieutenant Christiansen (à gauche), est le grand chef des hydravions ennemis. Il a commandé les principales expéditions entreprises et s'est vu reconnaître de nombreuses victoires

LIEUTENANT BERNERT
Autre doyen du combat. Il s'est vu reconnaître 27 avions.

LIEUTENANT WUSTHOFF
As aux 27 victoires, capturé dans nos lignes en juin 1918.



LIEUTENANT LOERZER
Encore un as hypothétique du communiqué: 29 victoires.

ET LE CAPITAINE DE VAISSEAU NERGER
aériennes. Il est, avec le capitaine Nerger (à droite), commandant du " Wolf " dont il fut longuement question au sujet de sa croisière de pirates à travers les mers.

mécaniciens travaillent activement. Ainsi c'est aujourd'hui que nous devrons atteindre le but désiré. Le ciel est de bon augure : il est radieux.

On rit, on plaisante tout en se préparant, puis une courte conversation encore avec notre commandant : «... Et à présent, remettons-nous-en à Dieu, Messieurs ! »

Çà et là une poignée de main : « Bonne chance ! »

Nous montons dans les appareils, les moteurs tournent. A 10 heures juste, le commandant, de son avion, lance une fusée, signal du départ.

Le premier, avec ses deux avions pilotes, il soulève du sol ses grandes ailes, lourdement chargées, et prend la direction de Londres La côte belge est bientôt atteinte. A gauche, le front, Nieuport, avec le terrain inondé, Ostende, Zeebrugge et, plus loin, à droite, la Hollande, l'embouchure de l'Escaut.

Le commandant vole en avant, un peu à gauche ; derrière nous vient l'escadrille en formation serrée. Il faut, d'après les appareils, reconnaître la nationalité des avions qui nous approchent. On se fait des signes.

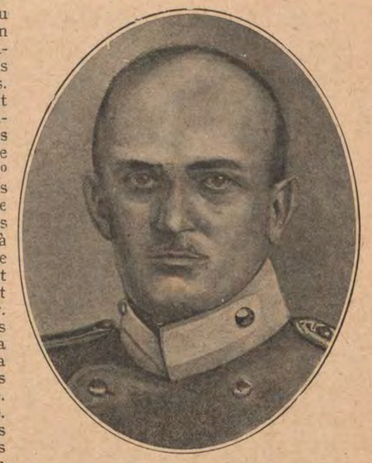
Nous sommes animés par un sentiment de sécurité absolue et de complète tranquillité. Nous avons ferme confiance dans le succès. L'avion de direction oblique légèrement sur la gauche. Direction 290° Ouest. Nous sommes à présent au-dessus de la mer. La côte disparaît lentement, le barographe indique une altitude élevée, les moteurs grondent leur chant monotone. Çà et là, on entend le tac... tac... bruyant de la mitrailleuse d'un observateur tirant quelques coups d'essai. L'escadrille poursuit sa route. Nous sommes toujours sur la mer.

Devant nous se montre un banc de nuages et, par derrière, encore indistincte dans la brume, apparaît la côte anglaise. Je la montre à mon pilote qui s'incline. Nous faisons signe à un camarade à notre droite. Il répond, puis tout redevient tranquille.

Nous avons maintenant dépassé les nuages. On voit au-dessous les navires anglais d'avant-garde, par derrière il y a les « gros pots ». Voici déjà, à gauche, l'embouchure de la Tamise dans la brume, — et Sheerness qui a appris à nous connaître.

Nous continuons notre vol vers Londres. Nous survolons la côte. Les premiers coups de canon arrivent jusqu'à nous, mais cela ne nous dérange pas, — à travers l... Le tir est bientôt fini. L'escadrille se groupe plus étroitement. A notre gauche se trouve la Tamise dont nous suivons attentivement le cours sur la carte. Nous approchons du but. Je regarde avec inquiétude un banc de nuages qui se trouve en avant. « Malédiction, allons-nous encore avoir la guigne ? » J'écris ces mots sur mon tableau et le tends à mon pilote qui cogne du poing contre le bord du fuselage. Cinq minutes se passent. Je me tourne vers les camarades : tous sont là !

Londres est juste derrière ces nuages. Devant nous, mais bien plus bas, apparaissent les premiers avions de chasse anglais. Ils ne nous gênent pas encore. Nous dépassons les nuages. Nous arrivons sur Londres, cette mer de maisons. Les premiers



CAPITAINE BRANDENBURG
Le chef des assassins ! Il a commandé la plupart des expéditions diurnes contre l'Angleterre.

LE BOMBARDEMENT DE LONDRES DU 5 JUILLET 1917.

Photographie allemande, sur laquelle les retoucheurs officiels ont ajouté des fumées d'incendies, représentant Londres pendant le raid du 7 juillet 1917. Avec soin, les ennemis n'ont indiqué de points de chute qu'aux endroits présentant une importance militaire : curieuse coïncidence! Peut-être ce système de documentation à la gouache en impose-t-il encore aux Boches.

saluts montent et se succèdent de plus en plus rapidement. Mais il faut laisser les faubourgs pour atteindre le centre. Voilà le but. Nous avons devant nous Tower-bridge, la gare de Liverpool, la banque d'Angleterre, l'Amirauté, et des bateaux brillent sur la Tamise. Je fais signe à mon pilote.

La lunette de visée à la main, je vois passer lentement dans l'objectif des rues et des maisons. C'est le moment. Je lance mes bombes presque à la file et suis attentivement leur trajectoire : « Salut de la nation allemande à la nation anglaise. »

Coup sur coup, nos bombes éclatent au cœur de l'Angleterre. Spectacle merveilleux, vu de là-haut, au centre de Londres, dans une escadrille d'avions, au milieu de l'éclatement des obus des batteries anti-aériennes; au-dessous, des nuages de fumée, des incendies; au-dessus, le soleil qui brille. C'est fini !

L'escadrille vire, un dernier regard sur la ville. Au revoir ! Je fais signe à mon pilote. « Tout va bien ! »

Nous sommes éloignés de l'escadrille et rejoignons péniblement. Il nous arrivera encore de nous séparer de nos camarades et cela ne se fait pas attendre.

Nous avons dépassé les faubourgs, mais devant nous trois avions ennemis essaient de nous couper la route. La distance qui nous sépare n'est bientôt plus que de 100 à 200 mètres. Tac... tac... tac... des deux côtés — le prélude ! Chacun cherche le point faible de l'adversaire ; l'ennemi essaie tantôt à gauche, tantôt à droite ou bien par en dessous, mais ce n'est pas facile. Mon pilote fait bien attention. J'ai la mitrailleuse en mains et salue chaque fois les téméraires. Deux attaques plus sérieuses sont chaque fois repoussées. Deux pilotes ennemis abandonnent, mais le troisième est tenace, c'est un jeune homme plus énergique. Depuis dix minutes les coups pleuvent des deux côtés avec de courtes interruptions. La dernière partie commence. L'adversaire, exaspéré, tente brusquement une attaque : quelques balles frappent les plans, mais il est atteint lui aussi.

L'avion ennemi se cabre, puis se renverse et tombe. Le premier adversaire vaincu sur l'Angleterre !

Nous sommes joyeux ! La côte anglaise est en vue, mais aucune tranquillité toujours. Un court combat a lieu contre deux avions. L'ennemi ne vient qu'une fois à l'attaque, puis se dérobe. Nous survolons la côte et nous rapprochons de l'escadrille. Je recharge ma mitrailleuse et, pendant un instant, n'observe pas les alentours. Mais mon pilote me montre en haut, sur la droite !

A la tactique de l'aviateur de chasse ennemi, je reconnais aussitôt un pilote exercé de la Somme. Peut-être nous sommes-nous déjà rencontrés.

Nous volons quelques instants à grande distance en attendant le contact. Nous sommes prêts. Il va venir à présent — juste — l'ennemi virant brusquement sur la gauche, arrive rapidement à 20 mètres et les deux mitrailleuses crachent l'une sur l'autre. Enrayage ! Au même moment mon pilote a viré lui aussi. La gerbe de balles ennemie passe loin de nous, l'adversaire descend. 30 secondes de combat exactement, court, mais violent et paré, « vieil ami » de l'été dernier ! On se connaît !

D'autres camarades avaient eux aussi à soutenir de vifs combats et, comme il était établi plus tard, l'un d'eux avait été victorieux. Nous sommes de nouveau au-dessus de la mer.

Le cœur bat de satisfaction pour le succès de l'entreprise.

Nous repassons sur les vaisseaux d'avant-garde et volons tranquillement vers le port d'attache. La côte anglaise disparaît. Nous n'avons plus que de l'eau au-dessous de nous et l'escadrille en avant. Par signes et avec le tableau, je m'entretiens avec le pilote. Le temps nous semble long. La côte n'est pas encore en vue. Le temps est devenu sombre.

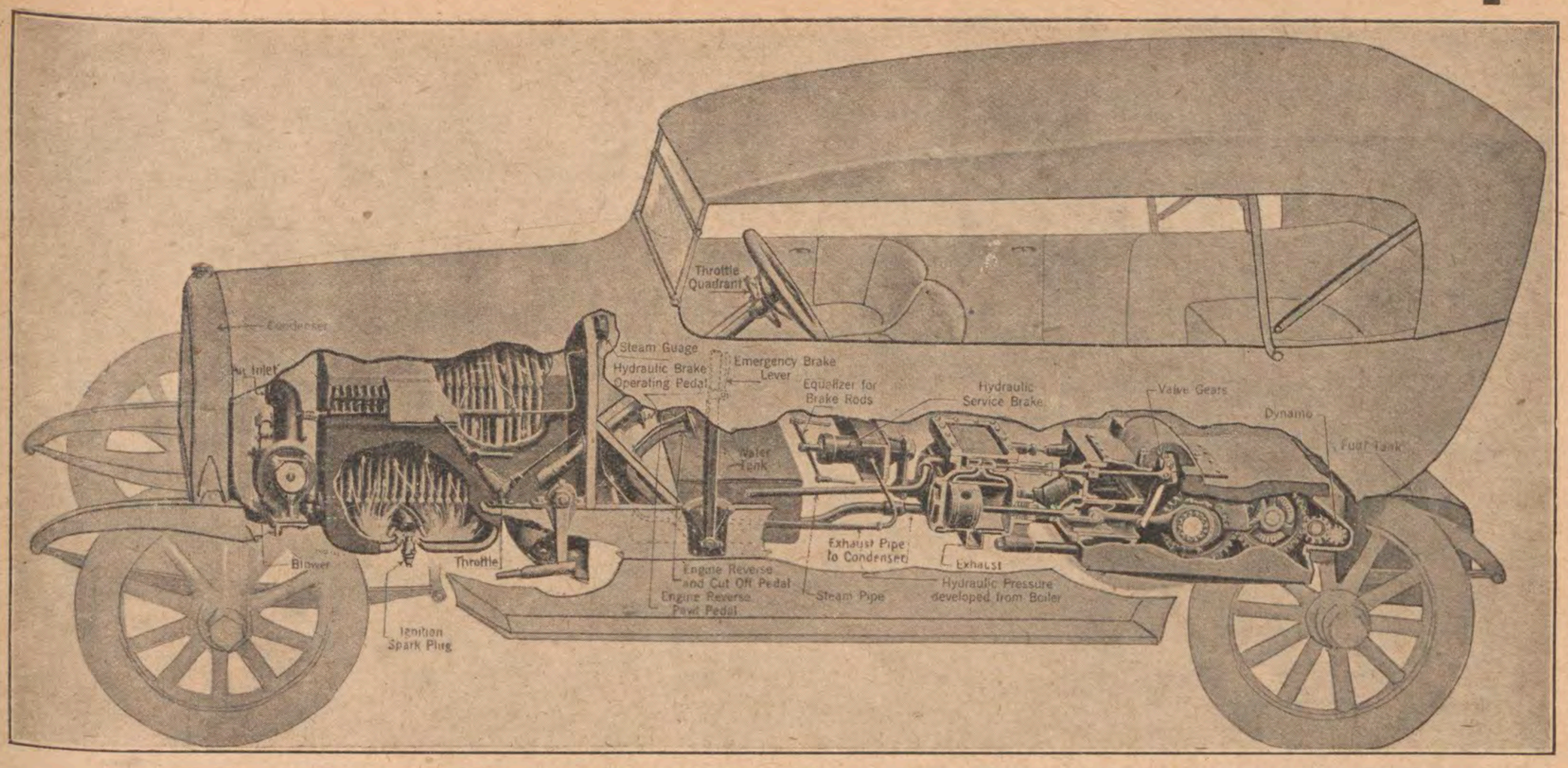
Au bout d'une heure de vol, une ligne plus claire apparaît enfin : le rivage. Lentement les détails deviennent plus nets. Le compas est juste et nous mène dans la bonne voie. Nous passons la côte, heureux, et volons vers l'abri.

Nous atterrissons les uns après les autres sur le champ d'aviation, sains et saufs, toute l'escadrille est là.

Le but, tant convoité par les aviateurs allemands, il y avait si peu de temps encore, avait été atteint. Le rêve était réalisé! »

Et dire qu'il existe encore des personnes qui prétendent qu'il ne faut pas faire de représailles. Nous leur recommandons de lire ce cynique compte rendu de l'un de ceux qui avaient assassiné 589 personnes à Londres !

JACQUES MORTANE.



VUE D'ENSEMBLE DU MÉCANISME D'UNE AUTOMOBILE A VAPEUR AMÉRICAINE

Au moment où la crise de l'essence paralyse tant de véhicules, l'emploi du moteur à vapeur semble devoir s'imposer de nouveau.

LES AUTOS A VAPEUR

par Charles VERON

L'AUTOMOBILE A VAPEUR MODERNE, BIEN ENTRETENUE PAR UN CHAUFFEUR ZÉLÉ ET INTELLIGENT, PERMET D'IMPORTANTES ÉCONOMIES PAR RAPPORT A LA VOITURE A ESSENCE. LE MOTEUR SIMPLE ET SOUPLE, TRANSMET SA PUISSANCE SANS BOITE DE VITESSE NI EMBRAYAGE.

Le prix élevé de l'essence, et la rareté des carburants de toutes sortes, ont ramené l'attention du public sur les systèmes d'automobiles fonctionnant au gaz ou à la vapeur.

Des essais ont été poursuivis pendant quelque temps en Angleterre avec des voitures dont les moteurs à gaz d'éclairage étaient alimentés par des poches hermétiques placées sur la toiture de la caisse. Un certain nombre d'automobiles privées, d'autobus et de camions ont été ainsi équipés, mais les pouvoirs publics ont été obligés d'intervenir pour réglementer l'emploi de ce genre de propulsion, car les nombreuses explosions qui se sont produites en ont démontré rapidement le danger.

D'autres inventeurs sont revenus de préférence à une solution qui avait eu son heure de succès au début de l'automobile. La voiture à vapeur, autrefois répandue en France, y avait été lancée par plusieurs maisons connues qui malheureusement ont interrompu trop tôt leurs recherches.

Le moteur à essence a détrôné la machine à vapeur au point de vue de la traction automobile, parce qu'il démarre instantanément et que les générateurs autrefois employés sur les voitures à vapeur ne donnaient pas satisfaction. Leur entretien était en effet très dispendieux et leur fonctionnement restait beaucoup trop incertain pour inspirer confiance aux acheteurs.

L'abandon du moteur à vapeur a donc fait perdre à l'automobilisme tous les avantages inhérents à ce mode de propulsion dont la souplesse naturelle n'a pu être qu'imitée d'assez loin, même dans les voitures à essence munies de nombreux cylindres, à l'aide d'artifices compliqués et malgré cela plus ou moins efficaces.

En effet, la pression de la vapeur étant variable à l'infini, entre des limites étendues dont le chauffeur reste toujours maître, on peut proportionner, à tout moment, l'effort moteur à la résistance qu'il s'agit de vaincre, en réglant l'arrivée de la vapeur dans les cylindres au moyen des soupapes d'admission. De même, quand on remorque une charge donnée, on peut réaliser toutes les vitesses voulues en agissant simplement sur la pression du fluide moteur.

Les inventeurs américains, qui ont repris récemment cette intéressante question de l'automobile à vapeur, sont partis cette fois d'un point de départ rationnel. Ils ont cherché, somme toute, à réaliser une petite locomotive montée sur pneumatiques. Ils y ont réussi surtout parce que les progrès de la métallurgie leur ont permis d'obtenir, sous un poids beaucoup plus léger qu'autrefois, une machine puissante et un générateur capable de l'alimenter abondamment dans de bonnes conditions.

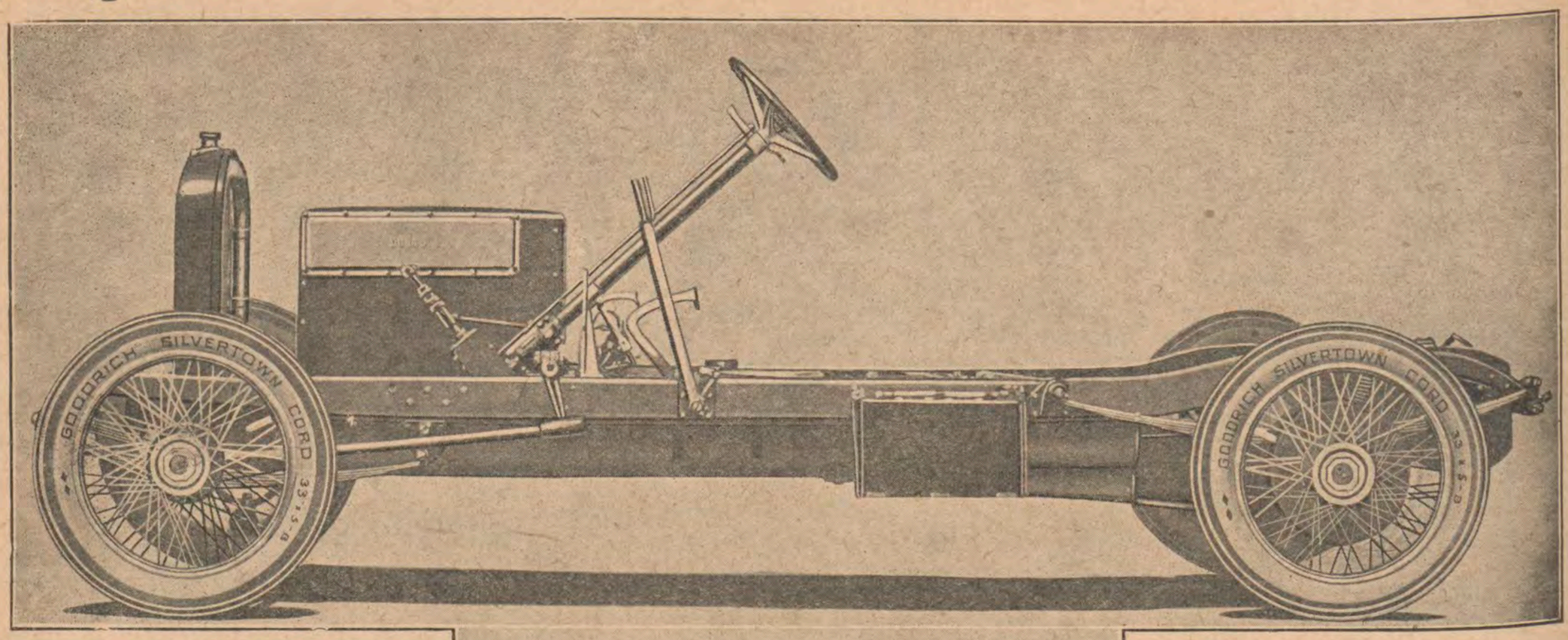
La machine à vapeur dont il s'agit est disposée suivant l'axe du véhicule à proximité de son essieu arrière. C'est en réalité un moteur de locomotive à deux cylindres horizontaux et égaux à simple expansion. Les pistons ont 102 millimètres de diamètre et 127 millimètres de course. L'admission de la vapeur dans chaque cylindre a lieu par un tiroir, tandis que la vapeur qui a fini de travailler s'échappe par des lumières pratiquées dans la paroi des cylindres et que le piston découvre en fin de course.

La consommation de vapeur de cette machine peut être très réduite, car il est loisible de n'admettre la vapeur que pendant un laps de temps correspondant au vingtième de la longueur de la course du piston.

Les tiroirs d'admission sont actionnés par une coulisse analogue à celle de Joy qui fonctionne sur un grand nombre de locomotives en Angleterre et dans tous les pays du monde. Dans le cas qui nous occupe, on a pu, grâce à un notable perfectionnement, supprimer les excentriques de commande des tiroirs et construire l'arbre manivelle d'une seule pièce. Un des principaux avantages de ce système de distribution de la vapeur est de permettre le renversement de la marche de la voiture sans l'adjonction d'aucun mécanisme auxiliaire.

Le fonctionnement du moteur reste silencieux à toutes les allures, parce que les tiroirs, montés sur le dessus des cylindres, sont construits en deux parties. Ils peuvent donc se soulever pendant la marche au ralenti, quand la pression dans le cylindre dépasse celle qui règne dans la boîte de vapeur. Cette dernière peut être réglée, au moyen de la coulisse, à des valeurs correspondant à diverses ouvertures du tiroir, à savoir : trois quarts pour les démarrages ou en cas de surcharge ; trois huitièmes pour les marches normales en palier et pour les accélérations. Enfin on descend à un huitième pour la grande vitesse avec allure économique.

Suivant la pratique américaine, les tiges de pistons traversent, au sortir des cylindres, une boîte à étoupe en fonte spéciale extra-dure, grâce à la longueur importante de la



CHASSIS D'UNE VOITURE A VAPEUR AMÉRICAINE

L'aspect extérieur de ce châssis ne diffère pas sensiblement de celui d'un véhicule à essence dont il présente l'élégante simplicité d'aspect. La chaudière occupe à l'avant l'emplacement du moteur.

surface de portage, le joint reste parfait et l'usure des parties frottantes reste à peu près nulle, car on n'a jamais besoin de refaire les garnitures.

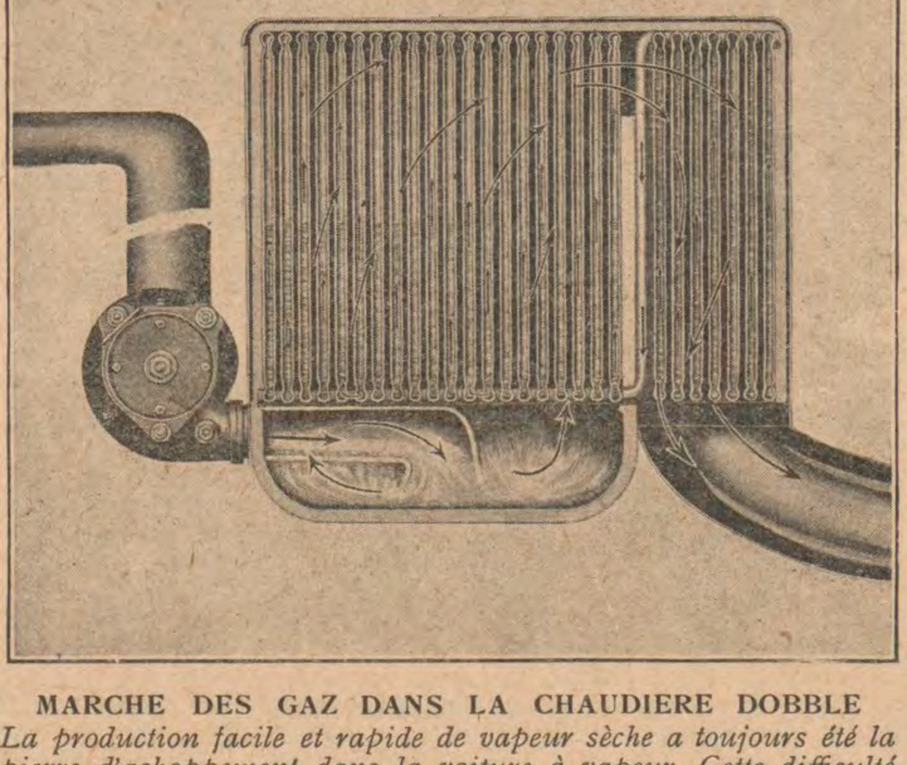
Un bain d'huile, renfermé dans un carter étanche d'aluminium, lubrifie tous les organes mobiles du moteur ainsi que le différentiel et l'axe de l'essieu arrière qui traverse ce carter. On réalise ainsi une sérieuse économie d'huile car le liquide lubrifiant contenu dans le carter ne peut s'échauffer dangereusement ni être souillé par des dépôts de carbone, par de l'eau ou par de l'essence. Un même bain peut donc durer très longtemps. On évite ainsi les complications du graissage forcé, car le moteur à vapeur tourne à une très faible vitesse en comparaison des appareils à explosion, puisque l'arbre moteur commande directement l'essieu arrière sans l'emploi d'aucun mécanisme de démultiplication.

L'huile de graissage nécessaire au bon fonctionnement des pistons, des soupapes et des tiroirs est incorporée à l'eau qui remplit le radiateur. Elle forme ainsi, à l'intérieur du réservoir, une véritable émulsion qui pénètre dans le générateur avec l'eau d'alimentation. Les bulles de vapeur qui crèvent à la surface de l'eau entraînent avec elles une petite quantité d'huile qui réalise dans d'excellentes conditions le graissage de la soupape d'admission ainsi que des tiroirs et des pistons.

La dépense d'huile, très faible, ne dépasse guère cinq litres pour 14.000 kilomètres.

L'essieu moteur reçoit l'effort de la machine par l'intermédiaire de deux engrenages droits, l'un de quarante-sept dents, monté sur l'arbre-manivelle, l'autre de quarante-neuf dents, calé sur le différentiel. Comme nous l'avons dit plus haut, il n'existe sur cette voiture ni boîte de vitesses, ni embrayage, ce qui la simplifie beaucoup.

Les pompes alimentaires sont mues par une manivelle montée à une extrémité de l'arbre moteur. Une petite dynamo, actionnée par l'engrenage moteur, sert a charger une batterie d'accumulateurs qui fournit le courant nécessaire à l'éclairage de la voiture, au moteur du ventilateur, et à l'allumage de la chaudière.



MARCHE DES GAZ DANS LA CHAUDIERE DOBBLE

La production facile et rapide de vapeur sèche a toujours été la pierre d'achoppement dans la voiture à vapeur. Cette difficulté semble avoir été vaincue par l'inventeur de la chaudière ci-dessus.

Le générateur comprend vingt-huit éléments pareils enfermés dans une chambre calorifuge dont les parois sont constituées par un carton d'amiante de douze millimètres et demi d'épaisseur, recouvert d'une garniture de feutre de six millimètres et enfin d'une feuille de tôle extérieure. Chaque élément comporte deux tubes horizontaux reliés par seize tubes verticaux ayant douze millimètres cinq de diamètre étirés à froid, sans soudure. Les tubes verticaux sont soudés aux autres par le procédé du chalumeau oxy-acétylénique ; ils sont étranglés à leurs deux extrémités où leur diamètre est réduit d'environ 50 %. On peut ainsi isoler ou remplacer rapidement tout élément endommagé.

L'économiseur comporte huit éléments et l'évaporateur vingt éléments. Une cloison qui forme le prolongement de la paroi postérieure de la chambre de combustion, sépare partiellement l'évaporateur, l'économiseur de l'évaporateur. Immédiatement au-dessous de ce dernier se trouve une cloison réfractaire qui peut supporter une très haute température.

On emploie comme combustible le pétrole ordinaire, même pour le démarrage. Ce liquide est contenu dans un réservoir placé à l'arrière du châssis. On le mélange à de l'air dans un carburateur ou bien on le divise finement par de l'air que fournit un ventilateur électrique servant aussi à souffler le mélange dans la chambre de combustion où la mise de feu s'effectue par une bougie électrique. La combustion est parfaite, grâce à l'action des parois calorifuges de la chambre de combustion.

Cette petite chaudière, montée à l'avant du châssis, à la place qu'occupe le moteur dans les véhicules à essence, fournit de la vapeur sèche à la pression de 42 kilogrammes par centimètre carré. Un dispositif automatique fait cesser ou provoque le débit de combustible, suivant les variations de la pression. Une soupape de sûreté très sensible, tarée à 70 kilogrammes, protège la tuyauterie du générateur contre tout accident.

La vapeur qui a travaillé dans la machine rentre dans le radiateur par le haut. Elle s'y condense au contact de l'air froid et retourne au réservoir où elle pénètre par le fond. Le radiateur fonctionne donc comme un condenseur par surface, tandis que le réservoir joue le rôle d'un condenseur par mélange, lorsque la consommation de vapeur augmente dans d'assez fortes proportions pour que le radiateur ne suffise plus à assurer la condensation complète.

Le fonctionnement de cette chaudière est tellement précis qu'il suffit à peine de deux minutes pour obtenir de la vapeur en vue du démarrage, même après un arrêt de plusieurs jours. La mise en marche, très simple, s'effectue en manœuvrant un interrupteur qui commande le circuit d'allumage et celui du ventilateur. On ouvre ensuite la soupape de réglage d'admission de la vapeur.

Le châssis d'une puissante voiture de ce système pèse un peu moins de 1.200 kilogrammes et la consommation ne dépasse pas un litre de pétrole ordinaire pour cinq kilomètres. On voit quel progrès représente cette voiture qui a été introduite sur le marché américain par M. Dobble, de Detroit (Michigan).

C. VÉRON,
Ingénieur-mécanicien.

UNE BELLE FIN DE COURSE

Cette arrivée du 1.500 mètres fut émouvante. De gauche à droite : Caudeliez (av. Avord) 2e ; Deville (21e génie) 3e ; Mallet (20e artle) 1er. Dans les derniers dix mètres, Mallet se glissait à la corde et réglait sur le poteau, Caudeliez et Deville qui luttaient depuis le début.

LE SPORT DANS L'ARMÉE

Par Gaston NEUMEYER

LES CHAMPIONNATS MILITAIRES DE 1918 ONT MARQUÉ UNE ÈRE NOUVELLE DANS LE SPORT. — L'ARMÉE S'INTÉRESSE MAINTENANT A CES BELLES MANIFESTATIONS, ET NOUS POUVONS, SEMBLE-T-IL, ENVISAGER L'AVENIR ENFIN AVEC CONFIANCE. MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS!

Donc, les Critériums militaires d'athlétisme dont les finales furent disputées le 7 juillet à Colombes, furent un gros succès. Ce fut la consécration du triomphe du sport dans l'armée. On l'a dit et répété. Et après la presse quotidienne et hebdomadaire, notre tribune trimestrielle arrive un peu tard pour donner sa note dans ce concert unanime d'éloges.

Grand public : la recette de 8.700 francs constitue le record de toutes les recettes de réunions d'athlétisme en France. Dans la tribune officielle, nombreuses personnalités de marque : le député Henry Paté, qui est devenu l'assidu de toutes les fêtes sportives, le général Cottez, directeur de l'Infanterie, des représentants de plusieurs ministres et des délégués de toutes les armées alliées. Enfin, consécration suprême, et primeur sensationnelle pour une réunion sportive : la musique de la Garde Républicaine, en sus d'une entraînante musique américaine ! Telles furent les caractéristiques les plus apparentes de ce succès que personne n'a songé à nier et qui doit nous réjouir, nous autres sportifs, car il marque sans doute l'avènement d'une ère nouvelle pour le sport.

UNE RÉVOLUTION

Les championnats militaires d'athlétisme — ou plutôt les critériums, puisqu'il est entendu que pendant toute la durée de la guerre les titres de champions sont réservés — ne sont pourtant pas une nouveauté ! Ils en étaient exactement à leur dixième manifestation annuelle. Et sans compter les efforts isolés de quelques précurseurs, la fondation de la Société d'Encouragement au sport dans l'armée par les frères Etling remonte à plus de 13 ans ! Mais on a pu voir dans les bases mêmes de l'organisation des derniers critériums un changement fondamental sur lequel on ne saurait trop insister.

En effet, dans les précédents championnats, déjà organisés par l'U. S. F. S. A. avec l'agrément du ministre de la Guerre, celui-ci se contentait par circulaire d'inviter les chefs de corps à *autoriser* les militaires sous leur ordres qui le désireraient à participer aux dits championnats.

GEO ANDRÉ FOR EVER

Le jour de l'Indépendance Day à Colombes, dans la course de relais, l'équipe française battit l'équipe américaine, grâce au dernier relai, irrésistible et foudroyant de notre champion Geo André.

Cette année, c'est tout autre chose ! Le ministre *a prescrit* à tous les chefs de corps d'*organiser eux-mêmes*, dans leurs régiments, des épreuves éliminatoires dont les gagnants iraient ensuite disputer des demi-finales dans les sept nouveaux Centres régionaux d'instruction physique, filiales de notre Joinville, créés à Fontainebleau, Deauville, Dinard, Royan, Montpellier, Antibes et Lyon. Devant cet ordre impératif, tous les chefs de corps — ou presque — ont marché. Je dis presque, car il s'est encore trouvé quelques tardigrades qui ont répondu à l'invite du ministre par un *état néant*. Mais dans l'immense majorité des corps et dépôts disséminés par toute la France, des éliminatoires ont eu lieu. Si bien que, théoriquement, c'est sur toute l'armée française — le front excepté, bien entendu, en raison des circonstances — qu'a été opérée la sélection des quatre ou cinq cents athlètes que nous avons vus, le dimanche 7 juillet, s'aligner à Colombes dans les finales des Critériums militaires d'athlétisme. Pratiquement, elle a été opérée au moins sur vingt à vingt-cinq mille athlètes, déjà passés au crible d'une première sélection.

Si l'on veut bien tenir compte, d'autre part, que tous les déplacements nécessités par ces sélections successives ont été faits militairement, c'est-à-dire avec ordres de transports et mises en subsistance réguliers, comme s'il s'agissait de n'importe quel service commandé, on en arrive à cette conclusion logique, qui est vraiment sensationnelle : *les Critériums militaires d'athlétisme de 1918 ont été en fait organisés par le ministère de la Guerre lui-même.*

LES RÉSULTATS

Avec un procédé de sélection aussi étendue et aussi neuve, les révélations devaient

être nombreuses. Elles le furent en effet. Mais ce n'est pas tant encore dans les gagnants des finales qu'il faut les chercher. Parmi eux figurent — et c'est assez naturel — nombre d'athlètes déjà connus par leurs performances antérieures. Hier encore, ils ont bénéficié de leur expérience sportive. Mais demain ? Demain, ils seront débordés par toute la masse de jeunes que nous avons vus, à peine initiés à la pratique sportive, obtenir des résultats gros de promesse.

J'ai eu le plaisir, comme délégué de la Commission militaire de l'U. S. F. S. A, d'assister à l'une des demi-finales des Critériums, celle de Fontainebleau. Des surprises m'y attendaient. D'abord celle de voir un Stade, imparfait, certes, mais qui s'est déjà amélioré et s'améliorera encore, surgi en pleine forêt de Fontainebleau. Et les quelque quatre cents athlètes parmi lesquels il y avait bien 359 néophytes, m'en ont procuré d'autres. J'ai vu notamment un Gauthier nettement battu dans le 100 mètres par deux inconnus Thomas et Malinvaud. Dans le 400, j'ai vu ce même Malinvaud, un athlète superbe qui en était au deuxième 400 de sa carrière sportive, le gagner en 55 secondes dans un style qui, très perfectible encore, est celui d'un futur grand champion. Dans la finale, il a terminé troisième, bien que, rentrant de permission, il ne fût pas au mieux de sa forme. Retenez en tout cas ce nom. Il doit, l'an prochain, briller au tout premier plan.

J'ai vu aussi le 3.000 mètres enlevé par un classe 19 du 37e d'infanterie nommé Kieger, courant en espadrilles. Il devait d'ailleurs dans la finale, toujours en espadrilles, se classer troisième derrière des hommes qui s'appellent Delvart et Courbaton. Donnez-lui des pointes, apprenez-lui à courir et vous aurez en lui, n'en doutez pas, un champion de cross de la saison prochaine. Faut-il aussi parler de ce magnifique athlète qu'est Messerschmitt, un autre Paoli, aussi puissant et peut-être plus souple, qui, lançant le poids sans la moindre technique, gagnait la demi-finale avec un jet de plus de 11 mètres. Huit jours plus tard il enlevait le critérium national de l'U. S. F. S. A. Bien dirigé, il doit passer aisément les 13 mètres. Je n'ai signalé, à titre de souvenir personnel, que les révélations les plus saillantes de cette demi-finale de Fontainebleau.

Mais parmi les coureurs et les sauteurs que d'autres espoirs encore, avec un peu d'entraînement et de technique !

J'en arrive aux finales. Voici d'abord le palmarès que je m'excuse de donner aussi sec:

100 mètres : Tirard, 11 s. 4/5.
400 mètres : Delvart jeune, 52 s. 3/5.
1.500 mètres : Mallet, 4 m. 21 s. 1/5.
3.000 mètres : Delvart aîné, 9 m. 29 s. 3/5.
200 mètres haies : Roux, 27 s. 3/5.
1.000 mètres relais : Ecole d'aviation d'Avord (Candelisz, Gauthier, Malinvaud, Martin), 2 m. 10 s.
Saut longueur avec élan : Gauthier, 6 m. 265.
Saut longueur sans élan : Caron, 3 m. 06.
Hauteur avec élan : Lowden, 1 m. 73.
Hauteur sans élan : Galibour et Carégat, 1 m. 38.
Lancement du poids : Hamond, 11 m. 38.
Disque : Ecuyer 36 m. 19.

UN QUATUOR DE CHAMPIONS AMÉRICAINS
Kleine, J. Eller, Ted Meredith, Thomas F. Lennon, qui composaient l'équipe américaine des relais.

DEUX CHAMPIONS QUÊTEURS
Georges Carpentier, qui venait de se révéler comme un sprinter et un sauteur de grande classe, et Geo André, firent une quête très fructueuse au profit des blessés.

L'ARRIVÉE DU CRITÉRIUM DE 100 MÈTRES
De gauche à droite : Orabana (3e génie) 2e ; Lt Tirard (88e artie) 1er ; Rault (Asp. Issoudun) 3e ; Bayon (1er artie montagne) 4e ; Cathary (St Maixent) 6e ; Berrurier (132e Infanterie) 5e. L'arrivée fut âprement disputée et donna lieu à une belle lutte.

Saut à la perche : Gajan, 3 m. 35.
Grenade : Picard, 64 m. 65.

Dans cette énumération, on retrouve, comme je l'ai dit tout à l'heure, un certain nombre de noms connus : les deux Delvart, Mallet, Gauthier, Caron, Gajan. Mais voici des nouveaux venus : dans le 100 mètres : Tirard, un jeune artilleur de la classe 19 qui battait un lot exceptionnellement relevé ; dans le 200 mètres haies : Roux, qu'on ne connaissait que comme footballer, mais qui a un tel style sur les haies, qu'il doit devenir un de nos meilleurs spécialistes et peut très probablement gagner encore les 3/5 de secondes qui le séparent du record français ;

LE DÉFILÉ DES CONCURRENTS

Au premier rang, de gauche à droite: Georges Carpentier, Geo André, Lt Cretteville, André Labat. Ce défilé d'athlètes et de combattants remporta le succès qu'on peut imaginer.

UN STADE DANS LA FORÊT

La nouvelle organisation de l'éducation physique dans l'armée a fait surgir partout de nouveaux stades. Voici celui de Fontainebleau, à l'orée de la forêt, où fut disputée l'une des demi-finales.

L'ÉQUIPE FRANÇAISE VICTORIEUSE DU RELAIS INTERNATIONAL

De gauche à droite : Delvart junior (104e artillerie) ; Lieutenant Gauthier (Avord) ; Tirard (83e artillerie); Geo André (aviation).

dans le saut en hauteur avec élan : Lowden, un vrai prodige qui s'envole littéralement au-dessus de la barre, qu'il a franchie le 7 juillet à 1 m. 73 et, huit jours plus tard, au Challenge Bessonneau, à 1 m. 80 ! Il doit pouvoir faire mieux encore malgré sa taille de 1 m. 63.

Dans le saut en hauteur sans élan : Gallibour et Carégat, qui peuvent faire mieux aussi, le premier surtout. Dans le poids : Hamond, qui réussit à battre Messerschmitt; mais celui-ci, à mon avis, doit aller plus loin que son vainqueur. Dans le disque, enfin, Écuyer, qui a dépassé 36 mètres, ce qui ave de l'entraînement et de la technique ne doit pas le mener loin du record de Tison.

Mais, comme je l'ai dit en commençant, c'est tout le lot, non pas seulement des finalistes de l'après-midi, mais des 400 athlètes qui, le matin, disputèrent les éliminatoires, qu'il faudrait éplucher si l'on voulait trouver tous les espoirs athlétiques de demain. Carpentier fut une des révélations athlétiques de la journée. Dans sa série du 100 mètres, — la meilleure comme temps : 11 s. 3/5 — il finit à une poitrine de Tirard qui devait gagner la finale l'après-midi. Et dans le repêchage il tombait à 10 mètres de l'arrivée, perdant ainsi toute chance. L'après-midi, dans la course de relais, il faisait un 200 mètres impressionnant, tombant encore en passant le témoin à son camarade. Enfin dans le saut en hauteur il franchissait la barre à 1 m. 65, manquant d'un rien 1 m. 70.

Les épreuves à sensation de la journée furent les courses de relais, spectacle favori du public. Il y en eut deux : d'abord les relais interrégiments sur 1.000 mètres, avec quatre relais de 400, 300, 200 et 100 ; puis, disputé sur la même distance, un relais international. Le premier fut brillamment enlevé par le team de l'aviation d'Avord.

Quant au relais international, où s'alignaient cinq équipes : américaine, italienne, belge, portugaise et française, il fut pour cette dernière, composée de Delvart (400), Gauthier (300), André (200) et Tirard (100), l'occasion d'une magnifique victoire sur l'équipe américaine (Spinck, Mortimer, Lennon, Eller), les Italiens étant troisièmes devant les Belges.

Il me reste maintenant à parler de deux réunions sportives que nos amis Américains donnèrent à Colombes.

Comme sport, rien de sensationnel. Mais on eut du moins le plaisir d'assister à des exhibitions de champions tels que Kiviat, Meredith, deux des plus grands noms de l'athlétisme mondial, John Eller, le grand spécialiste des petites haies, Lennon, dont le record s'orne d'un 400 en 47 m. 3/5, etc. Et quoique en forme imparfaite, de tels champions font toujours grande impression. Du moins, nos amis Américains ont-ils appris qu'il fallait nous prendre au sérieux. Lors de leur première réunion, ils furent sans doute surpris de voir notre équipe les battre dans une course de relais à laquelle ils nous avaient invités. Aussi, à la seconde, nouveau relais, mais cette fois, ils avaient préparé une équipe formidable : Kline, Lennon, Meredith et Eller ! Quatre relais de 250 mètres. Notre équipe à nous était composée de Beudon, Tissier, Gauthier et André. La lutte fut émouvante au possible. Kline n'avait réussi qu'à décramponner très légèrement le jeune et courageux Beudon, mais Tissier, qui s'était claqué au départ, perdait 8 à 10 mètres sur Lennon. Gauthier, qui lui prenait le témoin, partait sauvagement à la poursuite de Meredith et quand il passait le bâton à André, celui-ci n'avait plus que 3 à 4 mètres de retard sur Eller.

Avec ses foulées impressionnantes, il rejoignait l'Américain dans le virage, restait à sa hauteur, puis dans la ligne droite un déboulé fantastique le faisait gagner par 5 ou 6 mètres.

GASTON NEUMEYER.

UNE DÉMONSTRATION AU FRONT

Le commandant Brulé, bien connu avant la guerre comme nageur de qualité, est l'un des fervents adeptes de ce sport. Des chefs sportifs nous en désirons toujours davantage, mais n'oublions pas de saluer ceux que nous possédons.

APPRENEZ A NAGER

par le lieutenant Charles NUNGESSER

Le lieutenant Charles Nungesser a bien voulu nous donner les quelques lignes qui suivent. Ce héros si populaire — peut-être et à juste titre, le plus populaire d'entre nos as — est un sportsman remarquable, véritable athlète complet. Il a pris part à une course de natation de 100 mètres et, sans le moindre entraînement, ne quittant sa cigarette que pour ne pas la mouiller, il s'est jeté à l'eau et a triomphé. Il s'est ensuite inscrit dans la traversée de Paris à la nage. On ne saurait trop insister sur ces exploits sportifs réalisés par un homme qui, si souvent au cours de la campagne fut victime des atteintes du sort.

Nous ne devons pas oublier en effet que si le chasseur de Boches, Charles Nungesser, l'héroïque vétéran, depuis le début de la guerre sur la brèche, a abattu 45 appareils ennemis (les 6 derniers en 48 heures), il a été réformé à trois reprises différentes. Chaque fois il a refusé la réforme, chaque fois il a tenu à repartir au front. C'est lui qui, ne pouvant marcher qu'à l'aide de béquilles, réalisait l'exploit de vaincre deux avions et un ballon dans la même matinée; c'est lui qui, pendant sa convalescence à Dunkerque, descendit 9 avions. Jamais encore nous n'avons enregistré pareil phénomène dû au sport, uniquement au sport. Ne suivant aucun régime, ni entraînement — ce que nous ne conseillons d'ailleurs pas aux apprentis — champions — il réalise des performances admirables : doué d'une force qui lui permet, en guise de dessert de faire à l'exerciser des exercices pour lesquels, au music-hall, l'orchestre se tait, il excelle dans les sports les plus divers, dans ceux qui exigent de la force, comme dans ceux qui réclament de la souplesse. Ayant vécu l'existence des cow-boys, il est aussi habile au lasso, qu'à la carabine; ayant appris à épurer la terre et l'espace de la présence du Boche, il a prouvé la justesse de son tir à la mitrailleuse. C'est un sportsman dans toute l'acception du mot et nulle preuve plus convaincante ne pourrait être fournie à la formule que nous ne cessons de défendre depuis 1898 : le sport est la base de toutes les branches de l'activité.

LE SAUT DU PONT

Le commandant Brulé commença sa démonstration en plongeant du haut d'un pont... quelque part en France. Le saut était imposant, on le voit.

En terminant, nous nous contenterons d'énumérer les blessures dont fut atteint au cours de la guerre ce grand as, médaillé militaire, officier de la Légion d'honneur. Lorsque vous aurez fini de lire cette nomenclature, vous serez sans doute plus émerveillé encore à la pensée que ce glorieux blessé est celui qui a su se faire admirer dans des épreuves de natation afin de bien prouver qu'il est maître de tous les éléments :

Fracture du crâne, commotion cérébrale, lésions internes, cinq fractures supérieures de la mâchoire, deux fractures inférieures, éclat d'obus dans le bras droit, les deux genoux déboîtés, genou reboîté, éclat de balle dans la bouche, tendons inférieurs de la jambe gauche atrophiés, atrophie du mollet, deux fractures de la mâchoire, clavicule déboîtée, lésion interne, poignet, jambe et pied droits déboîtés, fracture de la branche horizontale gauche du maxillaire inférieur, contusion thoraco-pulmonaire. Tel est celui qui sème la terreur dans les airs et qui a triomphé dans l'onde. J. M.

OUI, je le sais bien ! Certains n'ont pas manqué de dire avec un air entendu : « Nungesser, quel bluffeur, le voici maintenant qui prend part à des épreuves de natation. Ne devrait-il pas se contenter d'évoluer dans les nues ! »

Et pour cette catégorie de personnes, je resterai celui qui veut se faire de la réclame en prenant part à la traversée de Paris à la nage. Pauvres d'esprits, vous imaginez-vous que je serai bien avancé après cette démonstration sportive ? Serai-je fort rehaussé parce que je me serai élancé dans la Seine au coup de sifflet du starter. Ah ! si je devais gagner, peut-être, à la grande rigueur. Mais je n'ai jamais eu cette idée même qui me dirait à quel endroit j'abandonnerai la lutte. J'écris ces lignes avant que la course se soit disputée. Je ne pense pas terminer le parcours, car — essayez et vous verrez — il nécessite un entraînement et une qualité que je ne possède vraisemblablement pas à l'heure actuelle. Il ne faut pas oublier que j'ai été quelque peu abîmé au cours de cette guerre et que je subis de ce fait un lourd handicap. Oh ! je ne cherche pas une excuse avant la lettre, loin de moi cette pensée. Je prendrai le départ comme un simple amateur, j'irai le plus loin que je pourrai en recourant à toutes mes ressources d'énergie, mais, n'en doutez pas, c'est dur, c'est très dur de traverser Paris à la nage et vous pouvez applaudir sans réserve le gagnant

Là, je prie ceux qui pratiquent les sports de ne pas me lire. Cette lecture est interdite aux jeunes athlètes ! Je peux bien vous l'avouer, à condition que vous ne le répétiez pas : dans tout sport où j'ai cherché à faire le mieux possible — et il y en a quelques-uns — je n'ai jamais suivi le moindre entraînement. C'est odieux, n'est-ce pas ? Et je devrais être banni de toutes les Fédérations ! Mais que voulez-vous, est-ce de ma faute si je ne puis m'astreindre au plus petit régime... et si j'ai obtenu quelques résultats intéressants malgré tout !

Vous lisez parfois dans les journaux des préceptes sur l'art de tirer le Boche : ne pas fumer, ne pas boire, se coucher tôt, se lever de bonne heure, pas d'excès, une vie paisible. Et patati, et patata ! Eh bien, mon régime à moi est le suivant : un perdreau rôti, truffé si possible, une bouteille de champagne, un cigare Roméo et Juliette. Après, si j'ai un moteur qui tourne à souhait, une mitrailleuse qui ne s'enraye pas, le Boche peut se présenter, je serai d'attaque !

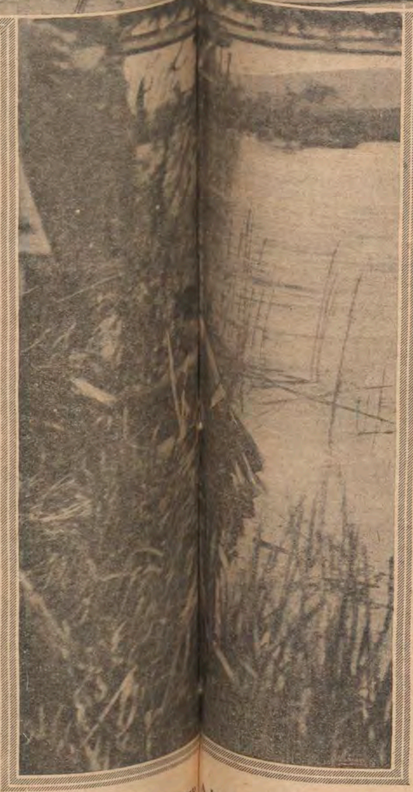
On me dit que je suis bâti spécialement. Soit. Tous les médecins — oh ! qu'ils sont nombreux ! — qui m'ont ouvert, fouillé et recousu, m'ont fait part de leur étonnement au sujet de ma robustesse. Je leur suis fort reconnaissant de cet éloge dont tout le mérite revient à ceux qui m'ont mis au monde.

Et maintenant, redevenant sportif, je puis vous déclarer que si j'ai participé à une course de vitesse de natation que j'ai gagnée et si je vais m'aligner dans une épreuve de fond, c'est pour prouver qu'un athlète ne doit jamais désespérer de sa forme, même s'il a été cruellement blessé.

Des pontifes se tuent à vous répéter qu'il faut pratiquer le sport : ils ont raison, mais ils en seraient incapables. Moi, je ne sais pas l'expliquer en des articles, alors j'agis. La natation est l'exercice physique qui, à tous points de vue, devrait être la base de l'éducation de n'importe quel être humain.

Et ce n'est pas mon ami, le lieutenant Decoin, qui le niera.

Lt Charles NUNGESSER.



LE RETOUR À LA RIVE

Après avoir initié les poilus à tous les secrets d'un art qu'il possède si bien, le commandant Brulé sort de l'onde heureux d'avoir prouvé aux poilus qu'un voltigeur en armes, tout équipé, doit passer partout, quoiqu'il arrive.

UN PARTERRE DE "POILUS"

C'est devant une assemblée importante de poilus que le commandant Brulé tint à prouver aux soldats que l'eau n'a jamais été un élément qu'on puisse redouter. Plongeant en tenue de campagne, il fit une démonstration.

SAGE PRÉCAUTION

Le commandant Brulé s'était muni d'un fusil. Il tenait à montrer, en effet, qu'on peut nager sans risquer de mouiller son armement.

ENTRAINEMENT ET SPÉCIALISATION

Par les Champions Américains Ted MEREDITH et Thomas F. LENNON

DANS LE SPORT, LES FRANÇAIS PEUVENT RIVALISER AVEC LES AMÉRICAINS. CE QUI SERAIT SUSCEPTIBLE DE LES EMPÊCHER DE TRIOMPHER, C'EST L'ENTRAINEMENT MAL DIRIGÉ ET SURTOUT LE MANQUE DE SPÉCIALISATION.

La participation de l'Amérique a amené chez nous la plupart des grands champions américains. Ce doit être un grand bienfait pour l'avenir athlétique de notre pays. Deux d'entre eux, le célèbre champion du monde Ted Meredith, et Thomas F. Lennon ont bien voulu écrire pour la Vie au Grand Air *l'article qu'on va lire.*

Ted Meredith est le plus connu. Gagnant, aux Jeux Olympiques de Stockholm, du 800 mètres et du 1600 mètres relais avec Sheppard, Davenport et Reidpath, il détient les records du monde du 400 en 47" 2/5, du 800 en 1' 51" 2/5, du demi-mile en 1' 42" 1/5.

Quant à Thomas F. Lennon, champion interscolaire des Etats-Unis du 200 et du 400 en 1912, 13 et 14, champion militaire en 1915 et 1916 des mêmes distances, il a couvert le 200 en 21" 2/5 et le 400 en 47" 4/5. C'est dire qu'il est de la classe des grands champions. Il détient, avec l'équipe de Pensylvanie qui comprenait, en outre de lui, Lippincott, Lockwood et Meredith, le record du monde du relais olympique en 3' 18" 3/5.

Ils sont tous deux actuellement officiers aviateurs sur notre front.

Nous osons dire que l'avenir athlétique de la France dépend beaucoup, et même uniquement, des efforts qui seront faits pour obtenir enfin de véritables entraîneurs, efficaces et expérimentés. Ce n'est pas, en effet, le « matériel humain » qui manque à l'athlétisme français. Même en pleine guerre, il est d'une richesse prodigieuse, qui nous a stupéfiés, nous autres Américains. Mais nous avons été surpris aussi de voir que la grosse majorité de vos athlètes était encore dans l'ignorance absolue des premiers principes élémentaires de course à pied et d'athlétisme.

On dit généralement en Europe, que les succès américains en athlétisme sont dus à la spécialisation. Et on n'est pas loin de nous en blâmer. En tout cas, on s'en moque souvent. Quelle plaisanterie ! Est-ce que, dans les affaires, le businessman qui réussit n'est pas celui qui s'est spécialisé ? Dans les professions, même libérales, celui qui se spécialise a sur ceux qui l'entourent une supériorité incontestable. Pourquoi en serait-il autrement en athlétisme ? L'idée qui fait participer un athlète à une épreuve est de prouver, ne serait-ce qu'un peu, sa supériorité sur ses rivaux dans la compétition ? Pour arriver à prouver cette supériorité dont il est capable il dépense souvent beaucoup de courage, mais au lieu de retirer tout le bien qu'il est en droit d'espérer de l'athlétisme, souvent il s'abîme pour le reste de ses jours. Celui a qui cela arrive, non seulement est perdu pour le sport, mais il est cause encore que dans son entourage tous ceux qui connaissent son cas en concluent que le sport est dangereux, n'oubliant qu'une chose c'est que, pour pousser à fond, il faut non seulement de la qualité mais encore de l'entraînement.

LA SPÉCIALISATION INDISPENSABLE

Les chevaux subissent une préparation longue et minutieuse avant de faire leur apparition sur une piste. Combien plus important encore est l'entraînement que doit logiquement subir l'homme, d'une constitution plus délicate, pour ne pas faire un effort au-dessus de ses moyens !

Par spécialisation, en Amérique, nous voulons simplement dire la façon régulière de diriger un homme dans sa voie et de le mettre en condition. Par exemple combien de fois avons-nous vu des hommes s'entraîner beaucoup et courir sans obtenir aucun succès. Simplement parce qu'ils manquaient de la condition physique pour y arriver. Et cela alors qu'ils auraient pu être de magnifiques sprinters, mais cette qualité chez eux a été gâchée parce que l'homme a manqué qui la leur aurait révélée.

Un bon entraîneur peut dire, à un simple coup d'œil, exactement ce que vaut un aspirant athlète et ce qu'il est capable de faire. Avec une préparation sérieuse il ne déterminera pas seulement ce à quoi l'homme est bon, mais il arrivera à en tirer le summum de l'effort qui est en lui.

Les plus grands athlètes que nous avons eus en Amérique ont été développés par cette préparation minutieuse, préparation qui a commencé le jour où quelqu'un, un entraîneur, a remarqué que l'homme avait comme on dit chez vous « quelque chose dans le ventre ». A l'école d'abord, jusque vers 18 ans, au collège ensuite, de 18 à 22 ans, cette préparation est suivie.

Melvin Sheppard, le plus grand coureur peut-être que le monde ait jamais connu, a été découvert par un entraîneur à l'Ecole Préparatoire de Brown. Il avait alors 17 ans. Kiviat, lui, était à Curtis High School et avait à peine 16 ans. Norman Taber était seulement en 2e année de l'Université de Brown quand un entraîneur découvrit en lui l'homme qui devait faire le mile en 4'12"3/5. Murray, qui a réussi 14"4/5 aux 110 haies, Smithson qui est bien celui qui a amené les courses de haies où elles sont aujourd'hui, Drew qui égala le record de Duffy, Lippincott, de mémoire olympique, et combien d'autres, tous sont des produits de l'entraînement des écoles et des collèges.

L'ENTRAINEMENT BASE DU SUCCÈS

Ce n'est pas la spécialisation proprement dite qui a fait de l'Amérique le pays des champions olympiques, mais bien l'entraînement, c'est-à-dire d'abord l'analyse exacte des qualités propres de chacun et ensuite la manière de tirer le rendement maximum de ces qualités. Pas de spécialisation, soit ! Mais alors il est ridicule de voir certains hommes être deuxième ou troisième en vitesse, alors qu'ils pourraient être des champions de fond et réciproquement. Ceci ne veut pas dire qu'une bonne culture physique générale ne soit pas nécessaire avant toute spécialisation. C'est tellement élémentaire — on ne passe pas le baccalauréat avant d'apprendre à lire — que cela se passe de discussion.

Mais, en vérité, nous vous le disons : Français, si vous voulez progresser en sport comme le méritent vos extraordinaires qualités athlétiques, il vous faut des entraîneurs. Ils ne vous sont pas utiles, ils sont indispensables.

« TED » MEREDITH
et THOMAS F. LENNON.

THOMAS F. LENNON

Du Pensylvania A. C., champion universitaire et militaire d'Amérique, du 400 m. en 47 sec. 4/5. Il a couvert les 200 m. en 21 sec. 2/5.

UN ENTRAINEUR AMÉRICAIN

A gauche "Sparrow" Robertson, l'un des plus célèbres entraîneurs d'Outre-Atlantique, cause avec le champion américain interscolaire Lennon.

LE ROUTIER

Par le Docteur DESCHAMPS DE ROYE-HÉBERT

ÉTUDE SUPERFICIELLE DE LA PSYCHOLOGIE ET DE LA PHYSIOLOGIE DU COUREUR DE FOND — ON DEVIENT STAYER MAIS ON NAIT SPRINTER — QUELQUES PROTOTYPES — ÉTUDE ET CONSIDÉRATION SUR LES DIVERS CHAMPIONS DE LA ROUTE DONT TANT ONT DISPARU.

Si je commence mes causeries sportives par le stayer, ce n'est point par indulgence d'ancien coureur ; j'estime, en effet, que c'est au cyclisme seul que nous devons la rénovation, puis le développement du sport en France.

Les « Anciens » se souviennent de cet hôtelier d'Angoulême, chez qui se trouvait établi le contrôle du 1er Bordeaux-Paris, et qui n'en put croire ses yeux de voir les coureurs, qu'il estimait déjà fourbus, dédaigner désinvoltes, les lits bien douillets et doublement matelassés dressés à leur intention. C'est à Paris-Brest que nous devons d'avoir enfin fait connaître à la foule cet instrument merveilleux aux ressources inépuisables que représente l'organisme humain ; du jour au lendemain Terront et Jiel-Laval furent illustres. La France secouait sa torpeur ; de louables initiatives fondaient un peu partout ces sociétés cyclistes et athlétiques dont le développement intensifié nous permet ces superbes contingents lors des conseils de révision d'aujourd'hui ; non seulement le sport était créé, toléré, admis : mais il était devenu de bon ton d'en faire.

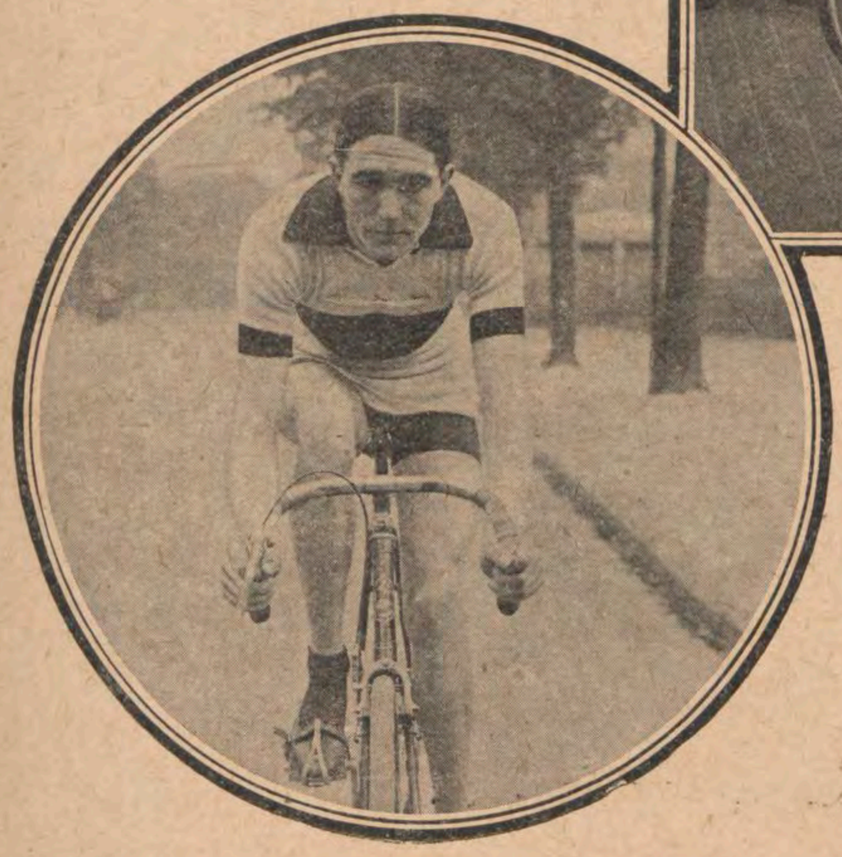
On naît sprinter et l'on devient stayer, dirais-je en plagiant Brillat-Savarin. Il est de fait que les qualités du coureur de vitesse demeurent, à mon avis, un don. On n'acquiert pas cette contractibilité exquise qui permet aux jambes d'un Zimmerman six révolutions complètes à la seconde ; cette décision presque inconsciente et reflexe qui vous fait démarrer d'instinct ; cette volonté tenace enfin, puisant dans la douleur même un *rush* rageur, effort paroxystique en quelque sorte au delà des forces. Aussi, à sombre revers, en est-il bien peu de nous qui ne portions, indélébiles, quelques traces de ces violences.

Par contre la résistance, un rythme sage et bien compensé, l'entraînement progressif et rationnel qui, mathématiquement, à la date prévue, produira un résultat attendu, tout cela s'acquiert. Si l'on songe au surplus qu'il n'est guère un village de France où chaque jeune homme ne rêve d'une bicyclette, que maints matches s'établissent, le vaincu ayant toujours la ressource de se prétendre imbattable en fond, on ne sera plus surpris de voir la moindre course réservée aux débutants réunir 150 à 200 engagements, toutes nos sous-préfectures posséder un champion.

Théoriquement, l'endurance n'étant guère qu'une question d'entraînement, il semblerait que le routier idéal serait le sprinter rapide, soumis à un dur travail de train, sûr en somme, s'il ne lâche ses adversaires, de venir les « coiffer » sur le poteau. En pratique il n'en est pas toujours de même ; ce seul travail de train suffisant le plus souvent à retirer au sprinter cet envol à l'emballage, et l'exemple de Cottereau « s'aggrichant » à Stéphane lors du Bordeaux-Paris 1894 pour le battre seulement à l'emballage, en est un exemple célèbre. Cottereau, usé, dut se retirer définitivement de la piste.

Si, en quelque sport que ce soit, l'homme vite, le coureur de vitesse mesurera 1 m. 80 pour un poids moyen de 76 kilogs à 80 kilogs, le coureur de fond, l'homme résistant, pèsera de 68 à 70 kilogs pour une taille moyenne de 1 m. 63 à 1 m. 70. Le routier en effet doit avoir plus de poids ; et cela non seulement parce que je le veux capable de réparer les déchets et les pertes d'une course de longue haleine, mais encore parce que je tiens à ce que son buste long puisse loger à l'aise des organes puissants pour des membres relativement courts. Qu'il soit en quelque sorte physiologiquement peu multiplié. Les hercules genre Faber (je me garderai bien de mettre : les athlètes) sont une exception dans la légion des Huret, Linton, Michael, Guignard, Contenet, Garin, Darragon, Thys, Petit-Breton, etc., etc.

On ne saurait croire combien l'origine même de ces hommes influe sur leur avenir. Si le sprinter, qui, avant de percer, dut faire l'avance de ses machines, de l'abonnement au vélodrome, du déplacement à Paris, de l'*attente* enfin des victoires qui le feront vivre, semble de prime abord appartenir à une caste privilégiée, il n'en est pas de même du routier, plus populaire, à qui la bicylette avec laquelle il se rend à son usine peut parfaitement suffire pour s'entraîner sans quitter son métier ni son village. Combien alors qui, ayant été assez heureux pour gagner quelque course classique retentissante, encore éblouis d'appointements inespérés, sûrs désormais de leur qualité éternelle, ne commencent tout d'abord par changer leur régime frugal, sain, et exempt de toxine des jours d'épreuve passés, pour ce composé de roastbeefs et de bourgognes généreux, cependant si fâcheux pour les reins ! Il n'est pas jusqu'à l'entraînement (qu'il est donc pénible



QUELQUES CRACKS

A gauche, *Mantelet qui avait donné quelque espoir.* Au milieu, *Deruyter et Mantelet au départ de Trouville-Paris.* A droite, *Mantelet et Jusseret gagnants du Critérium Parisien.*

d'avoir à quitter un lit moelleux, pour pédaler au froid, seul et sans but sur la route si fastidieuse !) qui bientôt ne s'en ressente lui-même ! Enfin, danger qui n'est pas le moindre, devant ces émoluments, l'éventualité de victoires lucratives, quelque ancien coureur n'ayant peut-être jamais su se conduire lui-même, affirmera son autorité sur ce débutant, l'exploitera, en tirera, sans le moindre souci de sa santé, le maximum, tapant à tour de bras, à tort et à travers, quitte à le rejeter ensuite, affirmant qu'il ne possédait aucune classe, usé, vidé, candidat tout trouvé à la tuberculose.

Que je vous cite, afin de vous initier quelque peu à ce qu'est le coureur sur route, quelques caractéristiques des plus connus d'entre eux.

Petit-Breton est le plus sympath que. « Les braves bourgeois, écrivait-il en 1910, qui haussaient les épaules en entendant parler de nos exploits et qui prennent les coureurs pour des brutes se trompent. » L excellent routier était de bonne foi, il causa t d'après lui-même. Chez lui, rien qui fut remis au hasard. Courageux à l'excès, flegmatique *voulu*, Simons écrivait sur lui : « On dirait toujours qu'il va expirer »... Ce qui ne l'empêchait pas de mener les démarrages... et de gagner !

Oh ! mon Dieu ! son secret n'était guère difficile : aussitôt arrivé à l'étape, au lieu de se promener ou courir la ville comme ses camarades conduits même parfois par le manager de l'équipe, Petit-Breton prenait immédiatement un bain puis, après une réaction légère, se couchait prosaïquement. Le lit encore jusqu'au lendemain midi, la chaise longue enfin l'après-midi, attendant le départ encore une fois au lit. En course ? Chocolat, crème de riz, thé. Ce calme raisonné, voulu, était d'autant plus remarquable que Petit-Breton était un nerveux terrible. Qui ne connaît l'abondante crise de larmes dont il fut pris à Lyon, en 1910, après avoir constaté sa place de 14e, après n'avoir pu se classer que 22e dans Roubaix-Metz? Et cette crise furieuse, allant jusqu'à arracher et porter à sa bouche des morceaux de plâtre, lorsque, sûr de la victoire dans Paris-Bruxelles après son échappade avec Van Houwaert, une fillette se jetant dans sa machine, il se fractura la rotule ?

Quelle antithèse avec l'énorme terrassier *Faber!* Sait-on suffisamment que le « géant de Colombes » fit ses débuts dans le Tour de France 1906, qu'il remporta plus tard, simplement possesseur d'une bicyclette achetée à crédit dans un grand magasin, seul, sans un ami, sans un soigneur ? C'est la force brutale dans toute l'acception du mot, l'entêtement tenace, obtus, volontaire. Lâché au pied du ballon d'Alsace, et subitement pris d'un véritable accès de rage, il arrive troisième au sommet, rejoint Garrigou et Petit-Breton pour gagner finalement l'étape.

Si, chez Petit-Breton, la crise violente et caractéristique pour un praticien averti, n'éclatait qu'en désespoir de cause, que dire des facéties du redoutable champion italien *Gerbi*. Son pneumatique venait-il à crever, c'est à toute volée qu'il commençait par envoyer sa machine, qui n'en pouvait mais, dans le fossé. Fier de cet exploit il s'asseyait alors et commençait à débiter la kyrielle de jurons à sa connaissance ; longue, croyez-m'en ! Finissant enfin par où il eut dû peut-être commencer, il se relevait enfin réparant en hâte... mais le peloton, hélas ! avait disparu depuis moult moments...

Pottier jouissait d'une réputation de guignard. Cet euphémisme est par trop indulgent : je l'ai surtout connu d'une insigne et parfaite maladresse. Ses vues étaient étroites : je demeure persuadé qu'au long des heures interminables sur ces routes poudreuses, son cerveau ne pensait à rien. Du genre Faber un peu, il se réveillait parfois tenace ; c'est ainsi qu'après avoir décollé le peloton dans le ballon d'Alsace en 1906, il pousse seul les 250 kilomètres qui le feront gagnant — même exploit à Laffrey, raisonnant enfin suffisamment pour ne plus surveiller que ses rivaux immédiats jusqu'à Caen-Paris. Ce n'était pas un casse-cou comme *Georget* descendant follement en roue libre la Grande-Chartreuse !

Par ailleurs, de simples qualités moyennes permirent à *Trousselier*, protégé de Pottier, des courses remarquables. Il n'était cependant ni grimpeur renommé, mais endurant et courageux moyen simplement.

A l'heure actuelle, dans un lot si clairsemé, les Belges forment un ensemble particulièrement redoutable. *Thys*, le chef de file, semble posséder *toutes* les qualités. Ainsi que les « sujets » brillants qui, dans leur classe, se basent sur leur mémoire et la facilité de leur esprit pour ne travailler qu'un strict minimum, il semble que le défaut principal du Belge réside précisément dans cette insouciance, cette nonchalance qui le fit, par exemple, présenter au poinçonnage sa machine le dimanche, au moment précis du départ de Paris-Tours... lorsque le vendredi en entier avait été annoncé *urbi et orbi*.

EGG

Le fameux coureur suisse qui semble incarner le type parfait du « cycliste complet ».

Ce Thys est un modeste. Rien de plus attirant et de sympathique que ce visage ouvert, rose, souriant de Bruxellois pur sang. Rien de plus drôle que le récit de ses premiers exploits quand, de sa voix chantonnante, il conte ses démêlés avec la machine de dame, seule monture permise à ses moyens modestes. Mais un loueur de vélos, quelque peu fabricant lui-même, avait su remarquer l'allure tout à la fois souple et puissante de ce « gosse » de 16 ans et demi. Six mois plus tard, pour ses véritables débuts, « Phlipp » (comme l'interpellent gentiment ses intimes avec l'accent bien connu de nos races du Nord) remportait devant un lot de bons coureurs dont Verbist, la course Bruxelles-La Louvière.

La carrière de Thys, gagnant du dernier Tour de France, est trop connue pour que je la rappelle. Qu'il me suffise de vous dire, *opinion toute personnelle*, le pourquoi de ce bon garçonnisme du champion belge. Je suis intimement persuadé que c'est dans l'énorme confiance qu'il a dans lui-même qu'il puise cette indulgence vis-à-vis d'autrui. Thys, opposé à qui que ce soit, demeure certainement persuadé que sa chance vaut celle de son adversaire; il est sûr de lui et c'est ce qui explique cette maîtrise absolue, cette pleine possession de ses moyens.

Son concurrent immédiat *Deruyter* vient d'être sévèrement touché de l'entérite. Je n'aime guère cela, car c'est précisément sur l'assimilation rapide et complète des aliments qu'un coureur de fond doit tabler, non seulement *pendant* la course en produits immédiats, mais encore et surtout les jours suivants réparateurs...

C'est une morphologie surprenante chez un routier que celle de ce grand garçon à la mâchoire volontaire, puissant, large et musclé en sprinter. Ses succès sur piste sont du reste bien loin d'être négligeables. Quelle n'est pas sa joie, au surplus, de se retrouver en public. Deruyter ne lutte, dirait-on, que pour ce public avec lequel il reste, durant la course, en communion constante. Il faut le voir saluant ses amis dans la foule, le visage épanoui d'un large sourire, heureux des applaudissements qui l'accompagnent. Est-il battu ? C'est une injustice dont il prend *son* public à témoin et le fait juge. Est-il vainqueur ? C'est avec la même confiance joviale qu'il accomplit, ivre de son triomphe, ses tours d'honneur semblant lui dire : « Voilà, ça y est! ne vous l'avais-je point dit? »

Oscar Egg, l'étonnant coureur suisse qui se permet de tenir tête à tous : coureurs de vitesse, de demi-fond, de fond, routiers enfin, compte se spécialiser, lui aussi, dans cette dernière et lucrative branche. C'est précisément celle où je lui vois le moins d'avenir : trop fin, trop « cheval de sang », trop sprinter en quelque sorte. Il ne faut pas en effet se montrer pas trop sensible ou délicat. C'est ainsi que causant tout récemment avec Deruyter, son entraînement terminé, je le voyais toutes les trois minutes frotter rapidement sa paupière droite: un bref examen me permit de lui ôter un énorme moucheron dont l'irritante présence le gênait bien un peu, mais qui vous eût brûlé, aveuglé, irritant la conjonctive. Se souvient-on encore de Huret, je crois, la clavicule gauche brisée dès la septième heure du Bol d'Or et continuant, crispé, jusqu'à révolution complète du cadran ? Et ces... détails intimes qui aidèrent à la victoire du rude Charles Terront, restant 27 heures en selle lors de son match mémorable des 1.000 kilomètres contre Corre, son larmoyant adversaire, enfin obligé de descendre sacrifier à Dame Nature tandis que par un entraînement tout spécial, intime, et une chambre à air savamment ajustée, le vainqueur de Paris-Brest pouvait rester en piste ?

Quant au lot des coureurs italiens, il s'annonce comme formidable. Or, contrairement à ce qui se passe chez nos ennemis jaloux de leurs « as », précieusement éloignés du front afin de les réserver pour l'après-guerre, nos immortels principes égalitaires ont permis que tant des nôtres soient sacrifiés. Aussi, de tant de gloires, ne nous reste-t-il guère que des « espoirs », comme Sérès, Godivier, Noël, Mantelet, Lemée...

Dr DESCHAMPS DE ROYD-HÉBERT.

UNE ESCADRILLE SPORTIVE

Par Jacques MORTANE

S'IL ÉTAIT BESOIN DE PROUVER ENCORE L'INFLUENCE DU SPORT SUR LES ACTIONS D'ÉCLAT, L'ESCADRILLE SPA ... POURRAIT SERVIR D'EXEMPLE. ON NE PEUT TROUVER PLUS BEL ENSEMBLE DE BRAVES ET DE CHAMPIONS. SES DEUX CHAMPIONS, SPORTIFS ET MILITAIRES, SONT BOYAU ET DECOIN.

Lorsqu'on fait l'énumération des membres de l'escadrille Spa ..., on s'imagine plutôt qu'il s'agit d'une liste de concurrents pour un championnat que de l'effectif d'une unité aérienne, l'une des plus glorieuses qui se distingue par ses as, le chiffre de ses victoires et...

3 lignes censurées.

Au 15 août, la Spa ... comptait plus de 50 appareils ennemis abattus dont 27 drachens, — 2.000 clichés pris au cours de reconnaissances photographiques, — 5 expéditions de bombardement en monoplaces au ras du sol, loin à l'intérieur des lignes ennemies.

Malheureusement ce ne fut pas sans pertes. Et nous sommes convaincu que les héros de cette escadrille seraient profondément navrés si nous ne commencions pas par rendre hommage à ceux que les rigueurs de la guerre ont éloignés de la lutte en plein ciel où ils s'étaient si souvent signalés.

Parmi les morts, citons le sous-lieutenant Havet, tué le 16 mars 1917, alors qu'il avait abattu trois avions. Dans ses papiers, on trouva la lettre suivante adressée à son chef d'escadrille :

« Mon Capitaine,

« Ce Boche n'a pas été plus malin que les autres. C'est moi qui fus maladroit et je m'en excuse auprès de vous. Ni larmes, ni couronnes, ni fleurs. Seulement un peu de champagne, plus tard... quand ce sera convenable.

« Je vous serre les mains à tous.

« R. H. »

Peut-on rêver plus beau stoïcisme, plus noble mépris de la mort, plus émouvante amitié ?

Le lieutenant d'Hautefeuille comptait 5 Boches et avait reçu 7 citations et la Légion d'honneur lorsqu'il succomba dans une lutte inégale.

Le maréchal des logis de Ginestet fut tué au cours d'un combat livré à 5 avions de chasse ennemis, en 1916 : il avait abattu un adversaire. Le caporal Monard, engagé volontaire péruvien, et spécialiste des attaques de tranchées à la mitrailleuse, fut victime de ce genre de travail. Le lieutenant Maria qui, en qualité d'observateur, avait trois victoires à son actif, était passé pilote. Deux jours après son arrivée à l'escadrille, il était porté disparu. Le caporal japonais Manaka se tua dans un accident avec le maréchal des logis mitrailleur Moucotte. Le « soldat » Larrau fut descendu en flammes vers Montdidier, en mai 1918. Il avait remporté quatre succès : 3 sur des avions, 1 sur un ballon. Lorsqu'il avait incendié sa quatrième victime, il s'était cru autorisé à atterrir non loin de son terrain pour annoncer la bonne nouvelle à ses parents.

2 lignes censurées.

Larrau fut cassé et radié. Le lendemain de son arrivée dans l'artillerie, il était l'objet d'une nouvelle citation. Bientôt on lui rendait justice et il reprenait place en escadrille.

Le sous-lieutenant Gehin, évadé d'Allemagne, comptait 4 victoires lorsqu'il fut descendu en mai 1918 au cours d'une attaque de drachen dans la région de Fère-en-Tardenois.

Le capitaine Mouronval, commandant

UNE GLORIEUSE ESCADRILLE

La Spa ... est sans aucun doute l'escadrille la plus sportive de notre cinquième arme. Elle est aussi l'une de celles qui ont remporté le plus de remarquables succès. De gauche à droite : sergent de Loubier (tué), sergent Guerrier (3 avions abattus), le sous-lieutenant Sardier (as aux 12 victoires), le sous-lieutenant Boyau, le célèbre champion de rugby (as aux 31 boches dont 20 drachens), le lieutenant Decoin, le champion de natation (2 avions abattus), le sergent Gehin (3 avions, tué), le maréchal des logis Mévius (1 Boche, disparu).

LA VIE AU GRAND AIR

LE LIEUTENANT DECOIN

Le lieutenant Decoin, chef de l'escadrille Spa ...., est le fameux nageur amateur : il a obtenu cinq citations et la Légion d'Honneur dans un régiment de zouaves et a déjà abattu deux avions officiellement.

LE CAPITAINE MOURONVAL

Le capitaine Mouronval, qui commandait l'escadrille Spa .... est lui aussi un champion de rugby connu. Il avait remporté trois victoires aériennes lorsqu'il fut abattu au cours d'une croisière contre des drachens. Blessé, il a été fait prisonnier, partageant le sort de son frère, capturé l'année dernière.

TROIS AS DE L'ESCADRILLE DES SPORTIFS

(Caricatures du sous-lieutenant Sardier.)

Le sous-lieutenant Sardier, as aux 12 Boches, passe ses loisirs à étudier le Droit et à dessiner. Il était caricaturiste de l'escadrille avant d'être appelé à commander lui-même une unité. — De gauche à droite : le sous-lieutenant Boyau et son ballon ovale qui le change des ballons captifs; — le sous-lieutenant Sardier, coiffé de sa chéchia de chasseur d'Afrique, où il s'engagea, dans l'exercice de ses fonctions "terre à ciel"; — l'adjudant Rebourg, spécialiste des bombardements à basse altitude.

LE SOUS-LIEUTENANT BOYAU

Le sous-lieutenant Boyau est le grand as de l'escadrille Spa .... On ne peut dire de lui s'il est meilleur footballer que chasseur de Boches et c'est vraiment le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui (31 victoires).

LE RETOUR D'UN BOMBARDEMENT

A une époque, comme le Boche manquait dans le secteur, Boyau, Boillot, Rebourg, d'Hautefeuille et Sardier allaient accomplir des bombardements sur avion de chasse à 250 mètres du sol. Nous représentons trois de ces champions au retour d'une expédition : Boyau (le second à partir de la gauche), Boillot et Rebourg (au milieu). Boillot est le frère du roi du volant, tombé au champ d'honneur. — Lorsque les héros avaient lancé leurs bombes, ils prenaient des clichés.

l'escadrille, était un chef remarquable. On se souvient de ses succès comme joueur de rugby. Dans les airs, il avait apporté les mêmes qualités de méthode et d'entrain qui l'avaient rendu si redoutable sur les terrains de sport. Il n'admettait pas que son escadrille pût aller en patrouille sans l'accompagner. Il était de toutes les missions périlleuses.

Au cours de croisières, il avait abattu 3 appareils ennemis. En mai 1918, étant parti à l'attaque de drachens, il fut soudain entouré par 7 monoplaces de chasse qui, par leur nombre, purent avoir raison du héros.

Celui-ci, blessé, dut atterrir en territoire adverse où il fut fait prisonnier.

Le maréchal des logis de Loubier, vainqueur d'un ennemi, a été abattu, le 2 juillet 1918, près de Villers-Cotterets par un biplan Fokker.

Le sous-lieutenant Fellonneau, international de rugby, professeur de culture physique et de boxe, rowingman émérite, blessé trois fois dans l'infanterie, a disparu au cours d'une patrouille.

Le maréchal des logis Mévius, de la classe 18, qui avait abattu son premier avion quinze jours après son arrivée en escadrille, a été abattu en combat. C'était un joueur de tennis remarquable.

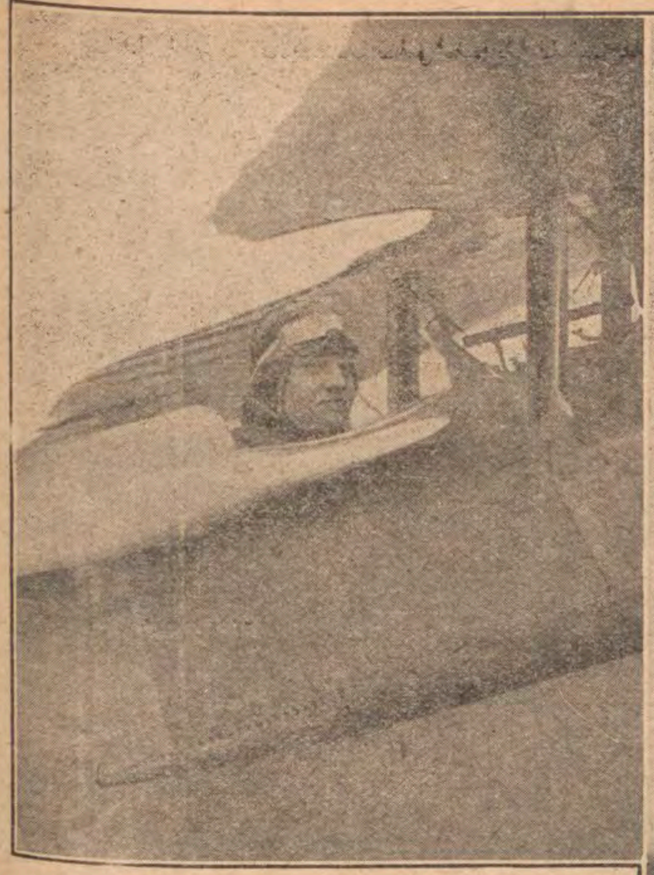
Ajoutons à cette liste lugubre, deux Américains de grande valeur que leur témérité fit abattre bientôt après leur arrivée en escadrille : c'étaient les pilotes Buffum et Whitmore, tous deux prisonniers.

LE SOUS-LIEUTENANT SARDIER

Le sous-lieutenant Sardier est de la classe 17. Il s'engagea dans les chasseurs d'Afrique et passa dans l'aviation. Il a abattu 12 avions. Il vient de quitter la Spa ... pour commander une escadrille.

L'escadrille est maintenant commandée par le lieutenant Decoin. Nos lecteurs connaissent tous cet admirable athlète, champion amateur de natation, qui représenta la France aux Jeux Olympiques de 1908 à Londres et de 1912 à Stockholm. Ils ont lu dans ces colonnes des articles de ce fin littérateur, auteur d'un des plus remarquables romans de la guerre, *Jeff, histoire d'un as*. Comme soldat, Decoin mérite la même admiration : parti dans les cuirassiers, il rendit ses galons pour entrer dans les zouaves. Là il se signala par maintes actions héroïques qui lui valurent le grade de lieutenant, cinq citations et la Légion d'honneur. Obtenir de semblables témoignages officiels a une éloquente signification, surtout dans les zouaves.

Chaque fois que l'occasion se présentait, Decoin effectuait des vols comme passager : il raisonnait, il étudiait. Lui qui connaissait le travail des tranchées fut le premier à se rendre compte de l'intérêt qu'il y aurait à créer une liaison entre l'infanterie et l'avion. Il fit un rapport... Un an après, on commençait à comprender l'utilité de cette collaboration, mais bien entendu le rapport Decoin était soigneusement passé sous silence. Après maintes et maintes demandes, le champion parvenait enfin à se faire agréer pour entrer dans l'aviation : sportsman, héros plusieurs fois blessé, il réunissait trop de conditions requises pour être accepté normalement. On le désigna comme observateur. Il dut attendre près d'un an avant de pouvoir devenir pilote !

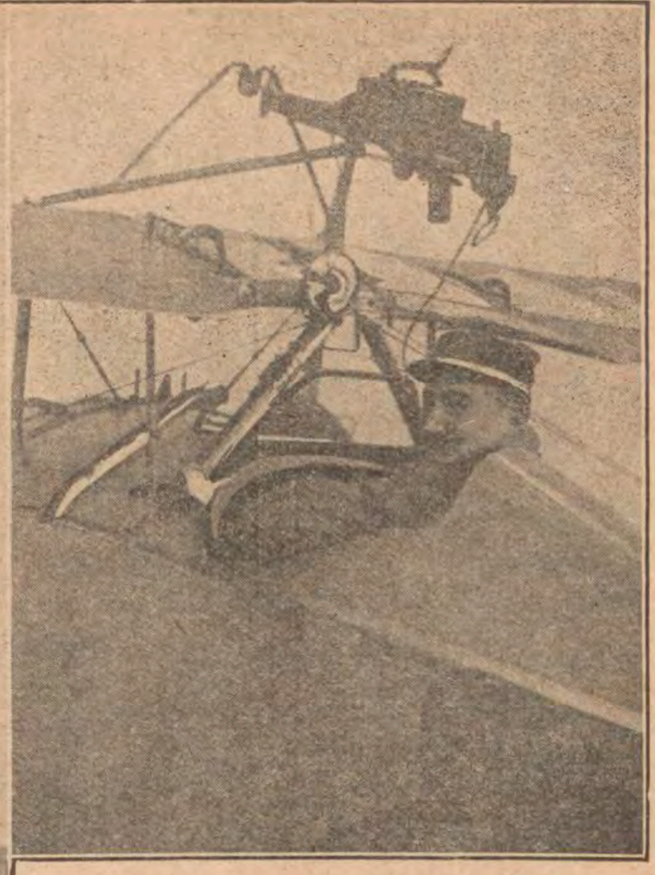


ADJUDANT-CHEF GAILLARD

Spécialiste des reconnaissances photographiques sur avion de chasse, ce qui lui a fait livrer plus de 100 combats.

CAPITAINE MOURONVAL

Le modèle des chefs d'escadrille volant à la tête de ses pilotes. Il avait abattu 3 avions, lorsqu'il fut descendu et fait prisonnier au cours d'un combat contre 7 monoplaces.



LIEUTENANT D'HAUTEFEUILLE

L'un des plus remarquables pilotes de l'escadrille. Il comptait 5 victoires à son actif lorsqu'il fut tué en combat.

Bien entendu avec son tempérament, il choisit la chasse. Vite il fut nommé chef d'escadrille et prouva aussitôt ses qualités de combattant et d'entraîneur d'hommes. Il a abattu deux Boches homologués et un autre probable.

Le grand as de l'escadrille est le fameux Maurice Boyau qui y est arrivé dès la formation de l'unité, c'est-à-dire en août 1916. Il avait commencé la campagne dans le train des équipages. Nous aurons l'occasion de reparler de cet admirable héros, spécialiste de la chasse aux drachens. Il en a 20 sur 31 victoires.

Sportif de la première heure, Boyau pratiqua d'abord la bicyclette et courut en qualité d'amateur dans toutes les épreuves régionales du Sud-Ouest. Il rencontra souvent Perchicot, Tournier, etc..., et s'attribua 55 courses sur les 60 qu'il disputa. Puis, le rowing et l'automobile l'attirèrent en même temps. A Saint-Sébastien, il se classa parmi les lauréats de tous les concours dans lesquels il prit le départ. Le rugby le tenta enfin et il devint vite le joueur célèbre que nos lecteurs ont si souvent admiré. Scientifique et adroit, il fut vite choisi comme international et commanda pendant plusieurs années l'équipe de France.

Le « petit » Sardier comme on appelle l'ex-benjamin de l'escadrille, est un as de grande envergure. Il vient de quitter l'escadrille pour en commander une. Jeune soldat de la classe 17, il s'était engagé dans les chasseurs d'Afrique, car il s'imaginait que, dans ce corps d'élite, il pourrait plus rapidement accomplir des actions d'éclat: on l'envoya en Afrique ! Le procédé lui déplut, et c'est ainsi que nous avons eu un chasseur de Boches remarquable. A quoi tient le destin !

A côté du colosse Boyau, le sous-lieutenant Sardier semble bien menu, bien fluet. Là-haut, où ils opéraient presque toujours ensemble, où ils ont remporté maintes victoires en collaboration, c'étaient deux géants. Mais à terre, jamais on ne croirait que ces deux êtres si dissemblables possèdent autant d'héroïsme l'un que l'autre. Il ne faut pas se fier aux apparences : si Boyau en impose par sa stature, Sardier donne plutôt l'impression d'un premier communiant, mais il est cependant l'un des meilleurs champions de boxe du Centre et participa même aux finales des championnats amateurs. Il est en outre un coureur à pied de valeur et se spécialisait dans le demi-fond lorsqu'il quitta les souliers de sport pour les godillots.

L'adjudant Strohl, aviateur d'avant-guerre, se couvrit de gloire en 1914 et en 1915, gagnant trois citations et la Médaille militaire. Il devint réceptionneur à Buc. Mais la nostalgie du front le prit et il demanda à repartir dans la fameuse escadrille sportive. Il a été blessé en mai dernier.

C'est l'un de nos meilleurs internationaux de rugby. Athlète extraordinaire, il couvre les 100 mètres en 12 secondes, lance le disque à 34 mètres, le poids à 10 mètres et est prêt à jeter, comme Boyau... les bombes à moins de 200 mètres du sol.

Le sous-lieutenant Barbaza est le grand rival du lieutenant Decoin au point de vue sportif. Nageur émérite, il a pris part à de nombreuses épreuves et se classa dans les premiers des championnats militaires de 1913. Pilote de valeur, il a abattu un avion et un ballon.

Le maréchal des logis Armingué est un champion de pelote basque.

Le sergent Guerrier appartient à la classe 19. Trop jeune pour être un champion, Guerrier il est, guerrier il reste. On le surnomme le bull-dog. Il a 5 citations, a abattu 4 Boches et a été descendu 4 fois par les Boches. C'est tout de même un record !

JACQUES MORTANE.

« LE SAUT AVEC ÉLAN DE COTÉ EST LE PLUS FACILE A PRATIQUER »

Les dessins qui illustrent cet article sont dus à l'artiste américain Casey, dont nos lecteurs ont pu apprécier les œuvres dans la Vie au grand Air *avant la guerre. Engagé dans la Légion étrangère dès le début de la campagne, Casey s'y est conduit vaillamment et a été grièvement blessé.*

ESSAI SUR LE SAUT

par Geo ANDRÉ

LE SAUT EN HAUTEUR AVEC ÉLAN EST, ENTRE TOUS LES SPORTS ATHLÉTIQUES, L'UN DES PLUS DIFFICILES. — LE PROBLÈME : TRANSFORMER UN MOUVEMENT DE TRANSLATION EN TRAVAIL D'ÉLÉVATION. — SOUVENIRS, CONSEILS ET RECORDS.

Cette étude inédite avait été écrite par notre grand athlète complet, Geo André, collaborateur de la Vie au Grand Air, *à la suite des Jeux Olympiques de 1908. Nous n'avons pas voulu y changer un mot, car ce document, qui date de 10 ans et qui constitue les premiers essais du champion dans la littérature sportive, envisage d'une façon parfaite toute la doctrine du saut et la méthode qui aurait pu permettre plus tôt à nos athlètes de briller davantage aux côtés des internationaux.* — N. D. L. R.

De tous temps le saut fut particulièrement honoré. Chez les Grecs le saut en hauteur avait une grande vogue. Il faisait partie du pentathlon : course, disque, saut, javelot et lutte. Cependant les Grecs s'aidaient d'auxiliaires tels que poids et tremplin. Leur pratique du saut était complètement différente de la nôtre ; ils se lançaient sur une pente inclinée et s'enlevaient à l'aide d'haltères formées par de lourdes bourses de cuir remplies de sable.

C'est de cet t anière que nous pouvons expliquer le me ux exploit de Phayllos, athlète des plu célèbres en Grèce qui, aux jeux Pithiques, avait franchi 50 pieds, ce qui correspondrait maintenant à 16 mètres.

Les Romains utilisèrent longtemps le saut comme un mode d'assouplissement et surtout comme entraînement militaire. De nos jours ce sport semble vouloir reprendre la place qui, autrefois, lui était dévolue. Les sauts avec haltères sont encore pratiqués par les professionnels de music-hall. Un des meilleurs spécialistes fut le célèbre Higgins qui, sans élan, franchissait un fiacre.

Les principaux records dn monde avec haltères sont détenus en hauteur par J. Darby 1 m. 904 ; longueur avec élan 9 m. 014 par Howard ; longueur sans élan 4 m. 532 par W. Barker. Les sauts sans haltères semblent plus appréciés au point de vue athlétique. Ils nécessitent des qualités presque entièrement différentes.

SAUT EN HAUTEUR AVEC ÉLAN

Celui-ci consiste à transformer après une courte course la vitesse du mouvement de translation en travail d'élévation. Cette énergie gagnée en courant s'ajoute alors à l'énergie développée musculairement par le sauteur. Nous voyons qu'après la course et au moment de franchir l'obstacle, il subira une période d'arrêt plus ou moins grande selon la vivacité du sauteur. C'est cette période d'arrêt qu'il s'efforcera de réduire au minimum. Le changement spontané de direction est tout le secret du saut en hauteur avec élan.

Nous voyons donc que l'idéal serait de changer perpendiculairement de direction sans période d'arrêt ; c'est à ce but que doit viser tout bon sauteur. Ce changement de direction nécessitant une force proportionnelle à la vitesse de départ, cette vitesse sera donc limitée par la force que le sauteur est capable de développer au moment du changement. De là nous tirons bien vite une conclusion très importante en matière de saut : inutile de courir le plus vite possible, car si le sauteur ne peut développer au départ une force suffisamment grande, son saut ne répondra pas du tout à son maximum. C'est pourquoi certains sauteurs s'étonnent qu'en sautant négligemment ils parviennent à de meilleurs résultats qu'après s'être acharnés à toute vitesse sur une même hauteur.

Il faut donc rechercher jusqu'à résultat quelle est la vitesse qu'il vous convient. Ceci est la première chose à faire, car chaque personne a ce que nous pourrons dénommer une « vitesse de régime » individuelle qui ne se connaîtra qu'après de nombreux essais.

Nous allons examiner maintenant les différentes sortes d'élan tous basés sur le principe établi : savoir le changement de direction, et nous montrerons les avantages et désavantages de chacun d'eux.

Nous classerons ces diverses manières en trois catégories :

1° Elan face à la barre ;
2° Elan de côté ;
3° Elan mixte.

1° **Elan face à la barre.** — Cet élan nécessite le saut de front et le sauteur doit partir à une distance de la barre au moins égale à la longueur de 3 m. de ses jambes afin de pouvoir pivoter aisément et glisser pour ainsi dire sur la barre. Les pieds passent les premiers et le corps devient horizontal au sol afin de s'élever le moins haut possible par rapport à la barre.

(Le saut de face des Gymnases passant la barre les jambes et le corps accroupis ne donne que de très faibles résultats.)

Si nous comparons ce saut à l'idéal cité plus haut, nous voyons qu'il s'en éloigne beaucoup, car la vitesse d'élévation est loin d'être perpendiculaire à l'élan. Nous ne nous étendrons pas plus longtemps sur ce saut qui ne sera avantageux que pour les sauteurs de taille peu élevée. Nous le vîmes du reste aux Jeux Olympiques de Londres où Somedy (Autrichien), quoique de taille inférieure à la mienne, parvint aussi à se classer second derrière Porter. Cet athlète avait dû bien se rendre compte de cet avantage, aussi a-t-il atteint à mon avis le maximum d'un homme de sa taille.

Nous citerons comme saut de face curieux le saut de Con Leahy (Anglais) qui, partant face à la barre, la franchissait complètement parallèlement, mais nous ne conseillons pas ce saut qui n'est vraiment pas à la portée de tous et qui est pratiqué par lui seul.

2° **Elan de côté.** — Le saut avec élan de côté est plus employé que le précédent et, étant plus facile à pratiquer, nous le conseil-

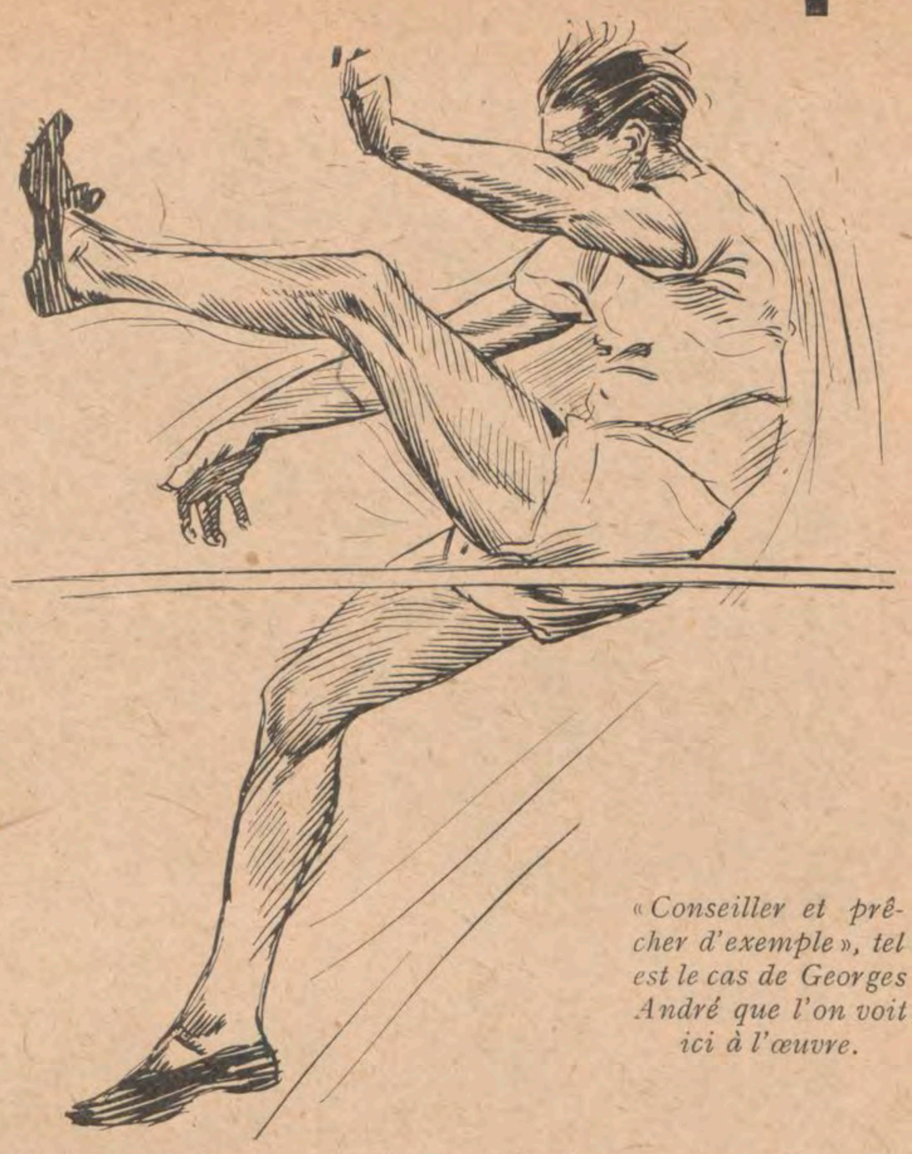
lons aux débutants. En effet, les résultats sont meilleurs que dans le saut précédent et ils ne se font pas attendre aussi longtemps. Ce saut est dénommé le saut en ciseaux à cause du mouvement alternatif des jambes au-dessus de la barre. Le sauteur partant de côté, de manière à faire un certain angle avec la barre, s'élève en soulevant une jambe qui doit se trouver à peu près à la hauteur de l'obstacle et parallèle à celui-ci. L'autre jambe reste dans une position perpendiculaire. Au moment où la plus grande hauteur est atteinte, la première jambe s'abaisse brusquement pendant que l'autre jambe s'élève. L'obstacle est alors franchi par un « coup de ciseau » brusque.

Ce saut peut être modifié en ne donnant qu'un faible coup de ciseau, mais donnant en revanche un brusque coup de rein qui amène le corps dans une position parallèle à la barre. Cette manière de sauter est un léger perfectionnement de la méthode en ciseau, mais pour bien l'opérer, il faut être très maître de son coup de rein afin de le placer au moment favorable.

Nous voyons que ce saut est un notable progrès sur le précédent, car la vitesse d'élévation peut beaucoup mieux se rapprocher de la perpendiculaire par le fait même que l'obstacle étant de côté, le sauteur pourra partir beaucoup plus près de la barre et par contre fournir un effort mieux approprié que précédemment.

3° **Elan mixte**. — Dans cet élan, on a cherché à joindre les avantages des deux méthodes précédentes. Le départ se fait face à la barre, et, après avoir décrit un arc de cercle, l'on s'élève dans la position intermédiaire entre le saut de côté et le saut droit. La jambe droite tendue passe d'abord, la gauche étant repliée, le corps en troisième glisse sur la barre et au moment de la chute la jambe gauche se tend brusquement formant balancier, de sorte que le corps tournant, le sauteur saute accroupi face à la barre.

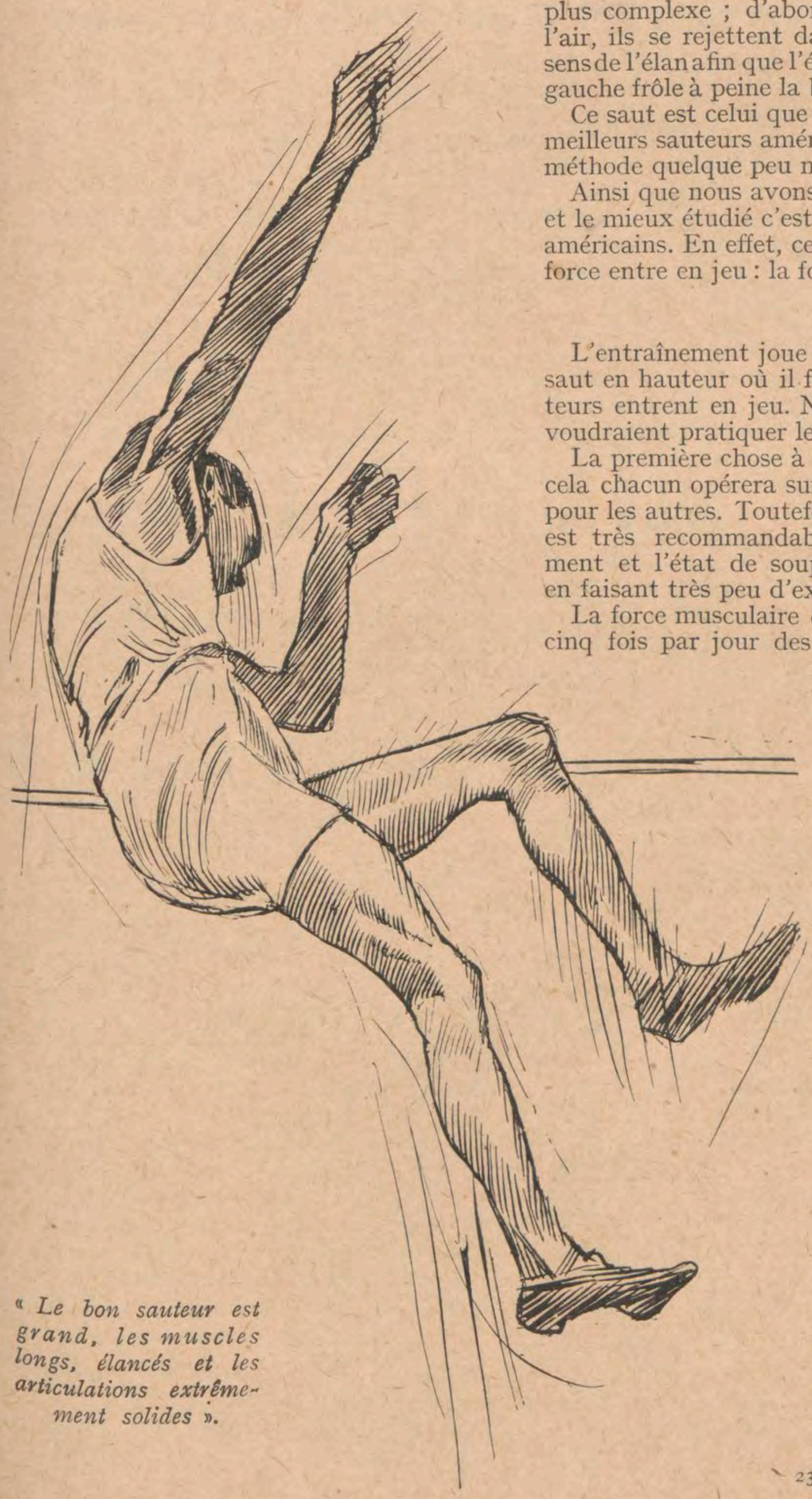
Le mouvement des bras est plus complexe ; d'abord en l'air, ils se rejettent dans le sens de l'élan afin que l'épaule gauche frôle à peine la barre.



« Conseiller et prêcher d'exemple », tel est le cas de Georges André que l'on voit ici à l'œuvre.

Ce saut est celui que pratiquèrent Barker et Sweeney et est actuellement employé par les meilleurs sauteurs américains. Porter, le vainqueur olympique de 1908, employait cette méthode quelque peu modifiée.

Ainsi que nous avons pu le voir, le saut américain est de beaucoup le plus scientifique et le mieux étudié c'est ce qui expliquerait les excellents résultats obtenus par les athlètes américains. En effet, cette troisième méthode d'élan est très avantageuse, car une nouvelle force entre en jeu : la force concentrique, grâce à l'arc de cercle décrit.



« Le bon sauteur est grand, les muscles longs, élancés et les articulations extrêmement solides ».

ENTRAINEMENT

L'entraînement joue un grand rôle dans les genres de sports et particulièrement dans le saut en hauteur où il faut toujours conserver sa souplesse et sa force et où tant de facteurs entrent en jeu. Nous allons essayer de donner ici quelques conseils pour ceux qui voudraient pratiquer le saut et obtenir quelques résultats satisfaisants.

La première chose à faire est de s'entretenir toujours dans une grande souplesse ; pour cela chacun opérera suivant son idée, car ce qui peut convenir pour les uns sera mauvais pour les autres. Toutefois, faire le matin, en se levant, des exercices d'assouplissement, est très recommandable, car les muscles étant engourdis seront distendus progressivement et l'état de souplesse du corps tend à se conserver durant toute la journée, même en faisant très peu d'exercice.

La force musculaire du sauteur s'acquerra en ne manquant pas de sauter quatre ou cinq fois par jour des hauteurs moyennes, en prenant soin de ne prendre qu'un élan insignifiant afin de bien faire travailler les muscles des jambes et des cuisses à la détente.

Une fois cet exercice terminé il faudra s'efforcer à rechercher avec soin la vitesse de l'élan, sa longueur et la trajectoire que l'on va suivre. Nous avons vu plus haut l'importance d'une vitesse bien déterminée. Donc, une fois trouvée, efforcez-vous de ne plus jamais la quitter. La longueur est une fonction de la vitesse, donc toujours sauter après une course constante.

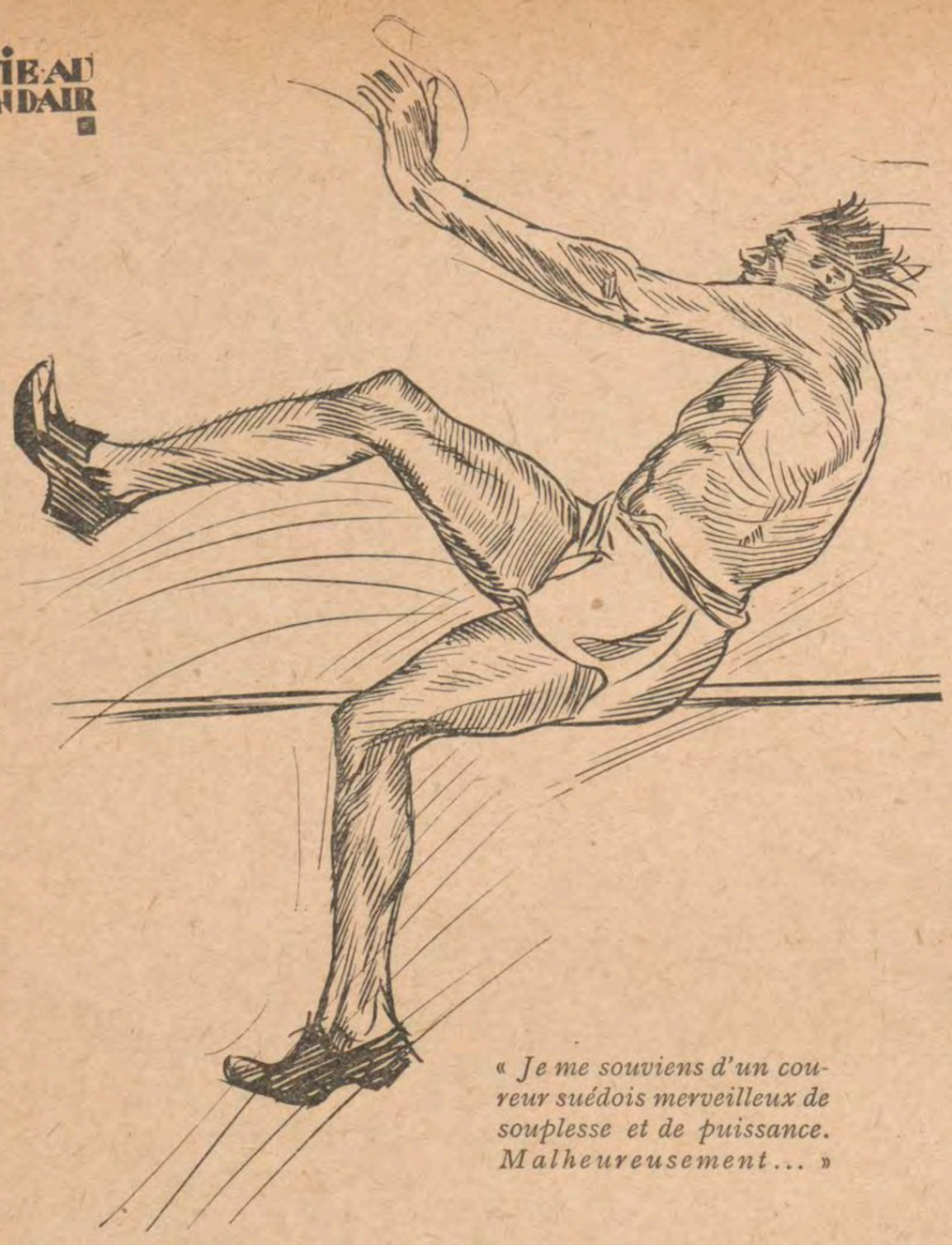
On ne saurait trop insister sur l'élan et la manière de le prendre, car un élan bien pris peut augmenter de 10 à 15 centi**mètres** la hauteur sautée avec un élan ordinaire.

D'après ce qui précède, nous voyons que l'entraînement journalier ne sera pas bien long : un quart d'heure de sauts que l'on fera suivre d'un second quart d'heure d'autres exercices avantageux, tel que disque et pointes de vitesse.

Les exercices de force pure doivent être supprimés, car la vigueur gagnée ainsi vit au dépens de la souplesse.

La structure d'un bon sauteur se définit à peu près ainsi : grand, les muscles longs, élancés, et les articulations extrêmement solides. Une erreur assez commune est de croire que l'athlète aux jambes disproportionnément longues sera un excellent sauteur. Dans un tel cas, les jambes fuient encore plus que les bras et le saut en est des plus défectueux.

Tout athlète rablé aux mollets et cuisses massives sera en général un mauvais sauteur. La taille est, parmi tous les facteurs, un des plus essentiels, celle-ci est du reste un avantage énorme dans tous les sports athlétiques, sauf toutefois pour les courses de fond. Tout bon sauteur doit donc atteindre 1 m. 75 de taille s'il veut obtenir des résultats qui puissent le classer parmi les



« Je me souviens d'un coureur suédois merveilleux de souplesse et de puissance. Malheureusement... »

champions. Je me rappelle à ce propos avoir vu un sauteur suédois merveilleux de souplesse et de puissance qui me fit une grande impression lors des Jeux Olympiques : partant de face, il franchissait la barre merveilleusement, mais malheureusement la taille lui faisait entièrement défaut. Mesurant au jugé vers les 1 m. 70, il parvint à sauter 1 m. 78 ce qui est admirable proportionnellement à sa grandeur. Malgré son style, il ne put se classer dans la finale. Mais outre cela, bien peu de sauteurs pourraient renouveler son expl , sauter 8 à 10 cm. au-dessus de sa taille est en effet une prouesse que très peu sont capables de réaliser, car cela nécessite des qualités exceptionnelles si grandes qu'il vaut mieux ne pas y songer. Cependant, je ne voudrais pas pour cela dissuader les nombreux sauteurs dont la taille est inférieure à celle cotée plus haut. Je n'ai voulu parler que des athlètes qui ambitionnent le titre de véritable champion et qui veulent obtenir des résultats comparables à ceux obtenus par les athlètes américains.

SAUT EN HAUTEUR SANS ÉLAN

Ce genre de saut n'est pratiqué en France que depuis fort peu de temps. Ce n'est en effet que ces trois dernières années que l'on a commencé à le faire figurer dans les concours. Les progrès accomplis par nous ont été très rapides. En effet, en l'espace de ces trois ans, les 1 m. 37 de Bitch ont été élevés à 1 m. 51, ce qui est un énorme progrès pour le saut en hauteur. Nous n'approchons pas encore des records américains, car nous sommes encore trop jeunes en ce sport, mais nous pouvons espérer de rapides progrès, car beaucoup d'athlètes passent maintenant aisément 1 m. 45.

Ce saut dépend énormément de la taille, c'est celui où la grandeur joue le plus grand rôle. Ici de grandes jambes, même disproportionnées, ne nuiront pas, elles seront au contraire d'un avantage incontestable.

Le saut sans élan ne doit pas être confondu avec le saut à pied joints tel qu'on le pratique dans les gymnases. Dans ce dernier le sauteur doit se mettre face à la barre, et s'élever d'un vigoureux coup de jarret en élevant brusquement ses genoux à la hauteur de son menton. Il passe la barre accroupi pour retomber les pieds joints et le dos tourné à l'obstacle.

Un tel saut ne peut conduire aux grandes hauteurs.

Cependant, pour ceux qui désireraient le pratiquer, j'essaierai de leur donner un bon conseil relatif à la place du sauteur. Beaucoup se demandent à quelle distance il faut se placer pour effectuer le meilleur saut. Je me rappelle à ce propos les conseils de la plupart des professeurs de gymnastique qui apprenaient à sauter en faisant tenir l'élève à une longueur de jambe de la barre. Le conseil devait reposer sur certaines règles anciennes établies sur des principes non fondés. En effet, dans tous les sauts en hauteur, il s'agit de se placer le plus près possible de la barre afin de mieux utiliser toutes sa puissance. Il vaudrait donc mieux se tenir à une distance moitié moindre que celle citée plus haut.

Le saut tel qu'il est pratiqué en athlétisme diffère beaucoup du saut classique. Il consiste à placer la barre à ses côtés, puis, après avoir donné la détente, sauter en ciseau de la même manière que la deuxième méthode de saut avec élan. Ici, le coup de rein aura une grande importance. Beaucoup de sauteurs n'agissent que par le coup de rein tel que Zsiclitras qui plaçait si fortement son coup de rein que ses jambes se trouvaient bien au-dessus de sa tête.

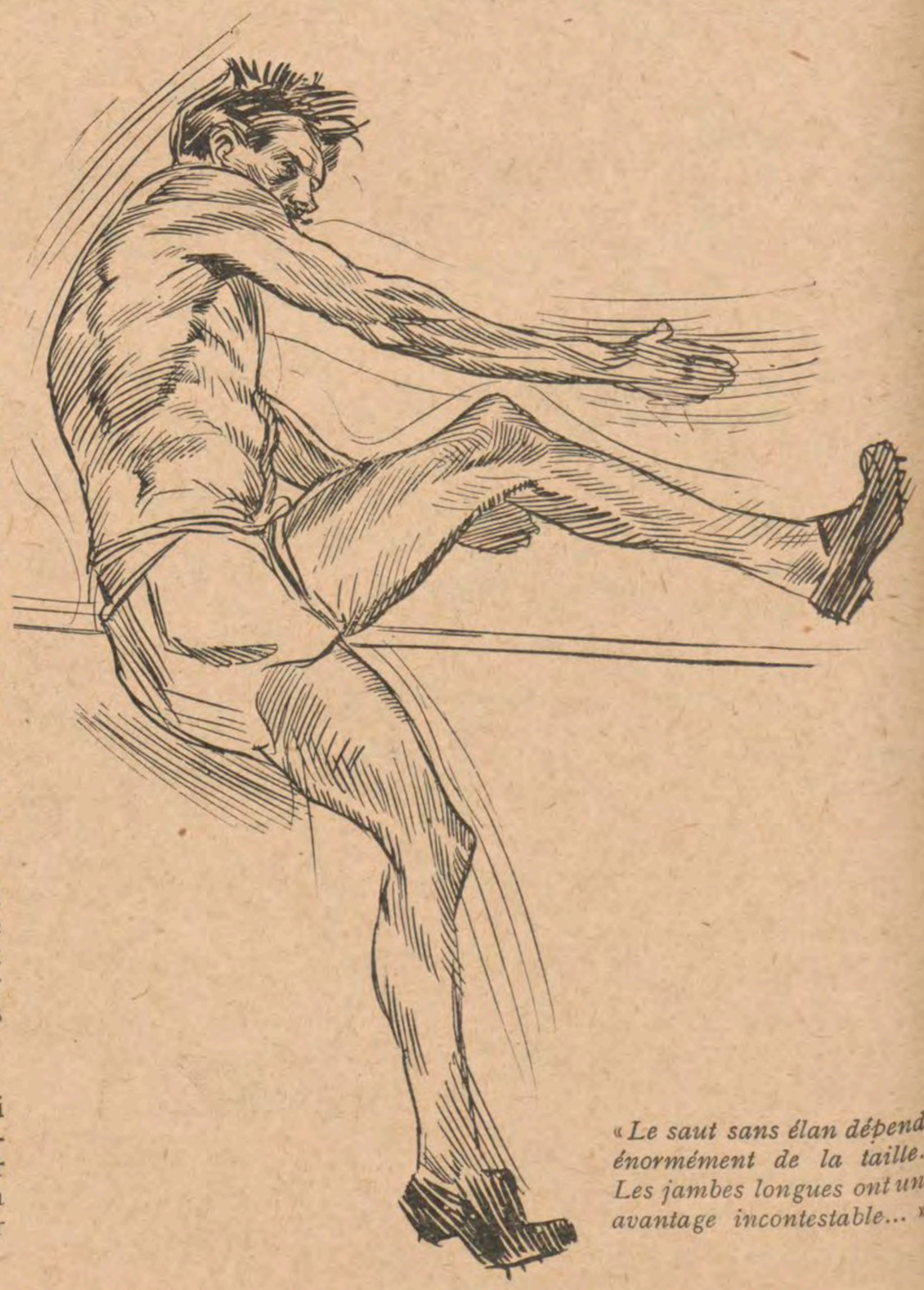
Un des points qui est souvent discuté dans ce genre de saut est le départ ou appel. Cet appel doit se faire du premier coup et ne pas soulever les pieds une ou deux fois avant de partir. D'autre part, les pieds doivent quitter le sol rigoureusement ensemble sous peine d'annuler le saut, c'est pourquoi tout en ne les tenant pas exactement collés l'un à l'autre, éviter de trop les écarter, cela préparera à un saut correct. On ne saurait faire trop attention au départ qui, dans ce genre d'exercice, est capital.

Comme entraînement, contrairement au saut avec élan, après avoir sauté une ou deux fois des hauteurs moyennes, s'attaquer tout de suite à son maximum que l'on essaiera chaque jour sans toutefois se fatiguer. Sauter de temps en temps de face à l'entraînement est une très bonne chose, car elle habituera à une détente et à un coup de rein plus brusque. Ensuite, apprendre à faire un appel correct; pour cela, ne sauter que des hauteurs insignifiantes.

SAUT A LA PERCHE

Ne pratiquant le saut à la perche qu'avec une modération excessive, je ne pourrai mieux faire qu'en reproduisant ici une lettre de notre grand champion du monde Gouder :

« Mon mode d'entraînement était celui-ci : presque chaque jour (cela pendant la saison d'athlétisme), je m'entraînais sur 60 mètres plat afin de me procurer de la vitesse et de la souplesse dans les jambes. Les deux ou trois premiers 60 mètres, je les parcourais à une vitesse moyenne, cherchant surtout à m'assouplir les mus-



« Le saut sans élan dépend énormément de la taille. Les jambes longues ont un avantage incontestable... »

cles. Dans les trois ou quatre derniers 60 mètres, je m'employais à fond.

« Après cela, je m'entraînais au saut à la perche, mais sans pousser. Trois mètres ou 3 m. 20 était ma hauteur maxima. Une fois par semaine seulement, le jeudi en général, j'essayais la hauteur de mon record, cela encore lorsque je me sentais bien en forme, ou à l'approche de quelque épreuve sérieuse.

« En outre de cet entraînement pratique, existait pour moi aussi l'entraînement gastrique, — si je puis m'exprimer ainsi, — lequel consistait en une sobriété excessive à l'approche d'une épreuve, surtout au point de vue boisson.

« Maintenant, je passe au saut et à ses préparatifs. Un bon massage avant l'épreuve et quelque soixante mètres.

« L'élan demande en général une soixantaine de mètres. Très lent au départ, très vite à l'arrivée au butoir. La perche doit se porter très basse, les deux mains ou plutôt les doigts en dessous, les mains espacées de cinquante à soixante centimètres (cet espace est d'ailleurs réglé par le poids de la perche).

« L'athlète arrivant sur le butoir doit y planter sa perche fortement et en même temps doit, sans ralentir sa course, opérer le déplacement des mains, c'est-à-dire rapprocher la main gauche de la main droite. Les doigts de la main gauche qui se trouvaient au-dessous de la perche devront alors se trouver au-dessus à l'opposé de la disposition des doigts du gymnaste lorsqu'il fait ce qu'on appelle le drapeau.

« Aussitôt que le sauteur se sent enlevé par sa perche, il doit immédiatement s'occuper de ses pieds qu'il doit s'efforcer de passer au-dessus de la barre transversale; cet effort est très peu pénible puisque la vitesse de son élan et surtout le contre-coup qu'il a ressenti lorsqu'il a piqué sa perche l'aident beaucoup. Dès qu'il suppose ses pieds en bonne position, il doit donner le temps des reins et faire ce que, gymnastiquement parlant, je nommerai un rétablissement de bras qui doit l'élever à la hauteur qu'il veut atteindre.

« C'est ce rétablissement qui est le point critique du saut à la perche. Beaucoup d'athlètes, en effet, arrivent par élan à s'élever à une certaine hauteur, mais ne savent pas franchir l'obstacle.

« Ce point critique franchi, il ne reste plus au sauteur qu'à s'occuper de la chute, chose très facile dans cette façon de sauter, mais que l'on rend plus facile par un second temps de reins ou par un « gigotage », expression bordelaise, c'est-à-dire par deux ou trois coups de jarrets donnés dans le vide.

« Un point essentiel que j'avais omis : le sauteur doit placer la main droite sur la perche à peu près à la hauteur qu'il veut franchir, hauteur qu'il obtiendra en plaçant sa perche entre les deux poteaux du sautoir.

« Ne jamais prendre la perche trop haut, avoir un bon élan, donner un bon coup de reins en se rétablissant; voici les trois principaux temps du saut à la perche. »

CONSEILS COMMUNS A TOUS LES SAUTS

Avant de sauter, il faut bien se pénétrer de la distance à franchir et, une fois celle-ci bien assimilée, ne plus du tout s'en inquiéter. Bien s'habituer à une distance ou à une hauteur est une chose essentielle, car une fois bien habitué à un obstacle, la facilité en est beaucoup plus grande pour le franchir.

Au moment du saut, ne concentrer sa pensée que dans l'effort à faire.

Comme dans tous les exercices courts et rapides, avant d'accomplir l'effort, aspirer doucement une grande quantité d'air de toute la force de ses poumons et garder cet air pendant toute la durée de l'effort. Le rejet de cet air se fera instinctivement une fois l'effort terminé.

Ne jamais se fatiguer à l'entraînement, cela est totalement inutile, et surtout ne pas s'acharner à obtenir un effort qui ressort trop de la moyenne, Ce ne sera qu'hebdomadairement et le jour des épreuves que l'on réservera le maximum de son effort.

Comme régime alimentaire, on ne saurait trop recommander de manger beaucoup de viandes saignantes, ce qui sera très préférable aux viandes blanches. Eviter surtout les farineux que l'on ne mangera qu'en petite quantité. Le vin ne peut nuire à l'entraînement si on le prend raisonnablement.

En général, ne pas dormir beaucoup, sauf la veille du concours où une dizaine d'heures de sommeil ne fera pas de mal. Le matin du concours, prendre un bain tiède que l'on fera suivre d'exercices. Ne manger le jour du concours que très peu, juste pour combler la faim ; du jus de viande et des œufs crus. Toutefois, il ne faudrait pas se croire obligé, pour sauter, de suivre un tel entraînement. Ce que j'ai dit est à titre de simple indication qui pourra mettre chacun dans la voie qui lui semblera la meilleure. Cet entraînement devra être suivi environ deux semaines avant le concours. Naturellement si celui-ci en vaut la peine.

REMARQUE

Vous pourrez vous étonner de voir toujours citer comme exemple les Américains ; ceux-ci nous sont en effet encore très supérieurs grâce à leur entraînement raisonné et à leurs longues expériences. Mais pour cela même, je ne leur accorderai pas comme beaucoup se le croient autorisés, de plus grandes facultés physiques qu'à nous, et je crois que, si l'on voulait bien rechercher en France des athlètes, comme on le pratique en Amérique, et que ceux-ci soient soumis à un entraînement aussi suivi que les Américains, les résultats obtenus par ces derniers seraient vite égalés. Mais nous ne sommes pas encore arrivés à ce point, car cela nécessiterait chez nous un changement d'idées relatives au professionnalisme, idées qui se sont singulièrement élargies aux Etats-Unis.

« Con Leahy partait face à la barre et la franchissait complètement parallèlement... »

En plus, ce qui est un avantage chez nous, est ce qui fait en partie notre faiblesse dans les résultats : le manque de spécialités, car l'athlète français est en général supérieur comme structure à l'athlète américain. En plus de cela, nous avons l'habitude de comparer les Américains à un seul pays, comme la France, et nous confessons par cela même notre infériorité. C'est une grave faute, car nous oublions de comparer des grandeurs de même ordre. Quoi d'étonnant de trouver de meilleurs athlètes sur un vaste continent que dans un seul pays. Si nous voulons à tout prix une comparaison, comparons entre elles les races, car ce sont des quantités de même ordre. Une fois cette comparaison faite, nous verrons bien vite la différence s'atténuer.

Ne soyons pas chauvins, mais pour réagir contre le chauvinisme, ne tombons pas dans l'autre excès.

Quoique cette digression n'ait qu'un rapport limité avec les sauts, j'ai cru bon de donner ici mon opinion au lecteur afin d'essayer de réagir contre un lieu par trop commun.

CONCLUSION

Je relis ces lignes. Il y a dix ans que je les ai écrites. Je m'excuse de la forme encore malhabile. C'était mon premier travail de longue haleine sur le sport. Je n'ai pas voulu y ajouter un mot. J'ai même, exprès, omis de parler du saut en longueur avec ou sans élan.

J'ai désiré, chers lecteurs, vous présenter cet article qui m'avait été suggéré par les Jeux Olympiques de 1908. J'avais été navré de constater que les athlètes français y avaient fait piètre figure auprès des Américains, des Anglais, etc... J'étais déjà convaincu de notre égalité au point de vue de la qualité, mais j'étais bien obligé de reconnaître que tout le tort provenait de la façon bizarre et curieuse d'encourager le sport en France.

Les temps sont changés. Ou tout au moins, je me plais à l'espérer! Nous commençons à voir clair. Déjà les Américains, nos frères, ont dû s'incliner dans plusieurs luttes sportives. Ils n'ont plus leur entraînement intensif. Je ne crois pas que nous l'ayons jamais eu! Croyez-moi, lorsque nous aurons des entraîneurs qui s'intéresseront à nos athlètes, lorsque nous prendrons comme habitude de considérer qu'un champion peut, malgré tout, donner de meilleurs conseils qu'un pontife, nous pourrons lutter avec n'importe quelle nation à armes égales. Soyez-en certains!

Passé le temps où le Français pouvait être considéré comme quantité négligeable. Il a suffisamment prouvé, à la guerre, sa valeur physique et morale pour qu'aucun au monde ne puisse venir s'imaginer qu'il lui est impossible de briller là où il veut et comme il voudra. Le sport a été un grand appoint au cours de cette campagne, ayons pour lui la reconnaissance qui lui est due.

Et préparons l'après-guerre sportive!

Geo André.

UN " AS " DU BOMBARDEMENT

LE LIEUTENANT JEAN BAUMONT

Par Jean DAÇAY

LE LIEUTENANT JEAN BAUMONT, ADMIRABLE PILOTE, AUSSI MODESTE QUE BRAVE, QUI BOMBARDA DEUX FOIS FRANCFORT ET EFFECTUA PLUS DE CENT RECONNAISSANCES LOINTAINES, EST MORT VICTIME D'UNE COLLISION D'AVIONS. IL ÉTAIT ÉLÈVE DU CAPITAINE DE BEAUCHAMP.

Le sentiment populaire aura été injuste durant cette guerre pour la plupart de ceux qui auront le plus fait pour notre gloire. L'« as » de la guerre des nues, pour la foule, aura été, entre tous ceux qui planent au-dessus des batailles, le pilote de combat, celui qui abat un avion ennemi. Le résultat précis parle seul nettement à l'esprit avec des chiffres et s'impose ainsi aisément à la mémoire.

Et cependant si l'on ne devait dispenser la gloire qu'en raison du mal fait à l'ennemi, combien de régleurs d'artillerie, de pilotes de reconnaissance et de bombardiers mériteraient les plus belles couronnes.

Jean Baumont, qui vient de mourir victime d'une collision d'avions au-dessus d'un aérodrome, était l'un des héros les plus purs, l'une des consciences les plus hautes, l'un des caractères les plus admirables qu'ait connu notre aviation.

Né à Paris, de source bourguignonne et alsacienne, la mécanique le conduisit à se passionner pour l'aviation. Il fut l'un des fondateurs de la Ligue nationale aérienne et concourut pour l'une des premières bourses d'apprentissage des ailes. Reçu au premier rang, le troisième, je crois, il demanda à être affecté à l'école Nieuport. Son brevet obtenu, à vingt ans il entra dans l'aviation militaire où la guerre le trouva simple soldat. Affecté à la défense du Camp Retranché de Paris, ses rares qualités de pilote calme et sûr de lui, son mépris du danger qui le faisait partir par la tempête ou dans la brume dès qu'un avion ennemi était signalé, son audace à tenter, avec le seul secours d'une lampe de poche, des vols de nuit, lui valurent rapidement les galons de sergent et d'adjudant.

La vie à l'arrière lui pesait, néanmoins. Malgré l'assiduité et l'ingéniosité de son travail, qui l'avait conduit à imaginer et à réaliser un support de mitrailleuse, il s'ennuyait. Il estimait, aussi, que sa place, à lui qui chaque année de son adolescence avait vécu plusieurs mois en Alsace, au pays de Guebwiller, berceau de sa famille maternelle, était au premier rang dans la bataille. Au début de l'été 1915 il obtint d'aller au front, à l'arrière de Verdun.

Sa modestie, son désir d'effacement auraient pu le faire passer inaperçu, si son ardeur à remplir les missions les plus périlleuses, silencieusement, naturellement, ne l'avaient immédiatement fait aimer. Son chef, l'un des héros les plus admirables de la guerre, silencieux lui aussi, le capitaine de Beauchamp, avait pris tout de suite en affection cette conscience du devoir qui agissait sans parler.

Baumont, lorsqu'il n'avait aucune mission à remplir en biplace, demandait toujours à participer aux escortes en monoplace. Ses faits d'armes, soit comme pilote de reconnaissance, soit comme pilote de protection, dans cette dure bataille de Verdun où toute l'aviation allemande se trouvait réunie, sont innombrables.

Le 10 avril 1916, étant sans escorte dans les lignes ennemies, il combat longuement un fokker et permet à son observateur de remplir entièrement sa mission.

Le 23 avril, profitant d'une éclaircie, Baumont part en mission photographique

LE LIEUTENANT JEAN BAUMONT

As des missions photographiques, des reconnaissances lointaines et des bombardements à grande distance, tué dans une collision d'avions.

sans escorte, livre trois combats très durs, et permet à son photographe de prendre tous ses clichés.

Le 27 avril la reconnaissance photographique est presque impossible eu égard aux nombreux avions ennemis qui croisent au-dessus de leurs lignes. Baumont part néanmoins. L'un de ses monoplaces d'escorte est descendu. Il doit lui-même faire un usage incessant de sa mitrailleuse, tire avec son observateur 400 cartouches et rapporte les clichés que réclamait le Haut Commandement.

Le 28 avril — et c'est l'un des faits d'armes les plus émouvants de la guerre aérienne — il escorte comme volontaire, sur avion de chasse, un biplan qui se trouve attaqué par trois avions. Il tire un rouleau et, ne pouvant recharger, manœuvre et continue sans moyens de défense à convoyer son camarade sous le feu à bout portant de six mitrailleuses. Il rentre avec son avion gravement atteint, le biplace qu'il convoyait étant lui-même hors d'usage.

La médaille militaire, avec citation à l'ordre de l'armée, lui fut décernée le 21 juillet 1916.

L'adjudant Baumont, disait de lui le capitaine de Beauchamp, s'est révélé aussi bon pilote de chasse que véritable professionnel d'armée. Ne laissant rien au hasard, c'est à sa connaissance des choses de l'aviation et au travail de préparation auquel il se livre sans cesse qu'il doit d'avoir mené à bien toutes les missions qu'il a entreprises, souvent de sa propre initiative.

Le 5 novembre 1916, les services rendus par Baumont devaient recevoir la consécration d'une admirable citation à l'ordre de l'armée qui mérite d'être publiée en entier :

« Pilote d'un dévouement, d'une conscience professionnelle et d'un courage au-dessus de tout éloge. Pendant les longs mois des opérations autour de Verdun, a assuré presque toutes les missions photographiques demandées à son escadrille, allant survoler les objectifs lointains assignés à ces missions malgré les barrages des avions allemands auxquels il avait chaque fois à livrer des combats pour s'ouvrir le passage.

« Au cours de la préparation de l'attaque du 24 octobre, a fait des sorties quotidiennes et particulièrement dures, en raison de l'activité de l'aviation allemande et des circonstances atmosphériques défavorables et a rapporté des renseignements précieux pour le commandement. Le 21 octobre, a livré quatre combats aux avions ennemis et le 23 en a forcé un autre à prendre la fuite.

« Se montre aussi modeste qu'il est brave. »

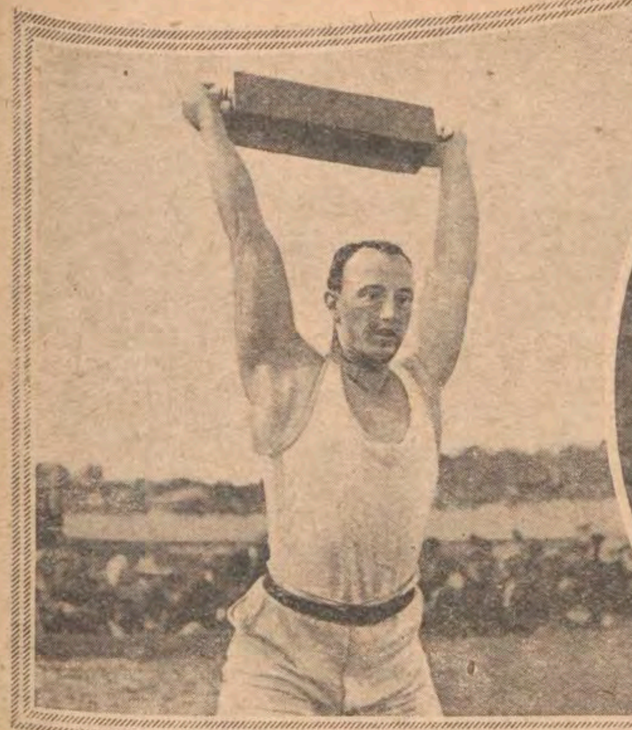
Un mois plus tard, le 17 décembre 1916, le capitaine de Beauchamp, le héros des bombardements à longue distance qui avait survolé Essen et Munich, succombait dans un combat inégal au-dessus de Verdun. Baumont assuma le lourd héritage de continuer ses expéditions lointaines.

Le 29 janvier 1917, par la neige qui couvrait tout le Nord et tout l'Est, au milieu d'un froid glacial, il accomplit sur sa demande, en compagnie du lieutenant Gouin, une reconnaissance de 200 kilomètres dans les lignes ennemies de Verdun au Bourget.

Six semaines plus tard, il effectuait seul le bombardement de Francfort, parcourant un circuit de 600 kilomètres dans les lignes ennemies en un vol de cinq heures. Le même jour, à son atterrissage, il apprenait sa nomination au grade de sous-lieutenant. Un mois plus tard, le 25 avril 1917, il était fait chevalier de la Légion d'honneur.

Baumont, au mois d'août, retournait en compagnie de Mezergues effectuer le bombardement de Francfort, dans la nuit, au milieu d'une mer de nuages et de la brume. D'autres grands projets le tourmentaient, au sujet desquels il n'est pas opportun de donner d'indications à l'heure actuelle. L'autorisation de les réaliser lui fut refusée et on l'appela au poste d'instructeur des bombardiers destinés aux expéditions lointaines. La mort qui l'avait tant de fois effleuré sur les champs de bataille devait le surprendre dans cette tâche paisible, au-dessus de l'aérodrome.

JEAN DAÇAY.



LAGARDE

Professeur de culture physique fut l'un des premiers à battre le record du lever de la "gueuse" que détenait jusqu'alors le champion amateur Duchateau.

SAULNIER

Champion de force.

SAULNIER

Au début de son record où il réussit à lever 100 fois la barre de 40 kilogs. Son record devait être battu quelque temps après par Bergé avec 113 fois.

LES GRANDES EXPÉRIENCES ATHLÉTIQUES

LA FORCE, SES ATHLÈTES, SES CHAMPIONS

Par Jean DAÇAY

LE CONCOURS DE L'ATHLÈTE COMPLET NOUS A DONNÉ DE PRÉCIEUSES INDICATIONS SUR LES EXERCICES DE FORCE OU LE CLASSEMENT S'ÉTABLIT D'APRÈS LE NOMBRE DES MOUVEMENTS, DE LA VIGUEUR MOYENNE AUX EXPLOITS EXCEPTIONNELS. — QUELQUES STATISTIQUES.

C'est devenu un lieu commun de dire que nous ne savons à peu près rien sur la machine humaine, ses limites de résistance, ses ressources de vigueur et d'énergie. Un exemple frappant de notre ignorance à tous me fut donné il y a six ans lorsque fut organisé le concours de l'athlète complet.

Ce concours, organisé sur des bases gigantesques, avait pour but, on s'en souvient, en même temps que de faire une immense propagande pour le sport, de donner à notre jeunesse le goût de l'éclectisme sportif. Choisir dix épreuves, les plus variées, qui feraient appel tour à tour aux qualités de détente, de souplesse, d'endurance, à la force, à la vitesse, et sur l'ensemble établir un classement suivant la méthode Hébert. Deux concours, entre tous, se présentaient sans nulle expérience préalable : le grimper à la corde lisse à la force des bras, le lever de la barre de 40 kilogs le plus grand nombre de fois possible.

Epreuves nouvelles, sans aucun record établi, sans méthodes d'entraînement connues, et qui allaient dans la seule région de Paris réunir pour un classement commun plus de treize cents concurrents.

Je me souviens de la visite que me fit, deux mois avant le concours pour lequel il s'était inscrit le champion professionel Anthoine, l'un des meilleurs athlètes français, l'un de nos rares représentants sur la liste des records du monde. Eclectique, certes il l'était, puisqu'il s'était classé au premier rang à la fois dans Bordeaux-Paris à pied, en vitesse pure, dans les sauts et les lancements de poids et qu'il détenait le record des 800 yards en course et les records de marche de 40, 50 kilomètres et des cinq heures sans compter ses performances dans le déchirage de cartes. Les mystères de la corde lisse et de la barre de 40 kilogs l'effrayaient un peu et il me demandait ce que je savais des performances moyennes et des records.

Je dus avancer une ignorance égale à la sienne. Les records, à la corde lisse, n'existaient que pour des distances limitées et consistaient en des chrométrages du temps mis à grimper. *Spalding* note ainsi un record de 11 m. 58 de grimper en 20 s. 7/8. Renseignements qui n'ont rien de commun avec le concours. Le lever de la barre à deux mains de 40 kilogs constitue un effort moyen, inférieur même à la normale et qui ne devient un effort athlétique qu'à mesure que se multiplie le nombre des mouvements. Il n'existait au tableau des records du monde reconnus par l'Halterophile Club de France, aucun mouvement à deux mains avec poids limité et comportant la répétition un nombre de fois illimité du même effort. Notre bagage d'indications consistait à savoir qu'à l'arraché à deux mains Vasseur, alors amateur français, avait fait 111 kilogs et François le Breton 115 kilogs. Au jeté à deux mains Geisler avait réussi 151 kilogs et Anderson 148. Il y avait loin de ces chiffres aux 40 kilogs du concours. Nous savions seulement que dans les épreuves annuelles du concours de l'athlète complet disputées à l'Ecole des fusiliers marins le lieutenant de vaisseau Hébert avait eu comme champion Joseph Jagou qui dans son record de 87 points pour dix épreuves avait obtenu 10 points pour le lever de poids, en enlevant vingt fois la barre de 40 kilogs. Loubatié le champion des fusiliers en 1913, avait réussi 11 levers de la barre. Le concours seul devait nous donner des précisions sur la moyenne normale des performances et sur les limites de l'effort et les records.

Les championnats de l'athlète complet de la région parisienne (éliminatoires régionales d'un championnat de France que la guerre interrompit au moment où la finale allait être disputée) réunirent 1.301 concurrents dont 1.194 furent classés. Sur ce nombre 343 (soit 28,7 %) étaient âgés de 18 à 20 ans, 222 (18,6 %) de 21 à 24 ans, 215 (18 %) de 25 à 27 ans, 124 (10,4 %) de 28 à 30 ans, 73 (6,1 %) de 31 à 34 ans, 85 (7,1 %) de 35 à 40 ans, 25 (2 %) avaient plus de 40 ans.

LE CONCOURS DE LA BARRE

Le concours du lever de la barre de 40 kilogs attribuait 1 point par deux levers de barre, avec un maximum de 25 points pour 50 levers de barre. La performance moyenne réalisée par les 1194 concurrents fut de 6 points 690 soit un peu plus de 13 levers de barre.

Les performances moyennes, suivant l'âge, furent les suivantes :

AGE	POINTS	PERFORMANCE
18 à 20	4.414	8 fois
21 à 24	6.445	13 fois
25 à 27	8.832	17 fois
28 à 30	8.064	16 fois
31 à 34	7.548	15 fois
35 à 40	6.352	12 fois

A notre surprise, dès le premier concours — les concours se disputaient par corps de métiers et le premier eut lieu aux Tuileries — il apparut que la performance du champion des fusiliers de 1913, 11 levers de poids, était à peine égale à celle de la moyenne des concurrents. L'un d'eux, même, le spécialiste des poids et haltères, Duchateau, avait établi un record avec 36 levers de poids, et obtenu 18 points dans l'épreuve.

BERGÉ

Recordman du lever de la barre de 40 kilogs qu'il réussit 112 fois, se classa premier des vétérans dans le concours de l'Athlète complet.

Son reçord ne devait pas durer deux mois.

A Enghien, au cours de l'épreuve réservée aux professionnels et aux concurrents de l'alimentation trois athlètes, les professionnels E. Bergé, et Paquette, âgés de 36 et 37 ans, un jeune boulanger de 20 ans A. Congé, atteignaient le maximum de 25 points avec 50 levers de poids. Deux anciens moniteurs de fusiliers marins, Labie, âgé de 26 ans, et Duolé, âgé de 27 ans, obtenaient 23 et 19 points, le professeur de culture physique Lagarde obtenait 21 points et F. Foultier 20 points, tandis que Schilling, âgé de 24 ans, égalait de Duchateau, de même que Voiret, âgé de 28 ans, Rother obtenait 20 points et Catelon 21 points.

LES ÉTAPES D'UN RECORD

Je me souviendrai longtemps de cette journée sportive et des étonnements qu'elle me donna. Chaque journée sportive réunissait 200 à 300 concurrents qui disputaient une moitié des épreuves le matin et l'autre l'après-midi. Afin de permettre le passage de tous les concurrents sur tous les terrains de concours sans prolonger inutilement les épreuves, on les répartissait par groupe de six, sous la conduite d'un moniteur qui les menait d'un terrain à l'autre et inscrivait sur ses fiches les points obtenus par ses hommes dans chaque épreuve, contrôlée par un commissaire des courses et concours, et généralement choisi parmi les spécialistes.

Je m'étais attaché ce matin-là à suivre les performances de Bergé qui était considéré comme l'un des vainqueurs probables de la catégorie des vétérans, âgé de plus de 35 ans. Paquette faisait partie du même groupe de six concurrents.

La première épreuve qu'ils eurent à disputer fut le lever de poids. C'était, à mon avis, un handicap pour eux que de commencer par des exercices de force qui, par les contractions de muscles qu'ils exigent, nuisent à la détente des courses de vitesse. Je les vois encore s'approcher des poids, Bergé, admirablement musclé, une poitrine où tous les muscles se dessinaient puissamment, des bras aux biceps accentués qui rappelaient son séjour glorieux d'autrefois à Joinville où il avait remporté les deux médailles. Auprès de moi Mainguet, le professeur de boxe dont il était l'un des meilleurs moniteurs et Anthoine, le champion professionnel, qui avait connu Bergé au temps où il gagnait le championnat professionnel de saut à la perche, assistaient au concours.

PAQUETTE ET BERGÉ

Paquette, le champion professionnel du lancement du poids, haut de taille, large, puissant, comme taillé à grands coups de hache dans un chêne, donnait l'impression d'une force prodigieuse. Ce fut Paquette qui commença. Méticuleusement, soigneusement, comme si la barre de fonte n'avait aucun poids, il la promenait de bas en haut devant son corps, tenue de ses mains formidables, en ayant soin qu'elle n'effleure pas la poitrine. Figure calme, souffle égal, et sans qu'à aucun moment on eût le sentiment de l'effort. Et nous comptions. Du même rythme lent, égal, et sans aucune différence du commencement à la fin, il effectua ses cinquante mouvements, se baissa, posa la barre à sphères. Le maximum était atteint.

Bergé vint ensuite. Avec lui le rythme était un peu plus rapide, le mouvement moins moelleux et moins souple. Bien que très à l'aise il n'avait pas l'air de jouer avec les poids. Les chiffres, néanmoins, tandis que nous comptions, s'ajoutaient aux chiffres, 45, 46... Et ce fut 50. Et là, à notre stupeur, à l'entrée de ce concours qu'il nous annonçait vouloir gagner et où neuf autres épreuves l'attendaient, — parmi lesquelles les sauts, avec plusieurs essais en longueur, plusieurs essais à chaque hauteur de la barre, les lancements de poids, avec les essais du bras droit et du

CAULET

L'un des lauréats du lever de la barre de 40 kilog. au concours de l'athlète complet.

VASSEUR DANS LE

Le champion professionnel, détenteur de cinq records du monde de poids et haltères, lance le disque en force

bras gauche, — il continua. 51, 52... Puis 60, il s'arrêta à 62. Il s'était payé le luxe, au début de concours de dépasser de douze levers de poids le maximum qui avait été prévu, bien qu'il sut que cet effort supplémentaire ne lui pouvait être compté.

Un quart d'heure après, on rentre, dans leur seconde épreuve, le saut en hauteur sans élan, Bergé et Paquette obtenaient 8 points avec un saut de 1 m. 30 et à la fin de la journée en dernière épreuve Bergé grimpait à 14 mètres à la corde lisse et établissait avec 102 points un record du concours que seuls le sapeur pompier Coppens et le champion de France André devaient dépasser.

Les épreuves qui suivirent devaient nous donner d'autres exploits de premier ordre. Gueracagne, un ancien moniteur des fusiliers marins, enlevait 42 fois en souplesse la barre de 40 kilogs. Leverrier, un voyageur de commerce de 40 ans enlevait 40 fois la barre. Caubet, un employé de 23 ans, l'enlevait 36 fois, Renault, 42 fois. Enfin, Gauce, un jeune athlète de 25 ans, atteignait à son tour, après Bergé, Paquette et Congé, le maximum de 25 points de l'épreuve. Musseau, âgé de 26 ans, obtenait 21 points, Noirot, âgé de 35 ans, 20 points.

SAPEURS-POMPIERS ET JOINVILLAIS

La réunion sportive la plus passionnante, pour le concours du lever de la barre, — comme pour l'ensemble des épreuves, — par suite de la valeur des concurrents fut celui qui réunissait soldats et marins et auquel prirent part les moniteurs de Joinville et les moniteurs du régiment de sapeurs-pompiers de Paris.

L'émulation entre ces deux corps d'élite était extraordinaire. Chacun d'eux brillait dans certaines spécialités. Les Joinvillais, qui disposaient d'admirables terrains d'entraînement de plein air avaient la supériorité dans les courses et les sauts avec élan. Les sapeurs-pompiers, accoutumés aux gymnases couverts, excellaient dans les sauts sans élan, le grimper à la corde lisse et le lancement du poids. Le lever de la barre était une épreuve neutre dont les résultats pouvaient être décisifs pour remporter la victoire. On imagine aisément avec quelle volonté de vaincre les jeunes champions abordèrent la barre à sphères.

Le résultat fut éloquent. Deux concurrents atteignirent le maximum de 25 points, le sapeur-pompier Coppens, un ancien gymnaste du Nord, âgé de 22 ans, et Cauvin, un moniteur de Joinville, âgé de 26 ans. Derrière eux se classèrent : avec 24 points, Garnier, un marin du *Bouvet* âgé de 20 ans, et Pelletier, un maréchal des logis de cuirassiers de 30 ans ; Blaise, un moniteur de Joinville, âgé de 26 ans, venait ensuite, avec 23 points, puis Ferron, âgé de 22 ans, moniteur à Joinville et Roccaterra de Joinville, âgé de 27 ans, avec 22 points.

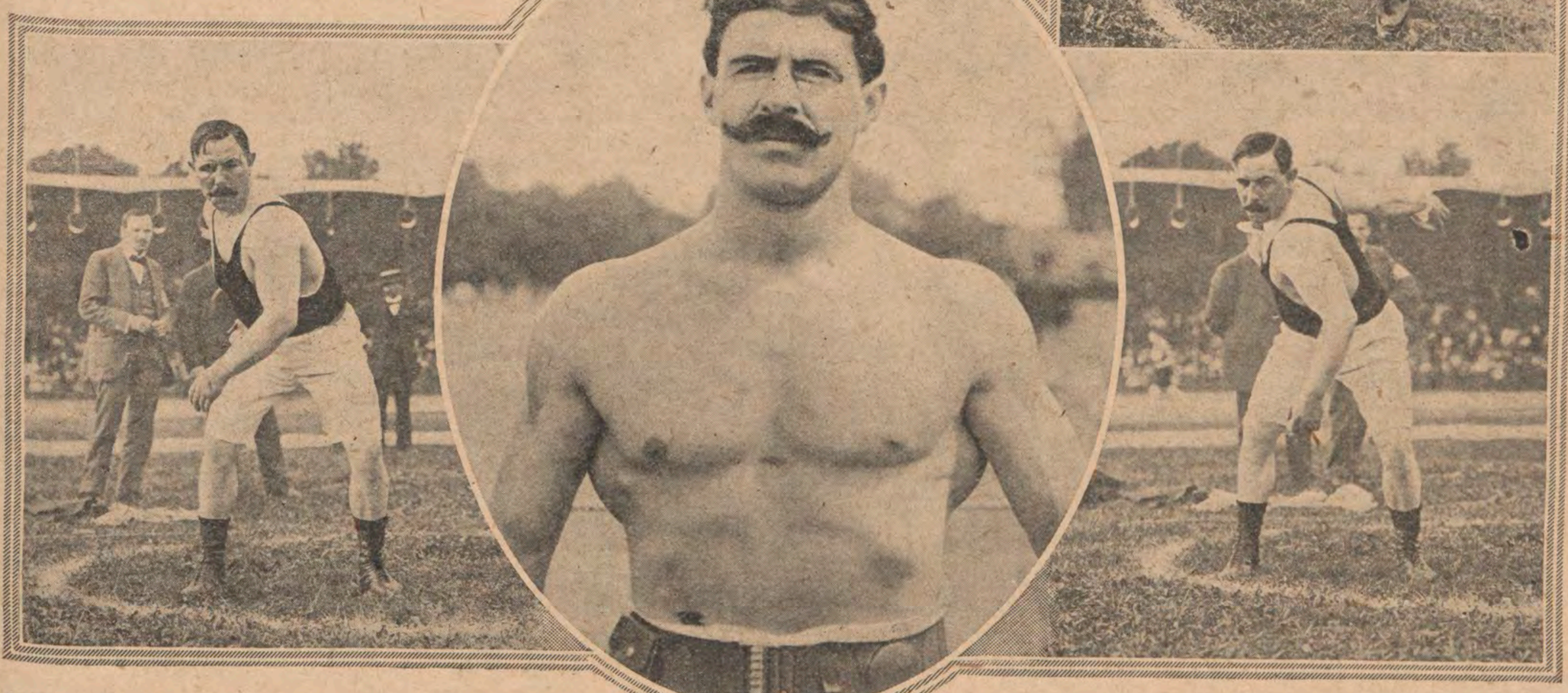
ATHLÈTES ET GYMNASTES

L'intérêt essentiel du concours de l'athlète complet, en dehors de sa puissante efficacité de propagande pour les sports, fut de donner aux gymnastes l'initiation des sports de plein air qu'ils ignoraient et aux athlètes la notion des difficultés des exercices de force, corde lisse et lever de poids, qu'ils n'avaient auparavant jamais pratiqués. Nos champions s'y entraînèrent et les résultats de leur préparation furent concluants.

Les éliminatoires de la région de Paris étaient dotées d'un challenge interclubs à disputer par équipes : 73 athlètes, 75 gymnastes y furent inscrits, pompiers et Joinvillais étant, de droit, hors concours. Ce challenge permit de juger des aptitudes respectives des deux fédérations sportives dans les dix épreuves du concours de l'athlète complet. Les gymnastes, nettement inférieurs dans les courses et les sauts avec élan sont les égaux des athlètes dans les sauts en élan et les dominent nettement dans le lever de poids et la corde lisse. Leur

SAULNIER

A la fin de sa tentative de record du lever de la barre de 40 kilogs, où il fut le premier à atteindre le chiffre remarquable de 100 levers de la barre.

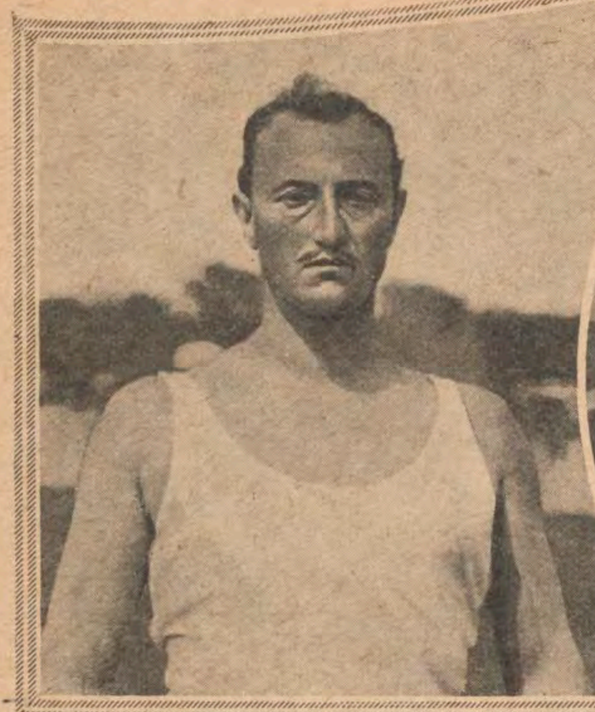


LANCEMENT DU DISQUE

dans une détente formidable tout à fait différente du mouvement en souplesse de nos champions amateurs.

GUERACAGNE

Ancien moniteur à l'école des fusiliers marins. Spécialiste prodigieux du lever de la perche bretonne.



LAGARDE.

Professeur de culture physique, lauréat du concours de l'athlète complet.

JEAN FRANÇOIS LE BRETON.

Recordman du monde de poids et haltères, champion du lever de la perche bretonne.

VASSEUR.

Champion professionnel, au dernier temps du lancement du disque.

moyenne est de 21 levers de poids par concurrent, contre 17 par athlète. Les grands champions d'athlétisme, tels André, Faillot, Campana, Mentrel, Millot, Paoli, dépassèrent tous les 10 points, les 20 levers de la barre de 40 kilogs, ce qui prouve que l'athlète complet, accoutumé aux lancements du poids et dont le cœur et les poumons sont entraînés aux efforts répétés peut aisément obtenir des résultats dans les exercices de force et d'endurance. Au reste, parmi les 86 concurrents qui, dans les éliminatoires de Paris et de province dépassèrent le total de 80 points pour les dix épreuves, trois seulement obtinrent moins de 10 points dans le lever de la barre de 40 kilogs.

Voici le palmarès de ces éliminatoires, où l'on trouvera, à côté des moniteurs de Joinville et des sapeurs-pompiers, nombre de nos champions de France et de nos meilleurs joueurs de football :

Nom.	Age.	Origine.	Points obtenus dans le concours.	Points obtenus au lever de la barre.
André	24	Paris	113	11
Coppens . . .	22	Pompiers	104	25
Bergé	36	Paris	102	25
Failliot. . . .	23	Paris	101	15
Mal ête. . . .		Toulouse	100	13
Fa-ola		Lyon	100	25
Franquevelle .	23	Joinville	99	10
Gaudin. . . .	27	Joinville	95	18
Baissac. . . .	30	Joinville	94	15
Lecloitre . .	30	Pompiers	94	15
Deleye	26	Joinville	93	15
Laferrere . . .	23	Joinville	92	13
Vianet	22	Joinville	91	15
Caron		Marseille	91	17
Giral.		Perpignan	91	12
Toubhans. . .		Lyon	91	17
Fevre	23	Polytechnique	89	7
Schaeffer . . .	25	Joinville	89	16
Moine	27	Paris	88	15
Millot	21	Paris	88	10
Debenais. . .		Perpignan	88	15
Mentrel . . .	26	Paris	87	12
Martin	27	Paris	87	13
Camy.	24	Pompiers	87	16
Coat		Marin (Le Requin)	87	15
Paoli	25	Paris	86	17
Campana. . .	28	Bordeaux	86	10
Coulon	26	Pompiers	86	12
Mignard . . .		Lyon	86	11
Trotrier . . .	24	Paris	85	15
Allayrat . . .	27	Pompiers	85	17
Heissler . .	23	Pompiers	84	12
Tocque. . . .	23	Pompiers	84	12
Ferron	24	Saint- yr	84	22
Freulet. . . .	25	Joinville	83	13
Saint Aubert .		Toulouse	83	11
Heidet	25	Joinville	82	15
Haoret		Tarbes	82	7
Glanzmann . .		Lyon	82	8
Beaulieu . . .	24	Paris	81	13
Petit Delchat .	20	Cuirassiers	81	11
Laporte . . .	33	Pompiers	81	10
Darragon . .		Lyon	81	20
Canoin	26	Joinville	80	25
Blaise	26	Joinville	80	23
Barrau		Toulouse	80	20

Ces quarante-six vainqueurs des éliminatoires ont obtenu une moyenne de 15 points dans le lever de la barre de 40 kilogs.

LE DUEL SAULNIER-BERGÉ

Lorsque les journaux annoncèrent le record de Bergé, qui au début de son concours aux dix épreuves avait levé 62 fois la gueuse de 40 kilogs, il n'y eut pas de manieur de fonte qui ne fut curieux de savoir quelle performance il pourrait réaliser dans ce mouvement de poids et haltères au classement établi d'après le nombre des efforts successifs. Et chacun des concours eut ses volontaires pour tenter « le record de la gueuse. » La « gueuse » qu'un certain nombre de concurrents adoptaient de préférence à la barre était une barre épaisse terminée aux deux extrémités par des poignées.

De toutes ces tentatives de record, il importe de retenir celles de Saulnier, un boulanger d'une force colossale et que son métier avait doué de poumons robustes et d'un cœur résistant. Il tenta à plusieurs reprises de battre le record de Bergé et le porta à 90 levers de gueuse, puis à 100.

Bergé, à son tour, libéré du souci de s'entraîner aux autres épreuves du concours, voulut reprendre son record et un jour nous le vîmes en fin d'une réunion sportive lever 112 fois la barre de 40 kilogs. Ce mouvement avec un poids si modeste constitue pour des athlètes entraînés un effort du souffle, une épreuve pour les poumons et le cœur où la force pure n'a qu'une importance secondaire, et nous estimons que la performance de Bergé ne marque pas la limite du record à établir, et qui vraisemblablement approcherait le chiffre de 150 levers de poids.

L'ENSEIGNEMENT DES MOYENNES

Quoiqu'il en soit ce concours où douze cents concurrents, des gymnastes, des sportifs, des athlètes et des champions se mesurèrent dans les mêmes exercices nous a donné des indications précieuses sur la valeur moyenne de l'effort dans des sports différents. Telles épreuves furent favorisées à l'excès par la notation qui leur était attribuée. Tandis que d'autres attribuaient parcimonieusement les points à des efforts plus pénibles. Aucun élément de comparaison n'existait avant le concours de l'athlète complet pour comparer les difficultés des différents sports et l'équivalence des cotes. Tout championnat d'athlétisme que l'on voudra établir sur des bases rigoureuses devra puiser dans cette grande épreuve du passé, qui se prolongea pendant deux ans, et dans d'autres épreuves analogues les éléments d'une notation et d'un classement.

Nous y reviendrons, d'autant qu'aucun des concours d'athlétisme, championnat de France, championnats d'Amérique, championnats des Jeux Olympiques (Decathlon et Pentathlon) n'est organisé sur des bases stables, d'une précision scientifique et d'une équité sportive telle que l'on soit certain, partout et durant des générations, d'y trouver le moyen de mesurer les efforts physiques des races.

A côté des épreuves du concours, auxquelles il conviait la grande foule, débutants et initiés, le *Journal* avait eu la préoccupation, pour que la propagande sportive fût plus efficace, de faire appel au cours de chacune de ses réunions aux grands champions dans leurs sports favoris.

C'est ainsi que nous vîmes tour à tour en course Bouin et Vermeulen, en saut Millot, en lancement de poids Tison, le champion de France amateur, Vasseur, le champion de France professionnel, en exercices de force, Jean François le Breton, détenteur de plusieurs records du monde.

JEAN DAÇAY.

LA FEMME ET LES SPORTS

par ROSE-NICOLE

IL NE FAUT PAS QUE LES CHAMPIONNATS FÉMININS DÉNATURENT DANS L'ESPRIT DES JEUNES ADEPTES LE SENS D'ÉDUCATION PHYSIQUE. LA FEMME DOIT SE SPÉCIALISER DANS LES BRANCHES UTILES A SON ÉQUILIBRE, DANS LES SPORTS SIMPLES ET COMPLETS.

Depuis mai 1915, les Parisiennes possèdent un club d'éducation sportive et physique, *Académia*, créé par notre confrère G. de Lafreté. L'exemple a aussitôt été suivi. Quatre sociétés féminines forment aujourd'hui le noyau d'une jeune fédération : la F. S. F. S. F., lisez : la Fédération des Sociétés Féminines Sportives de France. Et ce n'est certainement qu'un commencement, le mouvement gagne de jour en jour, il n'est pas douteux que l'an prochain d'autres clubs aient grossi ce premier noyau de la nouvelle Fédération. Nous en avons déjà eu un avant-goût : invités par une des Sociétés affiliées, dans une réunion inter-club, au Stade Brancion, le Lycée Jules Ferry, l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, l'Ecole normale d'institutrices se sont alignés de bonne grâce dans les épreuves du dimanche 23 juin. Ceci est de fort bon augure.

En attendant, en dehors des réunions sportives privées et interclubs organisées presque tous les dimanches par chacune des quatre Sociétés et qui sont suivies par un public de plus en plus sympathique et nombreux, nous avons pu assister le 7 juillet dernier, au Stade Jean Bouin, et pour la seconde fois en notre pays, à un Championnat d'athlétisme féminin dont les épreuves étaient :

Un 80 mètres et un 300 mètres de course à pied ; un 1.000 mètres plat, un 83 mètres haies ; sauts en hauteur avec et sans élan ; sauts en longueur avec et sans élan ; lancement du poids, course de relais de 1.000 mètres. Il fut un instant question d'une épreuve de grimper à la corde que nous n'avons pas eu l'heur de contempler.

A part le saut à la perche et le lever de la gueuse, qui manquaient, l'ensemble vous avait une petite allure athlète-complet des plus impressionnantes ! D'ailleurs, les admirateurs des Championnats féminins n'ont-ils point galamment baptisé les gentilles concurrentes du titre un peu viril de « Femmes-Athlètes » ?

Il y eut de très bon sport, la grande triomphatrice fut Suzanne Liébrard cinq fois championne dans la journée du 7 juillet, en enlevant le 80 mètres en 11 s. 1/5, le 300 mètres en 48 s. 4/5, le 83 mètres haies en 16 s. 2, le saut en longueur avec élan avec 4 m. 32, le saut en longueur sans élan avec 2 m. 36 et le relai de 1.000 mètres. Elle se classa en outre seconde dans deux autres épreuves.

Félicitons : Mlle Cadiés de son 1.000 mètres plat en 3 m. 30 s. 3/5 ; Thérèse Brulé qui sauta sans élan 1 m. 02 en hauteur, Janniaud qui lança le poids de 4 kilogs à 13 m. 19 devant Mme Gouraud-Moris qui le lança à 13 m. 3, Mlle du Leslay qui sauta 1 m. 29 et qui, championne devant Suzanne Liébrard, fit honneur à *Académia*. Il est regrettable que Mlles de Tinguy et Mouquin aient été empêchées de prendre part aux épreuves, ce sont deux bonnes académiennes qui auraient certes affirmé leur valeur.

Mlles Boulerot et Mireux de *En Avant* ont fait montre d'un style correct et de réelles qualités.

Ce sont là en résumé de bonnes performances qui ont récompensé les efforts des coquettes académiennes, dont la tenue bleu et or fait un si joli effet dans les cadres de verdure des stades, et ceux des gentils alpins du club champion. Cela promet pour l'avenir. Une nouvelle Eve de France se lève qui n'aura rien à envier aux Anglo-Saxonnes, aux Norvégiennes et à la mémoire des filles de Sparte.

Mais veut-on me permettre maintenant quelques réserves ?

Certes, il faut louer les jeunes femmes qui exercent la souplesse et la vigueur de leur corps, mais il faut les garder de l'excès disgracieux et... inutile. En voulant trop bien faire on manque parfois le but. Il serait dangereux de laisser éclore une pépinière de jeunes amazones enflammées d'un féminisme nouveau plus mauvais que l'autre ! Il serait à craindre que la femme-athlète ne soit plus qu'athlète et oublie dans l'ardeur des compétitions sa réelle tâche humaine : la maternité.

Aura-t-elle le temps de songer au service qu'elle doit à sa patrie, surtout à sa patrie d'après-guerre : l'enfant et l'éducation de l'enfant ?

Est-ce la maternité qui est une fin et une récompense de ce développement, de cette force, de cet entraînement ? Est-ce pour être femme qu'elle tâchera à battre des records ?

Il est à redouter très franchement que non et que cette idée d'être mère ne vienne à la femme-athlète qu'accidentelle, après les soucis graves de son amour-propre de sportive.

LE CHAMPIONNAT DE SAUT
Une Académienne : Mlle Du Leslay sauta 1 m. 29 en hauteur, d'une façon parfaitement classique, se classant ainsi première du Championnat.

UN GROUPE DE PUPILLES
Quelques-unes des pupilles d'Académia se reposent entre les épreuves. Au milieu, Mlle du Leslay, championne du club.

THÈRESE BRULÉ

Une des meilleures femmes-athlètes des Clubs féminins d'Education sportive. Mlle Thérèse Brulé s'est fait admirer dans l'épreuve du saut en hauteur sans élan où elle triompha.

LE SAUT SANS ÉLAN

Mlle Thérèse Brulé a réussi à sauter, sans élan, 1 m. 02 en hauteur. C'est une jolie performance.

LA COURSE DE HAIES

Un joli passage du 83 mètres haies que gagna Suzanne Liébrard en 16 s. 2. A droite, *la championne dont on peut apprécier le style classique.*

ou un obstacle dans les saines distractions communes.

Pourtant, en dehors de cette éducation et en dehors de la natation dont j'ai déjà parlé dans un précédent article, il est surtout deux branches qui méritent d'être développées de préférence aux autres : le tennis et l'aviron. Pour l'harmonie du corps et la santé des organes ces deux sports sont parfaits parce qu'ils sont complets.

Le tennis est le sport féminin par excellence et c'est le premier auquel est venue la femme. Nul plus que lui ne mérite de devenir national dans l'esprit des Françaises, car il demande l'éducation complète du corps ; avec lui il faut non seulement des muscles élastiques, des nerfs maîtrisés, mais un cœur bien accroché, de bons poumons. Selon la façon dont on le pratique on peut y doser la dépense physique. Pratiqué sagement, gentiment, il reste un jeu, alors que

L'ATHLÈTE COMPLÈTE

Suzanne Liébrard cinq fois championne le 7 juillet, lance le javelot. Remarquer l'aisance et le style impeccable de l'" André " féminin. Cette jeune athlète s'est attribué le 80 m., le 300 m., le 83 m. haies, le saut en longueur avec et sans élan et le relai.

LE DÉPART DU 1.000 MÈTRES

Cette course fut gagnée par Mlle Cadiès en 3m. 30s. 3/5. A droite, *le lancement du poids.*

Il faut que la femme fasse du sport pour être agile, souple, équilibrée et pouvoir fournir à son pays des « produits de choix », comme l'écrit notre fine Colette. En somme le sport doit être pour elle un moyen, non une fin.

En restant dans les limites de ce programme il faut se réjouir de tout ce que nos jeunes clubs féminins ont déjà tenté et en partie réussi, et il faut les encourager de toutes nos forces à continuer dans la voie.

Louons *Académia* et ses sections, bien comprises et intelligemment dosées, de tous sports tâchant à débrouiller la féminité moderne et à la tirer de son long atavisme d'ombre. L'hiver, ce sont les jeux de hockey et de plein air qui habituent aux frimas ; l'été, ce sont les exercices aimables de tennis, de baskett ball, auquel se joint l'aviron. Les premiers dans le cadre délicieux du Stade de la Clodo au Val d'Or, le second au Bois de Boulogne. Parfois aussi on s'essaye au yachting et au maniement de la voile à Vilennes. L'ensemble est charmant et utile, la jeune femme ainsi éduquée devient la compagnonne agréable et alerte de l'homme pour lequel elle n'est plus une gêne pratiqué à la façon d'une Broquedis, il atteint aux hauteurs du grand sport le plus difficile qui soit. Et puis, il a un gros avantage : il n'enlève rien à la grâce.

J'en dirai autant de l'aviron. Mais j'aimerais assez qu'il restât pour la femme le simple et bon canotage sans devenir un sport à compétition.

De tout ceci il découle une leçon précise : habituer la femme aux sports, soit, mais rejeter la tendance vers un mouvement athlétique exagéré conduisant au Féminisme Sportif.

ROSE-NICOLE.

TRIMESTRE SPORTIF

(DU 1er JUIN AU 1er SEPTEMBRE)

SPORTS ATHLÉTIQUES

Pour la première fois depuis vingt ans, les brillantes équipes de rugby méridionales furent éliminées de la finale du championnat de France, disputée entre une équipe d'« As » momentanément enrégimentée par le R. C. F., vainqueur, et la toute nouvelle équipe de Grenoble. J'attribuai ce fait, surprenant au premier abord, non pas au déclin des « diables rouges » toulousains, des « sang et or » perpignanais ou même du « tourbillon » bayonnais, mais bien à ce que, tous aujourd'hui pratiquant le sport, notre niveau athlétique s'était élevé d'autant, la sélection n'ayant plus lieu seulement parmi quelques régions privilégiées, mais bien sur la France entière.

Les résultats trimestriels d'aujourd'hui ne font qu'accentuer encore cette opinion, et nous verrons qu'en athlélisme pur, nos champions habituels furent nettement battus par des jeunes, dont les temps frisèrent les records établis depuis de longues années. Mieux encore, nos athlètes actuellement aux armées, obligés, et pour cause, à mener une vie qui ne rappelle que de bien loin les agapes et « bordées » des matches internationaux passés, se montrèrent chaque fois résistants, alertes, en une forme enfin qui leur permit maintes victoires inattendues. C'est ainsi que les Américains, organisant une journée athtétique à Colombes, fin mai, décidèrent d'un commun accord de n'y point convier leurs camarades français.... afin de ne point leur infliger des défaites toujours pénibles pour leur amour-propre. Allan H. Muhr, à qui vingt ans de vie parisienne ont presque fait oublier ses origines yankees, obtint toutefois de « présenter », dans la course de relais du Mile, une équipe française. Renversant les rôles, ce furent Keyser, André, Orabona et Arnaud qui durent se montrer *charitables*, et ne gagner que de quelques dizaines de mètres.

COURSES A PIED. — *Championnats de France interscolaires* (2 *juin*). — Si l'on veut bien remarquer que les obligations militaires *écrèment* en quelque sorte le lot des concurrents dont la limite d'âge se trouve de ce fait abaissée, les championnats interscolaires, s'ils ne brillèrent par la quantité des inscrits, compensèrent

Le débutant Protais (en chapeau), vainqueur dans le 1.500 m. du vieux champion J. Keyser.

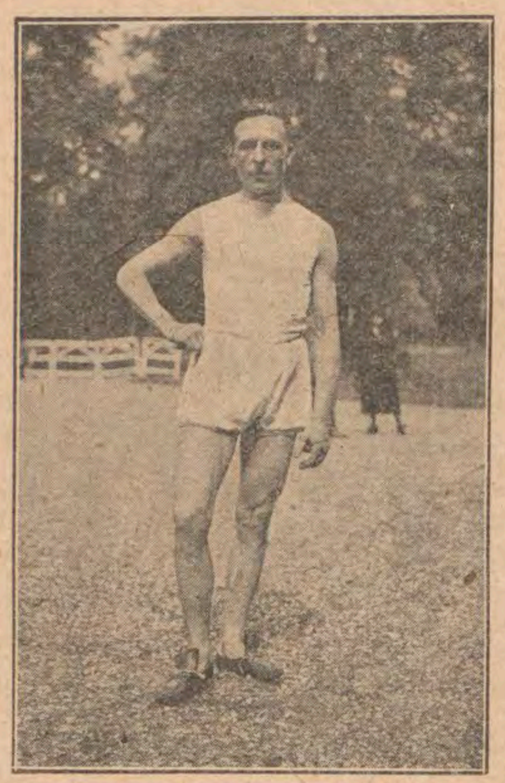
largement ce défaut par la qualité réelle de certains. *Protais*, élève de l'école Fontanes et champion des patronages, remporta le 800 mètres en 2 m. 4 s. 1/5 en menant à sa guise. Il devait un mois plus tard confirmer sa qualité en triomphant nettement de notre Keyser national qui, à part l'éclipse passagère, lors du regretté Jean Bouin, demeure depuis 15 ans notre champion imbattu.

Parmi les autres concurrents, j'aime assez « la manière » de Luneau (110 m. haies en 18 s.). Lebouteux, encore un élève des Roches, a gagné le 400 mètres haies (1 m. 5 s. 1/5) dans un joli style. Mais, ceci posé, je m'associerai aux protestations soulevées au sujet du 5.000 mètres. D'abord parce que je considère des tous jeunes gens en cours d'étude comme devant être insuffisamment préparés; ensuite que réellement le spectacle n'est guère seyant puisque, bien souvent, le vainqueur reste seul en piste après avoir semé tous ses adversaires écœurés.

Le *Gaston Lane*. — Si je souligne ainsi cette réunion quasi privée, disputée sur le terrain du Racing, c'est précisément parce que je considère comme une erreur, contraire à l'esprit sportif, cette lutte entre clubs n'*invitant* que deux hommes sélectionnés. Le Stade fut vainqueur par 43 points devant son hôte à 48 points 1/2 et la Société générale à 49 1/2.

Dès cette réunion on peut pressentir déjà combien les jeunes talonnent les anciens.

Durier, en 11 s. 4/5, bat Smet d'une



Smet, le crack 100 m. du G. A. S. G.

poitrine dans le 100 mètres; ce dernier gagnant brillamment, par contre, le 400 mètres devant des hommes tels que Seurin et Heilbuth, devant qui Keyser doit baisser pavillon dans le 1.500 mètres.

Critériums de Paris. — Ce fut en quelque sorte la journée d'Heilbuth, jeune Américain de Paris, âgé de 19 ans, engagé dans la Légion et portant, en qualité d'aviateur, une croix bien gagnée. Toutes raisons, en somme, de nous le rendre sympathique, sans oublier cependant que le Hollandais Keyser fut, de même, légionnaire et blessé en défendant notre sol. J'avoue avoir ce jour-là partagé l'enthousiasme général; il me semble plus rationnel aujourd'hui de le considérer toujours comme *un* crack remarquable et non plus comme *le* crack unique. Seurin, par exemple, qui gagna le 100 mètres en 11 s. 3/5 et le 200 en 23 s. 4/5, semble, avec ses 17 ans, promettre mieux encore; Smet, malheureusement assez souffrant, ne put nous donner une ligne exacte de sa valeur. Keyser, couvrant les 1.500 mètres en 4 m. 15 s., s'offrit le luxe de gagner par plus de 100 mètres sur Delvart et Berson.

Critériums nationaux (*30 juin*). — Confirmant mon opinion, malgré les vides cruels causés dans nos rangs dar les classes prématurément appelées et qui nous privent précisément des concurrents les mieux formés et les plus redoutables, il semble qu'une efflorescence miraculeuse ait déjà comblé les vides. La journée fut splendide à tous points de vue puisque près de la moitié des épreuves furent arrachées aux « anciens », affirmant ainsi la qualité réelle des comingmen.

Il y avait quelque hésitation à classer suivant leur mérite les Beudon, Smet, Orabona et même Durier dans le 100 mètres. Soulignac, un provincial de Lyon, s'est à lui seul chargé de départager tout le monde en gagnant nettement, facilement, et de plus d'un mètre sur ses adversaires en paquet. J'en suis d'autant plus heureux que c'est un marsouin, du 5me I. C. Son temps est de 11 s. 2/5.

Guy n'a guère plus de 16 ans et demi. Il est très seyant... et ne s'entraine que depuis six semaines. Si j'ajoute qu'il est en de très bonnes mains, nous aurons, je l'espère, l'occasion de reparler de lui. Protais s'affirma dans le 1.500 mètres battant Keyser de 6 mètres. Est-ce à dire que « notre Jacques » est fini? Que nenni! Un homme fait supporte avec moins d'élasticité qu'un jeune une attaque de grippe espagnole, par exemple. Laissez-le reposer, reprendre souffle... et la dernière page n'est pas encore écrite en ce qui le concerne, croyez-le bien!

Critériums militaires, *7 juillet*. — C'est une sélection de douze mille concurrents qui vient, à Colombes, disputer les finales Il est regrettable qu'un « flottement » fâcheux ne permit pas un triomphe intégral. Trop de concurrents se trouvaient mélangés au public et, si le Programme signalait surtout les noms des organisateurs heureux de se faire connaître au public, à mon humble avis, un plan du terrain portant, comme pour les réunions hippiques, le plan du parcours à effectuer, eût été certes goûté du public nombreux et sympatique. Une comparaison avec les records français et mondiaux portés de même sur ledit Programme eût été intéressante; un affichage mieux compris, tenant sans cesse le spectateur au courant eût été le bienvenu.

Tout cela est peu de chose et facile à rectifier.

Ce qui m'a fort intéressé et plu pardessus tout, c'est de constater combien les hommes sont près les uns des autres; cela indique une moyenne excellente.

Les meilleures performances furent peut-être celles des deux frères Delvart dans le 400 mètres en 52 s. 3/5 et le 3.000 mètres en 9' 25", dont le second à l'arrivée n'est autre que Courbaton, un de nos anciens coureurs connus. Dans le 1.500 mètres enfin, Mallet qui s'était soigneuse-

Guy, du Club Général-Entraînement, vainqueur 16 ans ½ du 300 m. du Critérium National.

ment réservé, confiant dans son rush, vint tout simplement à la corde coiffer Deville, rencontrant en Candeliez une résistance inattendue.

Heilbuth qui s'attaquait au record de Deloge (1.500 mètres en 1 m. 59 s.) et que la photographie prise à l'arrivée montre entraîné par Lennon,

Le 100 m. du Critérium militaire. Les concurrents arrivent ensemble.

Eller et André, n'échoua paraît-il que de 1/5 de seconde, en désaccord complet avec mon chronomètre qui le met nettement à 1 s. 3/5.

Le Challenge Bessonneau se courait à Bordeaux. Guy y remporta le 14 juillet le 300 mètres et Daguin de Paris le 1.000 mètres. Mon impartialité m'oblige à signaler bien des abstentions notoires de nos dirigeants sportifs. Il est de plus surprenant que certains journaux n'ayant jamais eu de chronique sportive, lui consa-

Geo André et le lieutenant Lennon entraînant Heilbuth dans son essai de record du demi-mile.

crent brusquement une colonne dithyrambique Attendons pour en juger en toute impartialité.

Championnats féminins. — La réserve bien compréhensible qui s'impose chez les hommes à ne point disputer de véritables championnats risquant de comprendre surtout « ceux de l'arrière », éliminant *ipso facto* les vaillants du front, n'existe plus pour la femme. Si je me suis élevé contre le Cross de Chaville, exposant les concurrentes aux réflexions, douteuses parfois, d'un public gouailleur auquel le sport importe infiniment moins que l'esthétique des concurrentes, je ne saurais trop approuver par ailleurs, ces concours disputés sur un terrain privé, clos, les concurrentes étant au surplus séparées des spectateurs.

En dehors de tous les bienfaits que doivent retirer de cette éducation physique bien comprise le lot nombreux des concurrentes, j'ajouterai que le spectacle en est gracieux. Les éliminatoires ayant permis de ne conserver que des sujets déjà entraînés, amenant la suppression radicale des deux ou trois « erreurs » involontaires de Chaville.

Ce n'est malheuresement pas, en effet, de l'alerte Y. de Tinguy ou de sa gentille suivante Lucienne Landré dont les douze printemps sont pleins de charme que reste frappé l'esprit des « poilus » blagueurs, mais bien de telle petite vieille trottinante au costume clair ou de sa voisine aux cheveux dénoués. C'est pour cela que j'ai crié casse-cou! non pas contre l'éducation physique de la femme, si utile qu'elle en est nécessaire, mais bien pour éviter le retour de ces incidents nuisibles à la bonne cause.

Les Championnats où Suzanne Liébrard se signala tout particulièrement, fort suivis, remportèrent un réel succès. Il y a lieu à ce sujet de remarquer la ténacité de la femme lorsqu'elle veut réellement. De tous les résultats et communiqués reçus, le lundi, aux journaux, ceux émanant des Sociétés féminines sont toujours le plus clairement rédigés, envoyés à temps, et consciencieusement à nouveau représentés même si l'insertion tarde.

Certes les performances accomplies sont loin, bien loin encore de celles obtenues en Amérique, mais il y a lieu non seulement de se montrer indulgent, mais encore d'encourager ces efforts louables. Je signalerai

Suzanne Liébrard « l'athlète complète ».

particulièrement le 80 mètres en 11 s. 2/5, le saut en longueur de 4m53 (avec élan), et de 2m36 (sans élan), toujours par Suzanne Liébrard ; le 1.000 mètres plat gagné par Cadies devant la jeune Landré, déjà seconde du Cross Country le mois précédent.

Football-Association. — Les grandes épreuves de l'année terminées, nos Sociétés, dans un but charitable, organisèrent deux rencontres originales : Sélection britannique contre France et... sélection des « As » du Rugby contre Association. Ce qui était tout au moins curieux,

Nos alliés qui, loyalement et sans vergogne aucune, sont passés brusquement à notre égard d'une appréciation un tantinet méprisante à la plus flatteuse opinion, avaient mis sur pied une équipe remarquable comprenant les Mac Donald, Williams, Leslée, Balmer, Stewart, etc.

Disons tout de suite que, grâce à la vigueur et au mordant de nos avants, la sélection française domina la plus

Match Rugby-Association. André, empêché, dégage en force.

grande partie du match pour gagner finalement par 3 buts à 1.

La curieuse *rencontre Rugby-Association* disputée le 9 juin sur le terrain de la Légion Saint-Michel, fut l'occasion d'une écrasante victoire par 6 à 0 des habitués du ballon rond. L'équipe de « ruggers » comprenait cependant des hommes tels que Boyau, Geo André, Gasquetou, Morillon, Rodel, etc. La seule conclusion pratique à tirer de cette expérience, devant l'insigne maladresse déployée par les habitués du ballon ovale, est tout simplement que les qualités athlétiques sont parfaitement insuffisantes à elles seules..., malgré certains sprints chaleureusement applaudis de notre athlète-complet.

Boxe. — Il me faut consacrer à ce sport une rubrique toujours plus large. En effet, remarquablement installé aujourd'hui au Cercle Hoche, le temps n'est plus où le National Sporting Club devait, dans un 4me à plafond bas, tenir des séances où s'étouffaient les amateurs férus de la boxe. Des salles, toujours plus nombreuses, s'ouvrent au sport à la mode ; parmi lesquelles il convient de citer tout particulièrement Mainguet et Cuny. Une *Union-Pugilistique Française* s'est même fondée « plus spécialement destinée à favoriser l'éclosion des jeunes adeptes ». On y relève les noms de Paul Rousseau, Théodore Vienne, Footit, Léon Sée, etc. parmi les principaux donateurs.

Criqui demeure toujours imbattable. Opposé au courageux Marty, lui martelant cruellement le visage du gauche, il ne put toutefois, malgré une série de durs crochets, arriver à le mettre knock-out. Une bourse de 90 francs bien méritée, vint panser les blessures du belge tenace. Notre champion fut plus heureux le 4 juillet contre l'américain Clifford. Ce dernier ayant dès le premier round frappé vigoureusement et réussi quelques crochets, Criqui, peu habitué à ce jeu, eut recours dès la seconde reprise à son coup favori : quelques feintes en vitesse, puis sec, net, dur son terrible swing sur la carotide envoyait Clifford pour le royaume des songes.

La semaine suivante, confiant en son avantage de poids et ses victoires sur Lepreux, le belge Wyns essayait sa chance à son tour. Jeu dur ; Criqui l'œil quasi-fermé dès le premier round remporta cependant nettement la victoire aux points, échappant grâce à sa science des distances et à son jeu de jambes aux dures attaques de son adversaire, lui plaçant, au contraire, chaque fois un crochet du droit et du gauche. Ce fut certes son plus rude combat depuis la guerre.

Comme autres rencontres, il convient de citer *Balzac* opposé le 13 juin à Pigot. Malgré le manque d'entraînement du permissionnaire, le jeu en étant forcément ralenti, sa victoire fut nette.

Vittet, l'excellent boxeur beauvaisien que dirige Eudeline, fut opposé le 20 juin au Suisse Maëstrini. Notre champion semble à chaque exhibition gagner encore en science et en souplesse. J'ai personnellement un faible pour la précision, la science, la maîtrise de soi-même. Ces qualités, Vittet semble les posséder. Combien je préfère ce jeu à celui du rude Lenaers et du combatif Tommy Connors, opposés le 4 juillet, le dernier frappant presque sans style, « rentrant » dans son adversaire en le bousculant, pour obtenir une décision discutée.

Le *New-York Herald* (de Paris) a publié en juin une lettre de *Jack Johnson* qui, s'apercevant brusquement un jour de la guerre, annonçait son intention de s'engager afin « de défendre *sa patrie* ». Rien de plus simple, en effet ! Il ne reste plus qu'à déterminer quelle est cette patrie. L'Amérique cent fois reniée à la suite de ses procès malheureux et « peu reluisants » ? La France ? Hum !...

Sam Langford vient, à Panama, de se faire écraser sans discussion en 7 rounds par Harry Wills, qui l'avait déjà knock-outé en 6 rounds en mai. Est-ce déclin, ce que je crois, ou bien ce Wills est-il un champion ?

Carpentier, si l'on en croit la fréquence de ses exhibitions, semble vouloir, avec juste raison, se maintenir en souffle. Cependant l'autorité militaire lui a refusé, à Bordeaux en particulier, l'autorisation d'un match public. Ce qui peut se comprendre du reste.

Qu'il me soit permis, avant de clore cette rubrique, de signaler un débutant du nom de Dupré que mes notes portent comme rapide et puissant. *Lurie* notre champion poids lourds bordelais s'est fait battre par Mac Closkey. Ce ne fut pas, bien entendu, sans protestations du vaincu et de ses nombreux « supporters » locaux, mais malgré un dépôt de 1.000 francs de l'Américain et l'acceptation maintes fois répétée d'une revanche, notre champion préfère jusqu'ici venir siffler copieusement son vainqueur, actuellement engagé par la Direction d'un Music-Hall.

Natation. — Il est curieux de constater combien ce sport, si complet, et qui peut se montrer un jour de la plus grande nécessité, est délaissé en France. Le matelot, le pêcheur vous soutiennent que cela ne sert qu'à prolonger l'agonie ; cette réponse me fut faite cent fois peut-être. Quant aux familles, elles vous répondent que seuls les bons nageurs se noient, à la mer, grâce à leurs imprudences. C'est profondément regrettable car ce sport est le plus parfait pour développer harmonieusement le corps. C'est le seul peut-

Yvonne Degraine qui, à 14 ans, gagnait la traversée de Paris à la nage.

être, où la femme excelle, montrant une réelle supériorité sur l'homme. Celà tient vraisemblablement au *panicule graisseux* qui recouvre ses muscles, la préservant d'une part, du froid, lui donnant d'autre part une flottabilité due à une moindre densité. Cet avantage permet d'employer la force totale à la propulsion au lieu d'en distraire une quantité appréciable pour se soutenir à la surface

L'U. S. F. S. A. fit disputer en juillet ses Critériums. Parmi les résultats il convient de citer, le 14 juillet, le 100 mètres handicap gagné par Capoulat mais où Rigal, scratch, réussit le temps excellent de 1 m. 21 s. Wellisch, de la Libellule se montra un plongeur tout à fait exceptionnel. Le 100 mètres brasse seniors fut l'apanage de Seghers en 1 m. 37 s. tandis que Brasier, le nouveau champion scolaire, égalait ce temps en juniors. Huit jours plus tard, l'ancien champion scolaire Mayaud, profitant d'une courte permission, enlevait le 100 mètres en 1 m. 27s. devant Labarre et Brasier nous donnant une ligne sur ce dernier.

Les Audax, dont le brevet est délivré aux nageurs capables de couvrir les 6 kilomètres en moins de trois heures, se sont, le 8 juillet, en Marne, augmentés de sept nouveaux membres. Le vainqueur, Vinatier, couvrit la distance en 1 h. 41 m. Les trois excellentes nageuses Yvonne Degraine, Comte et Elia Gardelle, quoique Audax depuis longtemps, couvrirent de même la distance.

Le grand meeting de Londres par équipes de 4 hommes (4 fois 800 yards) entre les Nations alliées, a donné le classement suivant : 1er Australie ; 2e Belgique, à 2 mètres ; 3e Sud-Africains, à 25 mètres ; 4e Canada ; 5e Angleterre.

Escrime. — C'est avec juste raison que le Dr Noguès, président du jury, s'opposa, lors des *Championnats interscolaires* au Stade, à l'emploi de la pointe d'arrêt, en raison de la protection trop peu efficace des vestes et culottes. Les résultats donnèrent : 1er Rossignol, 0 touche ; 2e Renard, 3 touches ; puis Masse, Guignot, Barinçon, Redelsperger.

Aviron. — Les régates de Lagny furent un triomphe pour la Société Nautique de la Haute-Seine, remportant toutes les épreuves sauf le 4 rameurs qui revint au Club Nautique de France sur le S. N. L.

Peu encouragé, l'aviron, qui est aussi l'un des sports les plus parfaits, présente bien peu d'adhérents. Quant aux équipes jalousement entretenues, soignées, dirigées par un manager soucieux de la santé de ses hommes, les massant, les soignant, les conseillant, il y a beau temps que leur recrutement en est impossible.

Les célèbres régates internationales de Lausanne se disputèrent cette année le 24 juin. Je me contenterai de signaler l'outriggers à 4 seniors remporté par le « Reuss » de Lucerne sur la Nordiska de Zurich et le S. N. de Neuchâtel ; le même « Reuss » gagnant de même le 8 seniors.

SPORTS MÉCANIQUES

Cyclisme. — Le Vélodrome continue à remporter le même inépuisable succès. Après plusieurs années où les commanditaires purent à loisir considérer leur argent comme ayant certes contribué à une œuvre saine de régénération sportive, si j'en excepte la course des Six jours qui se chiffra par centaines de mille francs, il est de fait que ces deux dernières années de guerre ont, d'un seul coup, largement rattrappé, dépassé, comblé les vingt ans de marasme où se débattait le sport cycliste n'arrivant que péniblement à équilibrer un budget hasardeux. Fait à souligner de même, au Parc des Princes le niveau social des spectateurs semble, si j'en crois les toilettes du Pesage, évoluer complètement. Certes, ce n'est pas encore, loin de là, le monde des courses, mais

Thys, gagnant de Tours-Paris et du Championnat des Routiers.

« *on* » va au Vélodrome, il est admis de s'y rencontrer. Et, cependant, ce sont bien toujours les mêmes sempiternels coureurs et les courses d'une semblable monotonie que ne vient même pas égayer la présence d'un crack italien ou d'un américain quelconque.

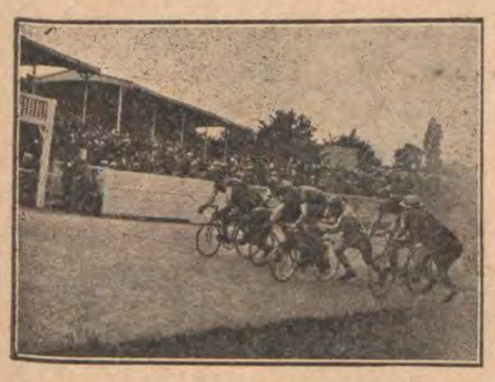
Je ne ferai qu'effleurer les courses sur route traitées en somme, par ailleurs. *Tours-Paris* fut remporté de main de maître par *Thys*, l'excellent coureur belge qui semble nettement d'une classe supérieure à celle de ses concurrents immédiats.

La photographie de l'emballage d'arrivée montre avec quelle facilité

Championnat des Routiers. Thys, Sérès, Cornet, Egg, Mantelet.

il dispose de ses adversaires. Mantelet, le second, est un coureur dont j'eus plaisir à m'occuper à Pâques ; réformé par deux fois du service militaire pour faiblesse pulmonaire, j'avais entrepris de le soigner (dans le sens de guérir) et il est de fait que, pendant ce laps de temps, ce coureur remporta la course Paris-Tours ainsi que la course-revanche sur piste où j'avais personnellement sollicité son départ des Directeurs. Malheureusement le sport cycliste est mercantile et Mantelet crut pouvoir voler de ses propres ailes, me remerciant correctement... J'ai, au cours d'articles techniques, prédit les résultats sans acrimonie aucune. Mantelet était pris d'une faiblesse passagère dès le trentième kilomètre, au cours d'une course de 100 kilomètres sur piste, et le 14 juillet, dans la course Paris-Le Mans, il n'arrivait à se classer que cinquième, à plus de huit minutes du gagnant Barthélemy, derrière des hommes comme Noël, Lemée, François Pélissier (frère du coureur connu), dont il disposait auparavant comme en se jouant.

Il semble actuellement que seul



Comment les « anciens » Sérès et Didier s'assurent le départ sur les jeunes !

Lemée, un tout jeune qui ne savait nullement monter à bicyclette il y a trois ans encore, puisse montrer quelque qualité, à condition bien entendu qu'il aille consulter son médecin habituel et qu'il ne fasse pas, comme ne le sont que trop enclins les coureurs, à accepter bouche bée, toutes les bourdes intéressées, croyez-le, que sont disposés à leur conter les empiriques.

Le 10 juin, à la montée de Malabry, route de Versailles à Choisy-le-Roi, s'est disputé le critérium de côtes. Le vainqueur en fut précisément Lemée devant Noël, Juseret et Chassot.

Lorsque j'aurai cité la victoire de Hugentobler dans Paris-Fontainebleau ; celle de Boubal (135 engagés) dans Paris-Chevreuse ; de Mantelet dans Versailles-Ablis sur Lemée, Noël, Barthelemy ; de Hugentobler encore dans Paris Vernon et retour ainsi que le 22 juillet dans le circuit de Saint-Cyr, j'en aurai terminé avec la route.

Sur piste, en vitesse pure, Dupuy fut plusieurs fois mis en échec. C'est ainsi que le 30 juin, à Bordeaux, dans une finale où Tournier et Perchicot étaient ses adversaires, il se fit « coiffer » sur le poteau par ce dernier qui fut, ne l'oublions pas, champion d'Europe. Par contre, ce même Tournier, quatre semaines auparavant, partant brusquement en tête de la troisième position, n'avait été remonté que dans les derniers mètres, conservant l'avantage sur Ellegaard.

Le 14 juillet dernier, par contre, les courses ayant lieu au Vel'd'Hiv', la finale réunissait Dupuy, Pouchois, Ellegaard. Ce dernier, selon son immuable habitude, accélérait dès les 400m, prenant le haut des virages pour partir à fond aux 300m. Dupuy surveillant Pouchois, le surveillant trop même, fut surpris par *le second* démarrage du Danois qui s'était réservé, perdant une longueur aux 200m. Il était trop tard, et malgré un bon retour où Pouchois jouait de reste sa partie, Ellegard gagnait par une demi-longueur sur Dupuy, ne précédant le Lyonnais que d'autant.

Il est certain que la forme d'Elle-

Thys gagne en se jouant la course Tours-Paris sur Mantelet, Sérès, Juseret.

gaard s'est cependant améliorée. Celà tient, à mon avis, à ce que, depuis deux ou trois mois, le vieux champion, régulier et toujours de classe, a été opposé un peu partout depuis Limoges, Tours, Toulouse, etc... aux *espoirs locaux* ainsi qu'à Paris aux comingmen comme le 16 juin contre Schille, et Didier, jouant le rôle de « maître d'école » chez les grands entraineurs hippiques. Il lui en est résulté une reprise de confiance en lui-même, perdue à la suite de défaites continues, ainsi qu'un démarrage plus puissant. Et c'est heureux, car le brave garçon est correct et sympathique.

Signalons enfin la confirmation de l'excellente forme de Perchicot qui, quoique cumulant le métier de chanteur de caf'conc' avec celui de coureur cycliste vient encore, le 28 juillet à Toulouse, de battre Dupuy au match !

Les courses de demi-fond derrière

Godivier, l'excellent stayer français.

motos furent nombreuses. Il m'a semblé intéressant de fixer par la photographie la façon toute différente dont les débutants ou un « ancien » prenaient le départ. Le coup de pistolet est à peine tiré que Didier et Sérès sont déjà à une longueur et demie devant leurs adversaires immobiles sur la ligne de départ. Mieux encore, tandis que les « espoirs » sont tenus d'une main, le lanceur de Didier, ne faisant qu'un avec lui, le pousse de toutes ses forces et de tout son poids, à deux mains, puissamment.

Sérès est du reste, depuis la disparition de Darragon, le seul maître de la piste. Un essai tenté sur route, à l'occasion de Tours-Paris faillit lui être préjudiciable et lui valut huit jours plus tard d'être battu par Léon Didier (le seul à lui opposer du reste) dans une course à quatre sur 10 et 50 kilomètres, les autres adversaires étant Godivier et Colombatto. Cela ne l'empêchera pas de tenter encore la chance le 15 août dans Trouville-Paris. Il est vrai qu'il est actuellement si supérieur !...

Je suis toujours surpris de la facilité de la désinvolture même avec laquelle les coureurs d'aujourd'hui abordent les courses les plus différentes. Les sprinters de mon époque auraient cru, non sans raison, nuire à leur vitesse de jambes, perdre l'immédiate contractilité de leurs muscles, en leur imposant le travail d'une course sur route, d'une montée rapide de côte, même parfois d'une course à tandem où le démarrage est moins sec et l'emballage plus lourd. Le han-

Deruyter, le crack belge, vainqueur en 1917 de Tours-Paris.

dicap lui-même, par la continuité de l'effort était par certains considéré comme nuisible. Cet exemple passager de Sérès semblerait vouloir nous donner raison.

En Amérique, Kramer fut battu nettement par *Spencer*, incapable de remonter son adversaire dans la première manche et ne pouvant résister à son attaque dans la seconde. Le même Spencer, dans le Grand Prix de Newark, dont le montant s'élevait à 5.000 francs, fut à nouveau vainqueur de Kramer et de Spears ; victoire confirmée à nouveau dans la première manche du championnat d'Amérique, où vainqueur cette fois encore de Kramer, Mac Namara était le troisième concurrent. Kramer sera quand même champion d'Amérique ; son sérieux et sa tactique prévaudront encore je le crois.

Notre compatriote Larrue, engagé par le vélodrome de Milan, y remporta la course scratch sur Belloni, Meri et Jean Pierre, tandis que Ali Nefatti, parti de même tenter la chance, enlevait à Sivocci le Brassard du *Sport Illustré*.

Dr Deschamps de Roye-Hébert.

Culture physique. — Les légendes des clichés qui accompagnaient le dernier article du professeur Rodolphe T. sur la culture physique à l'usine ont été présentées sous un titre général dont la concision est quelque peu inexacte. Les luttes que représentent ces photographies ne sont pas « des exercices de contre-opposition », mais des « exercices de culture musculaire présentés *sous forme de compétition* », c'est-à-dire ayant le caractère de lutte, et constituant la première phase de l'initiation des muscles déjà acquis. Au reste l'article, de même que les explications particulières à chaque cliché, ne laissaient place à aucune ambiguïté.

SPORT HIPPIQUE

Nous aurons cette année des épreuves de sélection, plat et obstacles. Ainsi en ont décidé nos deux grandes Sociétés de courses. Grâces leur soient rendues !

La Société d'Encouragement avait résolu tout d'abord de s'abstenir, mais cette décision était antérieure à notre offensive du 18 juillet. La situation étant devenue toute différente, les raisons qui l'arrêtaient avaient perdu leur valeur. Aussi le Comité de la Société s'est-il empressé de remettre la question à l'étude et à l'unanimité il est revenu sur sa première décision, Il a décidé de donner sur l'hippodrome de Maisons-Laffitte, entre le 15 octobre et le 15 novembre, une dizaine de réunions, et il a voté pour elles un crédit de 200.000 fr. auxquels la Société sportive d'Encouragement a promis d'ajouter 100 000 fr.

La Société du Steeple-Chase a, de son côté, résolu de donner sur le même hippodrome, entre le 15 octobre et le 15 décembre, une douzaine de journées d'épreuves à obstacles pour lesquelles 200.000 francs d'allocations sont prévues. Cela fait donc un total de 500.000 francs que nos écuries de courses auront à se partager.

Quelques-unes de nos écuries de plat ont envoyé des chevaux en Espagne, mais c'est un déplacement onéreux qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. Portant sur un nombre restreint d'animaux, le classement qui s'opère là-bas n'a qu'une valeur limitée. Ce classement est d'ailleurs resté jusqu'ici assez confus, surtout celui des trois ans qui n'ont pas brillé.

Setauket, Tracy-le-Val, Manzanilla, qui étaient à deux ans les chefs de file de leur génération ont subi de sérieux échecs. Setauket, après avoir gagné une bonne course de 1.600 mètres, a échoué dans le Grand Prix de Saint-Sébastien, disputé le 28 juillet Il est possible que la tenue lui fasse défaut. L'ancien cheval de MM. Caillault, Ukko a pris la première place devant Rabanito, Aiken et Mussibe. Pas un trois ans n'a figuré à l'arrivée.

Trois semaines auparavant, Tracy-le-Val et Manzanilla IV avaient été également non placés dans le Grand Prix de Santander, gagné par Imaginaire. Ici encore les quatre premières places ont été prises par des quatre ans ou des vétérans.

En Angleterre, au contraire, le classement est net et il met en relief un animal remarquable : Gainsborough, par Bavardo, vainqueur du Deux mille guinées, du Derby et de la Coupe d'or. La seconde place appartient incontestablement à Blink, un fils de Sunstar. Parmi les pouliches, les meilleures sont non moins incontestablement, Stony Ford et My Dear, mais il n'est guère possible de choisir entre elles, la première, après avoir battu My Dear dans les Oak, ayant été distancée au profit de sa rivale qu'elle avait bousculée. L'utilité des courses n'apparait jamais plus clairement que quand elles mettent en relief des animaux exceptionnels comme Gainsbrough et son demi-frère Gay Crusader, le champion de l'an dernier. Sans les courses Gay Crusader, dont son propriétaire M. A.-W. Cox a refusé, dit-on, 2 millions, serait sans valeur marchande et probablement perdu pour l'élevage.

Stuart.

QUAND LES REVERRONS-NOUS SAUTER ?

UN SAUT DE STEEPLE IMPRESSIONNANT

Quand reviendront les belles journées de steeple d'antan où le public allait goûter les moutons qui semblaient alors si captivantes ? Ce cliché est un souvenir bien lointain de ces courses où nos steeple-chasers se disputaient âprement la palme. Il a été pris à Liverpool pendant le Grand National. Les chevaux paraissent franchir une maison, toutefois il ne faut pas croire à un record. Le saut est beau, mais normal. L'opératenr photographe, pour obtenir un effet original, s'est étendu par terre et a braqué son objectif en l'air, créant ainsi une illusion d'optique qui a produit ce document précieux, mais peu conforme à la réalité.

Le Gérant : S. DUPONT.

Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir., 12-13, Impasse Ronsin, Paris.

RESSORTS

POUR TOUTES INDUSTRIES, TOUTES CONSTRUCTIONS

GUILLOTTE

2, Cours des Chartreux, LYON

Agences à St-Étienne, Turin, Barcelone, etc.

Cliché Berthillier, Lyon

ARTICLES POUR TOUS SPORTS

ROYAL SPORT

FABRICANTS SPÉCIALISTES

8, RUE MONTYON — IXe Arrt — PARIS

MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO SUR DEMANDE

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

Qual recommandée : Les Alliés. — *En Vente dans les Gds Magasins, Mons de Chaussures, Nouveautés, Sports.*

Gros : *La Touriste*, Paris.

Demandez un

DUBONNET

JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareils 10 minutes par jour pour defendre la France.

Brochure contre timbres.

Prof. Wehrheim, *Le Trayas (Var)*

ARTICLES POUR MILITAIRES

Piles, Ampoules Boitiers, Stylos, etc.

MIROIR INCASSABLE EN ACIER

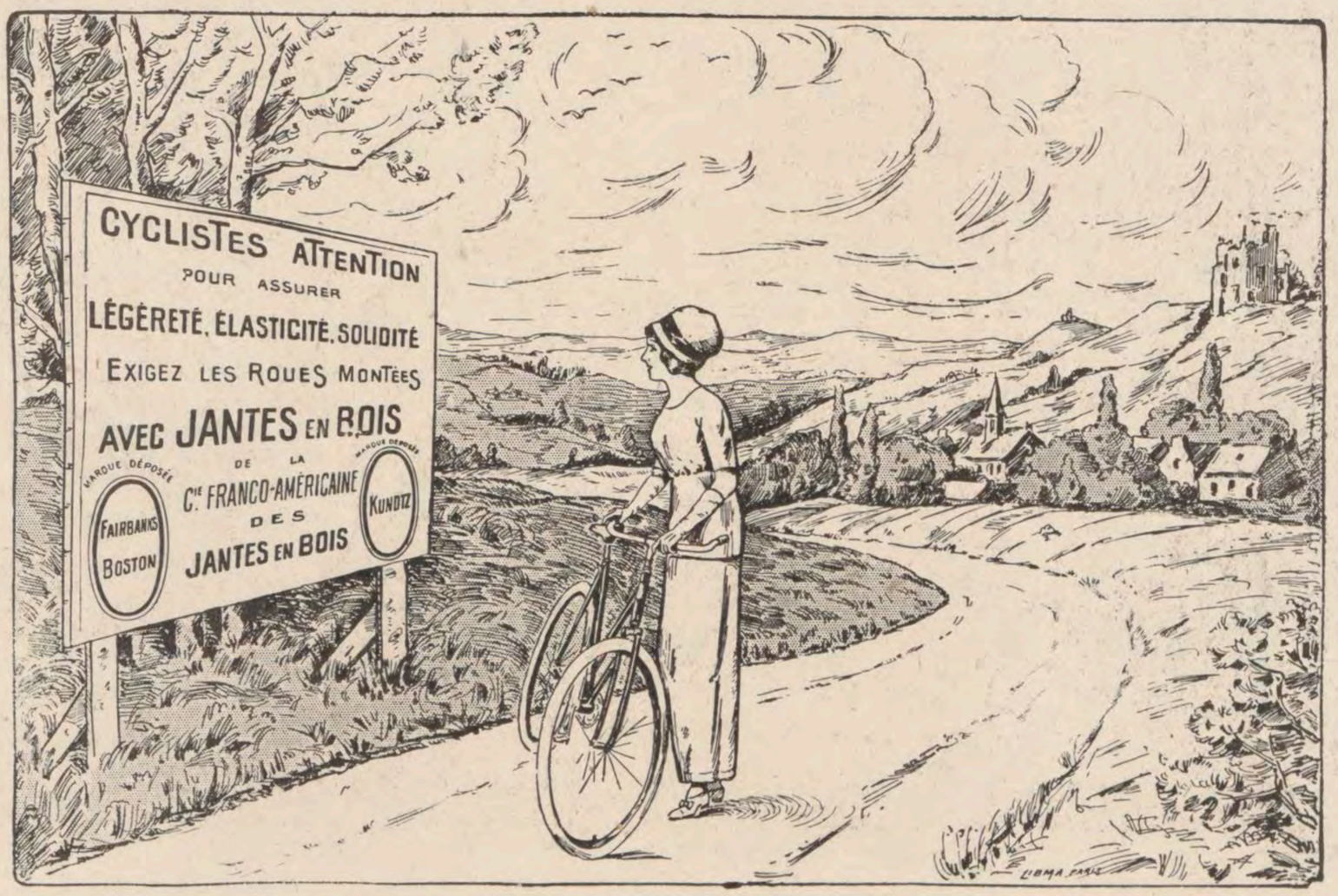
Reflechissant les objets d'une façon parfaite

LE PLUS PRATIQUE POUR MILITAIRES

Rond, concave et convexe, de 10 cent de diamètre

Envoi f° avec son etui, 3f50 (Prix spéciaux pour revendeurs)

WEIL, 94 Rue Lafayette - PARIS



BUREAU : 40, Rue de l'Echiquier. — PARIS

Le gérant : S. DUPONT.

Imprimerie de Vaugirard, H. L. MOTTI, 13, Impasse Ronsin.